

JOURNAL DOCUMENTAIRE de Philippe Billé. Année 2015.

« Pues amarga la verdad, Quiero echarla de la boca ... »

Jeudi 1 janvier 2015. (A Bruxelles). Le matin, vaine sortie en quête de pain et de vitraux, tous les magasins semblant fermés, comme l'étaient l'église Notre-Dame de la Chapelle et la chapelle des Brigittines, jusqu'où je suis allé. La belle grande façade blanche de l'église était salopée par une énorme inscription «Ni dieu ni maître», répétée à côté dans une deuxième couleur de peinture, au cas où l'on n'aurait pas saisi du premier coup la profondeur du message. Je devrais être blasé devant ce genre d'exploit, mais je ne peux m'empêcher de penser que les auteurs mériteraient qu'on leur apprenne les manières. Ils savent qu'ils ne risquent pratiquement rien, ayant d'abord eu la prudence de ne s'en prendre ni à une mosquée, ni à une synagogue. Pour ma part, n'étant plus très catholique, je me sentirais assez peu obligé au pardon, le cas échéant.

Nous ne fîmes pas grand chose, ce jour. Nous avançâmes jusqu'au Jardin botanique, qui n'avait pas fière allure.

De retour sur la Grand Place, nous avons vu deux femmes qui tenaient chacune devant elle un écriteau où elles avaient écrit «Free Hugs» (câlins gratuits). C'était amusant, mais elles n'avaient guère de succès. Il faut dire qu'elles n'étaient pas non plus très attirantes, mais peut-être venaient-elles d'arriver. Il semble qu'en fait le message ne s'adressait pas à n'importe qui, car en ce qui nous concerne, elles m'ignoraient totalement et n'avaient d'yeux que pour ma compagne. C'étaient, je suppose, des lesbiennes-féministes-révolutionnaires. Nous passâmes notre chemin.

En considérant les étalages bien fournis des marchands de souvenirs, je me suis demandé quel pouvait être le plus ridicule de ces articles (qui ne le sont pas tous). A la réflexion, je désignerais peut-être le bonnet simili-inca marqué Brussels, avec des pompons qui pendouillent sur les côtés.

Le second des livres que j'avais emportés avec moi était le plus mince de ceux que le Père Noël m'a offerts la semaine dernière, les *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, d'Arthur Schopenhauer. A vrai dire, vu le profil de ce que l'on appelle d'ordinaire aphorismes, je m'attendais à des énoncés beaucoup plus brefs que ces longs développements, dans lesquels j'ai un peu la flemme de me plonger. Mais en y faisant quelques incursions ces jours-ci, j'y découvre plus d'une phrase à mon goût. Le tempérament d'un vieux râleur transparait et m'amuse, dans des observations comme celle-ci : «J'accorde toute ma considération (...) à celui qui étant inoccupé, parce qu'il attend quelque chose, ne se met pas immédiatement à frapper ou à tapoter en mesure avec tout ce qui lui tombe sous la main, avec sa canne, son couteau, sa fourchette ou tout autre objet.»

Mais voilà qu'approche l'heure de repartir, il faut préparer les bagages. Adieu Bruxelles, adieu belles façades, adieu vin chaud et fromage de Herve...

Dimanche 4 janvier 2015. Je remercie Ryanair de m'avoir transporté sain et sauf, mais là s'arrête ma reconnaissance. J'ai trouvé indigne la gestion des voyageurs, que l'on fait longuement poireauter dans l'inconfort avant d'embarquer, dans des salles où ils sont bien plus nombreux que les sièges disponibles. Le terminal de Mérignac était glacial, celui de Bruxelles mieux chauffé mais on en est parti avec une bonne heure de retard, après avoir changé trois fois de portail et d'horaire, sans explication. Je ne suis plus très ami des voyages, et ce n'est pas cette expérience qui m'en a rendu friand.

Je ne suis pas non plus fan des bandes dessinées, qui le plus souvent me paraissent manquer de consistance. Cependant elles constituent un secteur culturel important dans la Belgique d'aujourd'hui, et je comprends qu'on en parle, qu'on en remplisse des vitrines et qu'on leur consacre des musées, mais je crois qu'on a tort, comme c'est maintenant la mode, d'en reproduire des cases sur des murs entiers dans la rue. Les dessins sont mieux à leur place dans les albums, et les vieilles façades en briques

rouges, parfois peintes en blanc, ne sont pas embellies par l'invasion de ces grandes images puérides.

Je n'avais pas prévu de voir autant d'églises, j'envisageais au mieux d'en visiter une ou deux, si elles se présentaient sur le passage, et je m'étonne un peu, après coup, de la place qu'elles ont tenu dans ce séjour. Mais il est vrai que Bruxelles en est bien fournie, que la rigueur du climat incitait plus à rechercher les intérieurs qu'à flâner dehors, et qu'elles offrent pour rien leur calme, et leurs trésors à contempler.

Après avoir recopié mes quelques notes sur les vitraux, cherchant à me renseigner sur leurs auteurs, je découvre dans Wikipédia un portrait en photo de Nestor Cambier (le verrier des Riches-Claires), qui avait fière allure avec sa moustache et son chapeau, et j'apprends que Jean-Baptiste Capronnier (de la cathédrale) n'était pas seulement peintre verrier, mais aussi entomologiste, auteur en 1889 d'une *Liste des lépidoptères capturés au Congo*, et de la *Liste d'une collection de lépidoptères recueillis au Gabon, avec la description de quatre espèces nouvelles!*

Une singularité de ce voyage est que j'ai passé cinq jours sans ordi, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. J'ai cherché quelques renseignements et écouté quelquefois la radio sur la tablette de ma camarade, mais j'ai tenu les cinq jours sans consulter mes messageries ni mes réseaux, c'était une désintoxication. Et j'ai écrit mes notes au stylo, sur un cahier. C'était aussi ça, le dépaysement.

Vendredi 9 janvier 2015. Est-ce d'avoir connu plusieurs deuils l'an passé, ou parce que je ne me sens moi-même pas très gaillard, jamais je n'ai eu aussi peu envie de présenter des voeux de bonne année, dont l'idée seule («et la santé, surtout») me déprime. Je me suis contenté de reproduire une carte de voeux ancienne sur Fb, et de répondre à ceux qui m'avaient adressé les leurs, auxquels j'étais tout de même sensible, surtout quand il ne s'agissait pas d'un simple mail impersonnel envoyé gratis par le net à des centaines d'exemplaires.

J'avais plus ou moins pris la décision d'arrêter d'écrire avec la nouvelle année, mais je vois que cette manie perdure. Il faudrait que j'essaie un truc. L'acupuncture, peut-être?

J'ai vu deux films, ces derniers temps. A la télévision, *Le secret de Brokeback Mountain*, d'un certain Ang Lee (2005). Vu la réputation de l'oeuvre, je faisais le gros dos en m'attendant à un navet de pure propagande homosexiste, et ce n'est pas tout à fait le cas. Bien sûr, les hétéros y sont présentés plus souvent qu'à leur tour comme des brutes bornées ne rêvant que de casser du pédé, et les deux héros comme de bons gars, dont on souligne à gros traits l'origine sociale humble. Mais enfin cette assez belle histoire d'amour se laisse regarder (oui, un coeur de midinette bat dans mon large thorax de straight) et j'apprécie de voir que sur le plan moral, les protagonistes ne sont pas toujours montrés à leur avantage : entre autres détails, la muflerie du premier marié vis-à-vis de son épouse n'a rien d'exemplaire, à mes yeux sévères. Un critique a reproché au film son esthétique de carte postale, mais n'étant moi-même pas ennemi des cartes postales, j'ai aimé toutes ces belles vues bien cadrées, bien composées, bien colorées. En me renseignant dans Wiki, j'étais surpris d'apprendre que les deux acteurs jouaient là des rôles de composition, n'étant eux-mêmes visiblement pas homosexuels, et que celui des deux qui survit dans la fiction est déjà mort dans la réalité, à pas même trente ans, d'une surdose de médicaments. Je n'ai toujours pas compris la signification du toponyme du titre, mais ça ne me manque pas vraiment. B.

J'ai regardé par ailleurs *L'Anglaise et le duc*, d'Eric Rohmer (2001), dont le Père Noël m'a gentiment offert le disque. Autant Rohmer m'avait insupporté avec son *Perceval le Gallois* (E), autant ce film-ci m'a ravi. J'ai beaucoup aimé l'artifice technique par lequel on a l'impression de voir les personnages évoluer au milieu de peintures (même si ces peintures par elles-mêmes n'étaient pas extraordinaires). J'ai aimé les deux acteurs principaux (le duc Jean-Claude Dreyfus et l'Anglaise Lucy Russell, laquelle m'agaçait un peu au début mais a conquis mon coeur vraiment de scène en scène) et certains des secondaires, comme Alain Libolt. J'ai apprécié que

le réalisateur ait le courage de montrer quelques aspects de la Terreur, sans pour autant faire un film royaliste ou anti-républicain. J'ai aimé le français légèrement suranné des dialogues. J'ai eu envie de boire un verre de porto. A.

Hier à midi, après avoir hésité, je suis allé participer à la minute de silence qui était organisée dans mon entreprise publique suite à l'attentat contre *Charlie-Hebdo*. La décision n'était pas évidente pour moi, car au fil des ans, et il en a passé quelques uns depuis ma jeunesse, je me suis beaucoup éloigné de l'esprit soixante-huitard, pour faire bref, que représente ce journal, et qui, d'anticonformiste qu'il fut en son temps, incarne aujourd'hui l'idéologie dominante. Mais en fin de compte il m'a paru correct d'aller marquer publiquement ma solidarité, par principe, en tant qu'Occidental de base, c'est à dire quand même grosso modo républicain, démocrate et laïc, face à la guérilla islamiste affolée. A cette occasion le président de l'institution a prononcé un petit discours, mais comme j'étais assez loin et que son micro n'était pas branché, je n'en ai rien entendu et ce n'est peut-être pas plus mal. Dans la matinée, un chef de service avait adressé à ses «chères et chers collègues» un mail humaniste où il déclarait : «Parce que qu'apprendre, étudier et enseigner les langues étrangères (...) c'est découvrir avec joie la pensée des autres, c'est s'émerveiller avec plaisir du pluralisme des idées des autres...», à quoi je n'ai pu me retenir de répondre que «Cela est fort bien, cher Monsieur, mais pour ma part, quand les «idées des autres» consistent à mitrailler des dessinateurs, j'ai du mal à m'émerveiller.» Ce cuculte de l'Autre m'insupporte. Bref, je me suis quand même tapé la minute de silence, mais je n'ai pas voulu brandir un petit écriteau disant «Je suis Charlie». Non, je ne suis pas Charlie, et non, je ne participerai pas à ces pitreries.

Il y avait une ambiguïté, dans tous les hommages rendus aux victimes, car il était incertain qu'on les rendait à des victimes du terrorisme, ou à des héros de la liberté-d'expression-de-gauche, qui permet à des publications comme *Charlie* de dégueuler si élégamment sur tous ceux qui ne pensent pas comme elles. J'ai dans l'idée que si l'attentat avait frappé par exemple *Rivarol*, on n'aurait pas vu beaucoup de gens défiler avec un écriteau «Je suis Rivarol».

Parmi les morts célèbres de cet attentat, les cinq dessinateurs, qui étaient tous talentueux, mais plus ou moins bien inspirés, mes préférés étaient sans doute Wolinski et Honoré, le premier pour l'humour, le second pour le trait.

Un drame comme cet attentat provoque immanquablement l'échauffement des esprits, et j'y ai perdu au moins un ami. Comme l'ancien journal *Hara-Kiri Hebdo* a pris je crois le nom de *Charlie-Hebdo* par dérision envers Charles de Gaulle (ce personnage méprisable...) et comme il avait salué bassement la mort de ce dernier par le célèbre titre «Bal tragique à Colombey : un mort», j'ai cru de bonne guerre de retourner l'insolence contre ceux qui en ont usé si généreusement, et j'ai passé sur Facebook cette blague : «Bal tragique à *Charlie-Hebdo* : 12 morts.» Un de mes «amis» de Fb, qui fut aussi un copain réel, l'a si mal pris qu'il m'a injurié. Il m'a fallu lui dire adieu, que faire d'autre? Mais cet épisode me déprime, au moment où je n'ai pas besoin de ça.

J'ai fait un exploit, hier soir, j'ai pris le tram pour aller jusqu'à Bordeaux. Je voulais me rendre à un vernissage dans le secteur de la Rousselle. En chemin je me suis arrêté un instant devant la vitrine de la boutique de filets Larriou Frères. Son air ancien lui donne une sacrée gueule, en plein quartier bobo. J'ai remarqué qu'un écriteau avertissait : «Le magasin ne se visite pas». Quel dommage. Enfin, je comprends : ils seraient débordés par la demande. Mais bon, j'avais autre chose à faire.

Samedi 10 janvier 2015. Le problème de la liberté d'expression (d'opinion) est bien exposé dans la phrase attribuée à Voltaire : «Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrais jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de le dire.»

J'y souscris (avec toutefois une réserve prudente sur «jusqu'à la mort»...).

Donc : je soutiens le droit de *Charlie-Hebdo* à exprimer ses opinions (y compris sous forme de dessins ou caricatures plus ou moins injurieux).

Mais : cela ne m'oblige en rien à partager ces opinions (je ne suis pas «Charlie») et je conserve en retour mon droit à dire ce que j'en pense.

(Remarque annexe : je ne suis pas sûr que «Charlie» et ses amis seraient prêts à se battre pour mon droit à exprimer les miennes, d'opinions.)

Dimanche 11 janvier 2015. Des islamistes massacrent des dessinateurs gauchistes. Sur ce les gauchistes, avec leur discernement habituel, incriminent l'extrême droite.

Mardi 13 janvier 2015. L'attentat contre *Charlie-Hebdo* a provoqué sans doute la plus formidable vague d'affolement collectif, depuis les élections de 2002. Le tourbillon a pris des proportions et a enflé jusqu'à la gigantesque messe «républicaine» de dimanche dans les rues du pays. Le mouvement m'était sympathique au départ mais avait à la fin quelque chose d'oppressant, l'omniprésence du slogan «Je suis Charlie» a tourné au bourrage de crâne.

On voit bien d'où vient la formule «Je suis Charlie», énième resucée d'«Ich bin ein Berliner» et autres «Nous sommes tous des juifs allemands». Mais j'aimerais savoir précisément qui, ce coup-ci, a eu l'idée, géniale à sa manière, de lancer la phrase. Quel carton! (PS. C'est le publicitaire Joachim Roncin, me dit-on. Sa carrière est assurée).

Une connaissance m'a dit qu'elle se demandait s'il ne fallait pas comprendre le slogan «Je suis Charlie» au sens du verbe suivre. Il y avait en effet comme un moutonnement.

Elle n'était sans doute pas si rude, l'époque où les libertaires disaient pis que pendre des flics, et traitaient allègrement les CRS de SS. Confrontés à un danger plus menaçant, ils trouvent maintenant la police plus aimable, à ce qu'il semble.

Certains déplorent que l'on parle surtout des victimes célèbres (les stars Cabu, Wolinski, etc) et trop peu des obscurs (les flics, les employés...). Or c'est regrettable mais la vie est ainsi et l'on n'y peut rien. Nous sommes inégaux en rayonnement : il y a les vedettes (y compris d'extrême gauche) et les autres.

C'est très bien, de défendre la liberté d'expression, mais je n'entends pas beaucoup d'experts examiner l'idée que s'en faisait au juste l'hebdomadaire qui par exemple a viré Siné comme un malpropre, en 2008.

«Nous vomissons sur tous ces gens qui, subitement, disent être nos amis» aurait déclaré le dessinateur Willem, avec son élégance habituelle. Beaucoup de manifestants doivent donc s'essuyer, s'ils étaient trois millions, alors que le journal ne tire qu'à 50.000 exemplaires. (Cela me fait d'autant moins regretter de ne m'être pas joint à la procession). Pour ma part, je répète qu'être solidaire sur le principe n'implique nullement d'être ami. C'est dur, de soutenir des cons.

Jeudi 15 janvier 2015. Il se confirme de jour en jour qu'après l'attentat de la semaine dernière contre *Charlie-Hebdo*, le pays est en train de traverser une phase de délire collectif comme il en a rarement connu. C'est depuis le début une aubaine inespérée pour la gauche de se requinquer, et l'on a droit, sous couvert de défense des libertés, à un raz-de-marée de propagande républicaine. Il ne suffit pas de soutenir le journal par simple solidarité républicaine, ce qui me semble naturel en la circonstance, il faut «être Charlie», comme dit le slogan omniprésent, c'est à dire y adhérer jusqu'à la fusion. L'hebdomadaire, qui avait paraît-il des difficultés de trésorerie, croule maintenant sous les dons publics et privés. Le tirage du nouveau numéro va s'élever à un ou peut-être même plusieurs millions d'exemplaires, au lieu de quelques dizaines de milliers d'habitude. Les gens font la queue pour l'acheter, et dans certains endroits se battent littéralement pour cela. Là, on atteint la transe. Il

est vraisemblable que *Charlie* va être étudié dans les écoles et placardé dans les mairies, lesquelles abonnent leurs bibliothèques municipales à tour de bras. En attendant que fleurissent les boulevards Cabu et les avenues Wolinski...

Vendredi 16 janvier 2015. Ce détail pittoresque, hier, dans les faits divers de *Sud Ouest* (édition Gironde, page 15) : un type, qui a tué sa femme en la défenestrant du dixième étage, s'appelle Abdel Aziz Sadik.

Dimanche 18 janvier 2015. «Sans doute» devrait vouloir dire «sans aucun doute», mais signifie en général «probablement», avec quand même un petit doute.

Mardi 20 janvier 2015. Les humanistes tartufes qui badent devant les «cultures différentes» ne veulent pas voir que la charia aussi, c'est une culture différente.

Mercredi 21 janvier 2015. Dernière minute : au nom de la liberté d'expression et de l'union nationale, *Charlie-Hebdo* rappelle Siné et embauche Konk.

Samedi 24 janvier 2015. Comme j'en ressentais le besoin, et comme rien ne s'y opposait, j'ai décidé de prendre quelques jours de congé pour me mettre au vert. J'ai quitté la ville pour la brousse jeudi après-midi, et j'envisage d'y rester au-delà du week-end, la semaine prochaine. Je n'ai peut-être pas choisi le meilleur moment, car à vrai dire pour l'instant le «vert» est plutôt gris et blanc : le ciel est plombé, la campagne couverte de givre, et il fait une température glaciale (dans les moins 5, à ce qu'on m'a dit hier). Il y avait cinq degrés dans mon palais quand je suis arrivé, et le lendemain matin j'ai trouvé le bassin gelé, ainsi que les seaux et les flaques. A vrai dire, il ne me déplaît pas tout à fait d'affronter la froidure : tant que je ne tombe pas malade, cela me donne l'illusion d'être encore vaguement jeune et rude. Et puis j'ai d'autres misères, plus agaçantes : il faut encore que j'aie à faire rafistoler ma voiture, et que je prenne des mesures contre une arrivée de souris, qui font des dégâts dans la maison. Hier j'ai pris rendez-vous avec mon garagiste, pour mercredi prochain, et je me suis procuré une petite souricière, ainsi que deux sortes de sachets toxiques. Je sens que ça va chier. Il se prépare entre mes murs un crime contre la souricité.

Dimanche 25 janvier 2015. J'ai un peu honte d'avoir relayé l'autre jour sur Facebook l'appel de la Ligue pour la Protection des Oiseaux à participer ce week-end au comptage des oiseaux de jardin, alors que j'ai moi-même eu la flemme d'y procéder. Je dois dire pour m'en excuser que les conditions climatiques sont très austères en ce moment. Il fait bon devant mon feu mais sur le thermomètre, qui est fixé à deux mètres de la cheminée, la température n'est remontée que jusqu'à 11, et je ne me vois pas passer une heure à grelotter devant ma fenêtre pour compter des oiseaux qui, de leur côté, semblent avoir justement déserté le jardin. Peut-être est-ce parce que le bassin est encore gelé et qu'ils ne peuvent plus venir y boire? J'en ai vu quelques uns ailleurs. Il y a des vanneaux dans les champs, comme souvent quand il fait grand froid. Dans mon bois "principal", où je suis allé travailler quelques heures, j'ai eu la chance d'apercevoir un roitelet triple-bandeau. L'inconvénient des roitelets c'est qu'ils bougent sans arrêt, mais j'ai bien pu distinguer celui-ci, avec la calotte orange et le sourcil blanc. Et en rentrant, il y avait un héron immobile non loin de la route.

J'avais des branches à couper à la lisière sud de cette parcelle et c'était le moment parfait pour cela, car hier tantôt et aujourd'hui encore il a fait grand soleil. Rien ne se compare à la sensation de pureté qui émane de ces périodes de temps glacial mais ensoleillé. L'air était trop froid et me faisait mal aux sinus dès que je m'enfonçais parmi les arbres, mais le climat était idéal en bordure, où j'ai passé des heures paisibles à

m'occuper. En plus, j'ai trouvé une vieille souche de chêne avec une forme d'encoche très pratique pour scier des bouts de bois en les calant sous la botte, sans avoir à porter mon chevalet.

La solitude m'incline à quelques traits de sauvagerie et notamment, lorsque je suis à table, je me passe de verre et je bois au goulot. Pour les premiers repas je me servais du genre de mousseux à deux balles qui suffit à ma joie, mais ce midi j'ai ouvert un Sainte-Croix du Mont qui se trouvait là, ça fait plus chic.

Une de ces nuits, j'ai encore eu le rêve inquiétant, comme l'été dernier, que j'étais aveugle (voir au 18 VII). Je me trouvais sur une sorte de grande place grise et déserte et je me mettais à courir, mais aussitôt je devais m'arrêter car je n'y voyais plus rien. J'espère que ces chimères sont le simple fruit du désordre de l'âme au repos, et n'ont rien de prémonitoire. J'ai aussi vu en rêve, l'espace d'un instant, une très belle femme qui marchait vers moi, entièrement nue mais probablement chaussée, car elle avait ce maintien particulier que donnent les talons hauts. Et il se trouve que je la connaissais. Ça tombait bien.

Lundi 26 janvier 2015. Dans un récit de naufrage d'autrefois, je relis la préface d'un fonctionnaire d'aujourd'hui, archéologue officiel, en charge d'un site difficile d'accès mais garni d'épaves. Il oppose «l'engouement inquiet» des scientifiques comme lui (les bons) à «la convoitise cynique» des prospecteurs privés (les méchants). En attendant, l'expédition qu'il a menée sur le site en question aux frais du contribuable, ruinée au bout de quinze jours par une tempête, n'a strictement rien donné, et c'est bien grâce aux vilains chasseurs de trésors que d'intéressants objets ont été sauvés des flots, pour se retrouver non seulement chez des collectionneurs particuliers, qui ne sont pas les pires conservateurs, mais aussi bien dans des musées publics. Cependant il n'en démord pas, il reste persuadé qu'il mène le combat de la vertu contre le vice. C'est d'un lourd..

Mardi 27 janvier 2015. Je remarque et je rapproche deux séries de mauvaises nouvelles, que les faits divers nous rapportent régulièrement. Dans le premier cas, une personne se fait agresser ou même tuer par un ou plusieurs sauvages, sans que les passants, passagers ou autres témoins n'interviennent, ce qui est fâcheux. Dans le second cas, un tiers s'interpose, mais du coup c'est lui qui se fait tabasser, ou poignarder, parfois à mort, ce qui est également regrettable. Ces situations périlleuses, qui requièrent, si l'on veut réagir, une réaction rapide, mais toujours aventureuse, mettent en conflit deux impératifs moraux : la charité, assistée par le courage, et la prudence, dictée par l'instinct de survie. Il est toujours beau qu'un justicier costaud prenne la défense du faible, et chasse ou écrase les assaillants. Mais l'action n'est jamais assurée : ni le courage, ni la force ne mettent à l'abri d'une lame, d'une balle, ou d'adversaires trop nombreux. On blâme parfois trop vite «l'indifférence» de l'assistance : je suppose que le plus souvent, l'inaction n'est pas inspirée par l'indifférence mais au contraire par l'épouvante, laquelle n'est pas nécessairement injustifiée. Il n'est pas facile de juger ces cas, moins encore dans la précipitation du moment. Schopenhauer a un bon mot à ce propos, quand il caractérise «l'honneur chevaleresque» comme «l'enfant de ces siècles où les poings étaient mieux exercés que les têtes» (*Aphorismes*, page 81).

Mercredi 28 janvier 2015. Ca tombe quand, déjà, le jour du devoir de mémoire envers les crimes du communisme ?

Vendredi 30 janvier 2015. La gauche débat s'il faut permettre de travailler le dimanche. Elle hésite encore s'il est vraiment nécessaire de quitter le Pléistocène.

Mardi 3 février 2015. En examinant une carte je découvre l'existence au Mozambique d'une ville côtière nommée Vilankulo ou Vilanculos. Dieu sait ce qui s'y passe.

Vendredi 6 février 2015. J'ai publié hier la *Lettre documentaire* n° 500. Je voyais venir depuis quelque temps ce nombre imposant, et je me demandais si je devrais préparer pour l'occasion quelque chose de spécial. Mais n'ayant pas d'idée particulière à ce propos, et n'ayant guère l'esprit de célébration, j'ai décidé d'attendre simplement ce que le sort m'apporterait. Et c'est bien ainsi, cet article brésilien n'était pas la pire éventualité. Récemment j'ai fini de lire l'assez gros volume, de plus de 600 pages, que je butinais épisodiquement depuis l'été dernier : le recueil d'articles que le polémiste conservateur Olavo de Carvalho a publié sous le titre provocateur de *O mínimo que você precisa saber para não ser um idiota* ("Le minimum que vous devez savoir pour ne pas être idiot", Rio de Janeiro : Editora Record, 2013, réédition 2014). Je ne suis pas d'accord avec tout ce que pense Olavo, mais je partage bon nombre de ses opinions et surtout j'aime son style plein de punch, son humour cruel, son érudition redoutable, la logique rigoureuse de ses développements, son culot pour prendre à rebrousse-poil toutes les croyances gauchistes, toutes les superstitions humanistes qui forment aujourd'hui la bondieuserie laïque générale dans laquelle patauge le monde moderne. La page que j'ai choisie est assez atypique de l'ensemble dont elle est extraite : au lieu d'y exposer ses arguments de façon directe comme à l'accoutumée, l'auteur joue dans cette «Brève histoire du machisme» la carte de l'ironie, pour dresser une satire du féminisme avec ce qu'il faut de mordant (et, avouons-le, un brin de mauvaise foi). Telle est la page que j'ai voulu traduire en hommage à son auteur, en espérant qu'elle amusera quelques lecteurs.

Dimanche 8 février 2015. Haïku ready-made :
 Ainsi font font font
 Les petites marionnettes,
 Trois tours et s'en vont.

Jeudi 12 février 2015. J'apprends par hasard qu'OHL est le sigle par lequel les Allemands désignaient, pendant la première Guerre mondiale, leur Oberste Heeresleitung (Commandement suprême de l'armée). Je suis sûr que Michou s'en serait amusé, j'aurais aimé le lui apprendre. Mais peut-être l'a-t-il su, même si je ne me rappelle pas qu'il y ait jamais fait allusion...

Mardi 17 février 2015. Qu'est-ce à dire, au juste, «LA bête immonde»? Y en a-t-il pas de toutes parts, des bêtes immondes, et de toutes les couleurs?

Mardi 18 février 2015. Ma contribution à la voltaïromanie ambiante : «La terre est couverte de gens qui ne méritent pas qu'on leur parle.»

Vendredi 20 février 2015. Hier dès le matin et toute la journée, j'ai éprouvé cette sensation inhabituelle, chez moi presque anormale : j'étais en pleine forme. A la bonne heure. Je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement avec le triste état dans lequel je me trouvais deux jours auparavant : j'ai passé la journée de mardi à garder le lit, autant que je pouvais, tourmenté par la gastro. Mais c'est peut-être cette misérable pénitence, par son effet de purge, qui m'a remis en forme...

Je me suis réveillé ce matin sur le rêve que je rangeais des livres sur un appui de fenêtre, donc à la merci des éléments. Et pour comble d'absurdité, je les plaçais avec le dos tourné vers l'extérieur, de sorte qu'il n'était plus possible de lire leur titre.

Je noterai maintenant, malgré le retard, un autre rêve, que j'ai eu il y a quelques semaines et dont le souvenir me reste. Je passais dans un couloir désert, dans quelque institution, et je trouvais par terre non seulement une clé (une clé plate de serrure d'appartement) mais en outre une demi-clé (mais je ne saurais dire si c'était la partie pointue ou la partie arrondie). Là-dessus arrivait le professeur retraité Vincent G, à qui je faisais part de ma découverte. Mais elle est à toi, cette clé, me disait-il, ou quelque chose comme ça. Le propos me surprenait par la

familiarité inattendue du tutoiement, et par l'air désabusé semblant suggérer qu'il savait que je passais mon temps à chercher et à retrouver des objets que je perdais sans cesse. De nouveau seul, je me dirigeai vers la porte de ce que je croyais être mon bureau, mais elle était entrouverte et je voyais dans l'entrebâillement qu'il s'agissait en fait d'une chambre à coucher. Je regardai les noms sur les portes voisines. L'une d'elles portait celui de Cédric M. Désorienté, je repartis vers l'accueil du bâtiment. J'y trouvai ma directrice de conscience, assise à une petite table, et je lui montrai ma clé et demie. Mais non, me disait-elle, il suffit d'assembler ainsi les deux pièces, pour ne former qu'une seule clé... (Ah, ce n'est pas pour rien, que l'on est directrice).

Samedi 21 février 2015. Ces derniers temps j'ai lu les deux livres de droite, que j'avais commandés au Père Noël (outre celui de Schopenhauer).

L'un d'eux est *Une guerre au couteau, sous-titré Algérie 1960-1962, un appelé pied-noir témoigne*. Ce livre ne m'avait pas assez attiré pour que je l'achète au moment de sa parution, fin 2004, mais finalement j'ai voulu le posséder car il est à ma connaissance le seul publié par un auteur dont j'aimais les articles sérieux, à l'époque où je lisais *Rivarol*. Jean-Paul Angelelli, né à Alger en 1934, raconte honnêtement ce que fut sa vie de soldat dans la wilaya paumée de Bordj Bou Arreridj. A vrai dire je n'y ai pas appris grand chose que je ne sache déjà, par les documents ou par la rumeur, sur les brutalités de l'armée française et sur celles, pas moindres, des nationalistes du FLN. L'auteur ne cache pas la part qu'il a prise aux tortures et aux exécutions, et n'en a pas de remords. Son témoignage est troublant pour un lecteur d'aujourd'hui, en tout cas pour moi. Je ne me sens capable ni de l'approuver, ni de le désapprouver, je m'estime surtout heureux que le sort ne m'ait pas conduit dans ce genre d'aventure. J'ai pensé aussi à mon pauvre père, né un an avant l'auteur, et qui aurait eu tout à fait l'âge d'être pris dans le tourbillon, si sa santé ne l'avait tenu à l'écart de la vie militaire. Se félicitait-il d'y avoir échappé, ou au contraire se sentait-il diminué par rapport à ses contemporains? Je m'aperçois maintenant que je n'en sais rien, et que je n'ai jamais eu l'idée d'en parler avec lui. Le texte est censé avoir été écrit aussitôt après la guerre, dans les années 62-63, et légèrement remanié à l'occasion de sa publication tardive. J'y remarque la bizarrerie de l'expression «gauche caviar» (p 267) qui n'avait sans doute pas encore cours à l'époque. J'ai relevé p 226 une courte phrase, qui fait un petit alexandrin grisâtre : «Je n'étais plus sensible aux cahots de la piste.»

Le second livre, ce sont *Les massacres de septembre*, de G. Lenotre (l'historien favori de Michel Ohl et de Céline, entre autres amateurs d'histoire pittoresque). Je ne sais ce qu'il en a été des différentes rééditions de cet ouvrage d'abord paru en 1907, mais je dois dire que l'édition courante (chez Archéos, 2012) est assez négligée : coquilles nombreuses, aucune disposition typographique distinguant la parole de l'auteur et les documents qu'il reproduit, foutoir des notes en fin de volume (il y a trois notes n° 57, et deux séries de notes différentes numérotées de 57 à 61...). Ce traitement est regrettable, pour un livre aussi digne d'intérêt, qui consiste essentiellement dans le recueil d'une dizaine de témoignages, devenus introuvables ou restés jusqu'alors inédits, de rescapés de ces bizarres massacres survenus principalement à Paris les 2 et 3 septembre 1792, mais aussi dans quelques provinces et les jours suivants, au cours desquels entre mille et deux milles détenus sans défense (physique ni juridique) ont été soudain lynchés dans les cours des prisons ou juste à l'extérieur des bâtiments, ce qui reste comme une tache indélébile sur l'honneur de la république en gestation. D'après ce que je lis par ailleurs, on discute encore aujourd'hui la part de responsabilité due à la furie populaire spontanée (facteur toujours douteux) et celle des autorités : les meilleurs des républicains ont naturellement réprouvé ces actes ignobles, dont les auteurs ont du reste été poursuivis, même si ce fut tardivement et mollement, mais il y a probablement eu, sinon complot, certaine entente ou préparation à quelque niveau dans la Commune insurrectionnelle, sans quoi par exemple on a du mal à expliquer comment

les bourreaux de divers endroits auraient comme par hasard eu l'idée d'un même stratagème pour éviter les mouvements de rébellion : après avoir interrogé le prisonnier dans un semblant de procès ne durant parfois que quelques instants, on le faisait sortir par un guichet en lui criant «A l'Abbaye», s'il était à la Force, ou «A la Force», s'il était à l'Abbaye, semblant ainsi lui annoncer son transfert dans une autre prison, alors que pour les bourreaux qui l'attendaient juste après, il était convenu que cela signifiait «A mort» (voir pages 137, 255). Une vague d'arrestations avait commencé de remplir les prisons dès la journée du 10 août (prise des Tuileries). On poursuivait en principe les «ennemis de la nation» qui avaient soutenu le roi, et l'on arrêtait en fait beaucoup de gens qui n'avaient pas grand chose ou rien à se reprocher, principalement des nobles et des religieux, leurs proches, leurs serviteurs restés fidèles. On ratissait large : chez Untel que l'on était venu prendre, comme il n'était pas là, on emmenait le père à sa place (263). Avant de passer en «jugement» expéditif devant une table où siégeaient deux ou trois «juges» improvisés, les prisonniers étaient dépouillés des biens qu'ils portaient sur eux (portefeuilles, montres, bagues, diamants, assignats), lesquels étaient en partie consignés, et en partie disparaissaient dans les poches des «justiciers» (142). Aussitôt expédiés aux mains de bourreaux avinés, les condamnés étaient assommés ou égorgés, à coups de barre de fer, de hache, de sabre, etc (passim). Les cadavres étaient parfois mutilés ou décapités, et l'on paradait avec des têtes, des oreilles, divers organes. On traînait les corps pour les entasser à l'écart, sans toujours se soucier d'achever les agonisants (182). La populace assistait aux exécutions en applaudissant, en huant, en prêtant la main à l'occasion. Pour ce que l'on en sait, les massacreurs (les «septembriseurs») n'étaient cependant pas des misérables mais le plus souvent de petits commerçants ou artisans : tailleurs, épiciers, cordonniers, horlogers, coiffeurs ... et des bouchers naturellement (15). Les explications topographiques de Lenotre, quant à la disposition des bâtiments et des rues, ne sont guère utiles pour quelqu'un comme moi, qui connais mal Paris et n'y vais quasiment jamais, mais j'apprécie le goût de la précision, dont il fait preuve dans ses commentaires. Les textes qu'il produit sont tous intéressants mais de force inégale. Les témoignages de la marquise de Tourzel ou de certain «vieillard» m'ont paru assez ternes, tandis que d'autres sont poignants et tiennent en haleine. Mon préféré est peut-être celui de Jourgniac de Saint-Méard, précédé du portrait savoureux que trace l'historien de ce drôle de personnage, roturier gascon, parvenu à un certain rang social grâce à un engagement dans l'armée, auto-proclamé noble mais pas défavorable aux idées nouvelles (147-149). «Badin et bon vivant», «il avait, des Français d'autrefois, la sensibilité, l'esprit, l'honnêteté, et aussi les jolis défauts complémentaires de ces qualités nationales, la naïveté, la légèreté, la hâblerie». Ayant abandonné les armes, il s'était installé à Paris où il publiait un journal satirique, recueil de bons mots et de poésies. J'adore la formule de Lenotre selon qui Jourgniac, devant la révolution menaçante, «croyait éteindre cet immense incendie en versant dans la flamme un flacon d'eau de lavande» (de l'eau de lavande, me dis-je, voilà ce qu'il faudrait, mieux que l'eau de Cologne, pour apaiser mes joues après m'être rasé, mais où en trouverai-je, si l'on en trouve encore?). Le livre dans l'ensemble donne une bonne idée de ces journées folles, à l'ambiance tragique et incertaine, où selon le moment tout pouvait arriver, le pire et le meilleur, ainsi que dans les rêves. Il y a quelques cas de sauvetage miraculeux, comme ces trois hommes que leur aspect ne désignait pas particulièrement et qui, dans un moment de confusion, se mettent à faire semblant de délibérer, comme s'ils faisaient partie des organisateurs, et parviennent ainsi à échapper (134). Les sentences elles-mêmes sont parfois surprenantes, certains accusés réussissant à en imposer aux juges, grâce à leur prestance, tandis que d'autres, guère coupables, se laissent condamner pour leur air effaré et leurs balbutiements (263). Les casuistes ont tout loisir d'examiner la responsabilité de ceux qui, bien intentionnés au départ, se laissent emporter dans le tourbillon, telles ces personnes envoyées pour calmer les esprits et présidant finalement à des

tueries (210), ou les deux émissaires se retrouvant à leur tour menacés par les enragés, après avoir fait remarquer que les objets pris aux accusés n'étaient pas enregistrés (142). Il y a çà et là les détails saisissants : les meurtriers qui, leur besogne accomplie, vont tranquillement passer la soirée «au café rue de Seine» (224), le nom d'un malheureux qui tente en vain de s'enfuir par les toits (Caraco, 107), les deux oeufs qu'une main charitable tend à la fenêtre d'un affamé, qui les refuse faute de pouvoir les cuire (ibidem), la tache de lumière que le clair de lune projette sur le sol, avec l'ombre de trois barreaux, sous les yeux de prisonniers prostrés (157). Cet ouvrage est ainsi plein de révélations. Et comme disait Jourgniac, «Quel est l'homme qui lira (ces) détails sans que ses yeux se remplissent de larmes, sans éprouver les crispations et les frémissements de la mort»...

Mercredi 25 février 2015. Sans en avoir aucune expérience, j'imagine que les cabanes dans les arbres, c'est très bien, jusqu'au moment où l'on a besoin d'aller aux chiottes.

Mardi 3 mars 2015. Depuis ce week-end, Monsieur mon Ordi paraît mort ou fort mal en point. J'ai porté la pauvre bête à examiner hier soir. Verdict dans la semaine.

Jeudi 5 mars 2015. J'ai bien aimé le *Lucette* de Nabe, lu dans la collection Folio (c'est paraît-il le seul Nabe disponible en format de poche) où l'édition originale de 1995 a été reprise en 2012. La couverture est illustrée d'une aquarelle de l'auteur, suggestive mais pas terrible, montrant au premier plan la Lucette Almanzor en train de danser, avec au fond son mari Louis-Ferdinand Céline mal fagotté, façon Meudon, tenant un chien en laisse. Fort heureusement pour le lecteur, le talent littéraire de Nabe est incomparable avec les résultats qu'il obtient dans ses réalisations picturales. L'ouvrage est sans doute un roman, mais très imprégné de données réelles. L'histoire est celle de la rencontre et des relations amicales qui s'établissent entre d'une part la veuve de Céline, et d'autre part l'acteur et cinéaste Jean-François Stévenin, qui songe à adapter le roman *Nord* à l'écran, mais ne réalise jamais ce rêve. Ce livre divertissant, écrit avec brio, est pour l'essentiel un monument en hommage à la danseuse, avec ce que cela peut parfois avoir d'agaçant, dans les moments les plus hagiographiques. Cette sainte Lucette / Lucie / Lili (mais jamais Lulu, tiens) est si parfaite, si pittoresque, si charmante, que l'on finit par avoir des doutes. De même qu'il semble régner une étonnante et perpétuelle concorde dans la bohème qui l'entoure. Nabe lui-même, narrateur en retrait, ne s'y montre pas. Il a en revanche la dent dure contre les céliens extérieurs au cercle lucettien, qui apparaissent lors d'une réunion chez le biographe François Gibault, où l'auteur leur fait tenir des propos oiseux et les affuble de surnoms ridicules. N'étant moi-même pas très versé en célinerie, j'y reconnais au moins «Paul-Paul Paul» (l'éditeur Jean-Paul Louis) et Rex Lourdomou (le revuiste Marc Laudelout). Dans un article sévère, Eric Mazet a dénoncé les flagorneries et les diffamations présentes dans le texte. Je les soupçonne, sans pouvoir moi-même juger de la justice incertaine, peut-être capricieuse, selon laquelle sont distribuées indulgences et railleries. J'ai regretté pour ma part, outre l'idéalisation de l'idole et de ses proches, quelques glissades vers la mièvrerie (genre « - C'est quoi un enfant unique? - C'est quelqu'un qui reste enfant toute sa vie...» Hum. (415)). Mais il reste, pour le lecteur non impliqué dans ces milieux, un livre assez savoureux et instructif, où l'on en apprend non seulement sur les cercles célien et lucettien des années 90, mais aussi beaucoup sur la vie de Céline, à travers les mille souvenirs racontés par sa veuve (je retiendrai entre autres la célinomanie de Dubuffet, qui relisait *L'Ecole des cadavres* «tous les week-ends» (page 143), la sympathie de Bernard Buffet (144), la bizarrerie de la secrétaire Marie Canavaggia (173 sq), l'esquisse de relations avec Jean Rostand (183) etc). Je retrouve ici et là des personnages auxquels je me suis moi-même intéressé dans le temps, comme le diariste Jacques d'Arribehaude (68) et le

comédien Robert Le Vigan, dont on évoque l'exil à Tandil (309). J'ai satisfait à une de mes marottes en repérant la petite phrase de hasard qui donne un alexandrin aléatoire, dans la bouche de Lucette, quand elle rapporte que des proches dévalisaient Céline dès le lendemain de sa mort en emportant ses manuscrits : «J'étais trop déprimée pour les en empêcher» (110). La date du récit n'est pas indiquée dès le début mais se précise quand on apprend (258) que c'est l'année du centenaire de la naissance de Céline, donc l'année 1994. Lucette, née en 1912, était de dix-huit ans plus jeune que son mari (de sorte qu'en 1944, il avait cinquante ans et elle trente-deux, comme il est signalé p 250-251). Dans cette mesure, on s'étonne que le livre semble situer l'anniversaire des 80 ans de Lucette la même année que le centenaire de l'écrivain, et en tout cas postérieurement à celui-ci (p 269, 284), alors qu'au moment dudit centenaire, la dame était déjà âgée de 82 ans. Mais je suppose que cet arrangement avec le réel fait partie des licences dont l'auteur avait besoin pour pratiquer son alchimie.

Vendredi 13 mars 2015. La sentence est tombée : l'ordi était foutu, il fallait en changer. Après avoir hésité à aller voir ailleurs, et soupesé à l'aveuglette le pour et le contre, j'ai rempli chez Apple, pour des raisons qui ne sont pas toutes bien claires dans mon esprit. Ils sont chers et leur matériel n'est pas des plus durable, mais j'y suis habitué et ils ont un magasin à portée de voiture juste derrière le campus. Et puis ils m'offraient cent euros pour la reprise du défunt, et pour pas trop cher la récupération exacte des données perdues dedans. Le nouvel engin, un mince Macbook Air de 11 pouces, est un assez beau jouet, qui présente l'avantage de la légèreté, à peine un kilo, et un joli clavier, aux touches noires soulignées de petits traits lumineux. Espérons qu'il me rendra d'aussi bons services qu'il a bonne mine.

En même temps que le vieil ordi me lâchait, mon propre corps, qui lui-même n'est plus sous garantie, m'a joué des tours et je suis accablé, depuis une semaine, d'un lumbago qui me force à marcher plié. Je ne sais à quelle imprudence, à quels efforts je dois ce triste résultat : est-ce d'avoir porté des sacs trop lourds, une certaine fois, ou bien d'avoir manipulé des dalles de ciment dans mon jardin et dans celui de mon aide de camp, chez qui j'ai aussi bâti dernièrement un nouveau bûcher d'appoint? Toujours est-il qu'après quelques signes sourdement menaçants, le mal s'est déclaré dans toute sa vivacité vendredi dernier. J'ai d'abord tenu trois jours sans rien faire de spécial, pensant que le problème se réglerait tout seul, puis n'y tenant plus, j'ai consulté lundi. On m'a prescrit des anti-inflammatoires, dont l'usage m'inquiète, et dont les effets n'ont pas l'air foudroyants. Non seulement la douleur dans le bas du dos persiste à m'empêcher de me tenir droit quand je marche, mais elle a même tendance à se répandre vers la hanche, et jusque dans la province reculée du genou (les troubles se situent du côté droit). Sur mon nouvel ordi, je consulte Wiki : j'apprends que malgré son nom commun de tour de rein ou lombalgie-lumbago, ce mal n'affecte en réalité ni les reins ni les vertèbres, mais les nerfs, ce qui est sans doute un moindre mal. Aimablement la doctoresse m'a demandé si je voulais prendre quelques jours de repos. J'ai décliné. Honnêtement, le handicap ne m'empêche pas de travailler. Je me suis aperçu que dans le cadre professionnel, je souffre surtout par pudeur : je me gare au plus près des bâtiments, pour avoir le moins possible à montrer le triste spectacle d'un marcheur voûté, et une fois dans les locaux, je reste terré dans mon bureau. Dans lequel j'ai du pain sur la planche, ça me change les idées.

Mardi 17 mars 2015. Je vais maintenant bien mieux, n'étaient quelques tiraillements qui persistent, et dont je redoute qu'ils ne soient durablement installés dans mon paysage somatique. Mais au moins je me tiens droit sans difficulté et j'ai l'air à peu près normal, ce qui est essentiel. J'ai arrêté les anti-inflammatoires dès samedi. Dans les derniers jours de prise ils m'avaient assez bien disposé, de sorte que ce week-end j'ai trouvé l'énergie de tourner quelques vis, de ramasser quelques branches, et de scier quelques bûches. Dans un moment d'euphorie,

j'ai même écrit quelques courriers. Mais je me sens plus calme. La vie reprend son cours habituel.

Mercredi 18 mars 2015. Pour aider une amie, qui étudie l'anglais, j'ai pensé lui offrir un album de Tintin traduit dans cette langue. Et voilà quelque temps, un sursaut d'énergie m'ayant conduit jusqu'à Bordeaux, et plus précisément à la Fnac, où je voulais me renseigner sur autre chose, et où je faisais chou blanc, j'en profite pour demander si l'on pouvait me fournir une bande dessinée comme je recherchais. Le vendeur embarrassé n'en finissait pas de m'expliquer, comme pour s'en excuser, les raisons pour lesquelles il en avait eu, mais n'en avait plus. Là-dessus, avant de reprendre le tram, je me rends dans la principale librairie de la ville, où j'ai pu constater une fois de plus l'évidente supériorité qui la distingue de ses concurrentes. Ce que les autres n'ont pas, Mollat l'a. C'était peu mais c'était déjà ça : on disposait de trois titres, parmi lesquels j'ai choisi *The shooting star (L'étoile mystérieuse)*. Après avoir offert l'ouvrage à l'étudiante, j'ai regardé quelques planches (je connais peu Tintin, ne l'ayant pas lu dans l'enfance). Celui qui m'est apparu d'emblée sympathique est bien sûr le capitaine Haddock. Oh, *thundering typhoons*, quel personnage!

Jeudi 19 mars 2015. Tous les hommes sont frères : comme Abel et Caïn, en somme.

Samedi 21 mars 2015. Il se trouve que par coïncidence, en même temps que feu mon ordi rendait l'âme et que je me lançais dans de coûteuses opérations de remplacement, mon fournisseur d'accès aux télécommunications, qui officie à l'enseigne d'une couleur intermédiaire entre le jaune et le rouge, se proposait, de son côté, de remplacer ma «livebox». J'en avais été avisé par courrier. Ma longue expérience des relations commerciales m'avait permis de soupçonner aussitôt que la formule sur laquelle s'ouvrait la lettre : BONNE NOUVELLE, signifiait en réalité : EMMERDEMENTS ASSURES. Je ne me trompais pas. On ne me demandait nullement si je souhaitais ou non changer de machine, on m'annonçait de but en blanc qu'une nouvelle allait m'être expédiée en «Colissimo». Je laisse imaginer déjà comme il a été simple de récupérer le colis, pour un homme dans ma situation, c'est à dire résidant communément à 170 kilomètres de sa boîte à lettres, laquelle est depuis peu surveillée par ses aimables Nouveaux Voisins, qui en ont une clé mais ne disposent pas de procuration pour retirer les courriers suivis, procuration que possède en revanche mon ancien lieutenant Véro, autre Voisine, qui ces temps-ci perd un peu la tête, et a perdu tout à fait sa copie de la clé de ladite boîte. Mais enfin, après quelques échanges téléphoniques, j'ai pu m'assurer que l'on s'était arrangé pour mettre la main sur la bête et qu'on la tenait à ma disposition, dès que le lumbago me permettrait de faire le voyage pour m'en emparer. Comme je vais un peu mieux, j'ai décidé de venir passer ce week-end dans mon hacienda, ce pour quoi j'ai appareillé dès jeudi après-midi. Et le soir, lorsque j'eus fini de m'installer et de me restaurer, lorsque enfin je n'eus plus aucun prétexte valable pour reculer plus longtemps, je me mis à l'ouvrage en suivant les instructions du mode d'emploi. Ce livret luxueux, où ne sont pas imprimés plus de dix mots par page, comme pour rendre plus évidente la simplicité des opérations, ne donne en fait que des indications plus ou moins fiables, parmi lesquelles j'eus tôt fait de repérer la plus inquiétante : on recommandait fortement, pour une première installation, de connecter la boîte à l'ordi au moyen du câble ethernet, et non en mode «wi-fi». Or il se trouve, par malchance, que mon tout nouveau MacBook Air, s'il est très dans le vent, ne dispose d'aucun orifice propre à y enfiler le câble en question. Et en effet, après plusieurs essais, le branchement sans fil s'avéra impossible. Il fallait se rendre à l'évidence : cela ne marchait pas et j'allais devoir, le lendemain, chercher de l'aide, de préférence dans une boutique Orange. En attendant, il me fallait tâcher de savoir où se trouvait la plus proche de chez moi, et accessoirement ses horaires d'ouverture. Le mieux pour cela, aujourd'hui, est de consulter

internet, mais ce recours m'était précisément interdit. Eh bien, j'allais passer deux ou trois coups de fil, on finirait par m'informer. Or après mes tentatives de branchement du nouveau matériel, mon téléphone ne marchait plus. Patiemment, je réinstallai l'ancien équipement, pour rétablir la ligne, mais ce ne fut que pour constater ma solitude. De toute part on était absent, ou inopérant. De guerre lasse, les nerfs à bloc, je fus me jeter sur mon matelas, non sans avoir gobé au passage un somnifère de miséricorde. Le lendemain, hier matin, sentant que je n'avais pas de temps à perdre, je pris la route à 8 h 10, en direction du pôle Niort. Un souvenir incertain et invérifiable, mais qui dans la circonstance était mon seul guide, me disait que le point Orange devait se trouver dans la rue principale de cette ville, chef-lieu du département voisin, et située à quelque 30 kilomètres de mon ranch (aller-retour = 60 km). Je savais qu'il me faudrait une bonne demi-heure pour m'y rendre, puis un petit quart d'heure de marche pour gagner le centre depuis certain parking de supermarché, le seul endroit où j'étais assuré de me garer commodément (j'évite autant que possible le grand parking payant de la place centrale, non par souci d'économie, mais terrorisé par la perspective d'avoir à comprendre comment on parvient à y pénétrer, puis à en ressortir). J'avais assez bien calculé mon coup pour arriver devant le magasin sur les 9 heures, mais ce fut pour apprendre qu'il n'ouvrait qu'à 10. Que faire en attendant? Comme le temps froid n'invitait guère à flâner, et comme j'ai horreur d'aller au café, je décidai de chercher refuge dans la pénombre silencieuse d'une église. J'en apercevais une, à quelque distance, et je dirigeai mes pas vers elle. Hélas, elle avait été transformée en «centre culturel» pour feignasse, et n'ouvrait que l'après-midi. Je décidai alors de gagner la cathédrale. Si une seule église était ouverte, me disais-je, ce serait elle. Je parvins à m'y rendre, en suivant un itinéraire hésitant, mais elle était close de tous côtés, telle une grosse Huître divine. Il ne me restait plus qu'à revenir à la case départ, mon automobile, et, après m'être égaré quelque peu en chemin, je la retrouvai à 9 h 35. J'y passai un quart d'heure immobile sur mon siège, à méditer, après avoir feuilleté quelques instants un numéro de *Niort Ma Ville* ramassé en chemin, et qui se révéla aussi creux et vide que peut l'être ce genre de canard gratuit. A dix heures, j'étais derechef devant le magasin, où piétinaient déjà quelques clients mieux avisés que moi. Quand mon tour fut arrivé, on m'expliqua que je devais me rendre dans le magasin attenante, spécialisé dans les interventions techniques. J'y fus accueilli par un gentilhomme des plus aimable, qui m'assura pouvoir procéder à distance, pour la modique somme de 9 euros, à tous les réglages nécessaires, de sorte qu'en rentrant chez moi je n'aurais plus qu'à rebrancher la machine. J'acceptai le marché. Mais il apparut bientôt, malgré plusieurs essais, que la manoeuvre était impossible, du fait que dans ma maison, j'avais coupablement reconnecté l'ancienne boîte, à seule fin de pouvoir me servir du téléphone. Je sentais venir que j'allais devoir rentrer chez moi uniquement pour débrancher l'appareil, et me retaper un second aller-retour. Mais enfin nous parvînmes, non sans difficulté, à joindre un de mes voisins, qui put se charger d'intervenir. Je passe les détails, dont certains piquants, pour arrêter ici cette histoire déjà trop longue. Je souris aujourd'hui de ces mésaventures, mais je dois avouer que par moments je n'en menais pas large.

Dimanche 22 mars 2015. Il fait un temps maussade à La Croix ce week-end. Par défi, je suis quand même allé passer quelques moments dans les bois, à couper des branches et à réfléchir.

A la maison, depuis mon poste devant la cheminée, j'ai aperçu quelques oiseaux dans le jardin. Fait rare, une fauvette à bérêt noir est venue au bassin. J'ai vu quelques instants dans les jumelles un pinson perché dans le prunier, cramponné à un rameau agité par le vent. Les branches sont parsemées de fleurs, mais pas déjà masquées par les feuilles, on peut encore y entrevoir sans mal ce genre de petit spectacle fugace.

Continuant d'explorer un stock de bouteilles achetées chez Noz, j'ai bu un Fleur de Muscat sec, produit dans le Languedoc-Roussillon, qui ne m'a pas épaté. Je garde meilleur souvenir de mon précédent séjour, où j'avais

goûté un mousseux espagnol correct et du cidre de Plovan. J'avais regardé sur la carte : c'est dans la baie d'Audierne, en plein sur le menton de la Bretagne.

Dans le courrier j'ai reçu une brochure commandée voilà peu aux CPN, les écolo-pédagogues des Ardennes. J'avais déjà deux livres sur le même sujet que ce petit *Guide des escargots et des limaces*, dont je n'avais donc pas grand besoin, mais que j'ai plaisir à posséder. Ce genre d'achat je m'en passe maintenant le plus souvent. Quand je le fais c'est par caprice, par geste militant (la livrette coûte 5,80 euros, le port 5,95, il faut vouloir) et aussi parce que je sais que ces gens sont de bons connaisseurs.

Il a dû y avoir quelques indigestions chez les souris, qui semblent avoir déserté la place. Des cinq sachets toxiques que j'avais disposés dans la maison, trois ont été rongés. Le plus curieux est que je n'ai rien pris dans la souricière, mais le bout de fromage que j'avais fixé sur la tige a disparu, emporté sans doute par les bestioles, assez délicatement pour ne pas déclencher la fermeture du piège, qui n'a pas l'air bien sensible. Bizarrement j'ai découvert un autre engin du même modèle, qui traînait dans ma grange. J'avais dû l'acheter il y a des années, puis l'oublier.

Lundi 23 mars 2015. Tous les hommes sont égaux, mais il y en a qui ont besoin d'aide.

Mardi 24 mars 2015. Je reçois peu de courriers plus ennuyeux et inutiles que *Valeurs mutualistes*, le magazine des adhérents de la Mutuelle Générale de l'Education Nationale. A vrai dire, je ne suis pas bien sûr de comprendre à quoi sert au juste ce bulletin de 36 pages correctement imprimées en couleurs, sinon à engraisser l'équipe de parasites chargée de le produire. Combien ça coûte? La mutuelle est-elle si prospère qu'elle doive ainsi claquer l'argent des adhérents? D'ordinaire la nouvelle livraison file directement à la poubelle, mais cette fois-ci, prenant la peine d'ouvrir ce n° 295 (mars-avril 2015), j'ai le plaisir de tomber sur un article de deux pleines pages intitulé «L'immigration, une chance pour la république», dû à une certaine Maya Lebas (p. 32-33). On pourrait se demander ce que vient faire un tel sujet dans l'organe d'une mutuelle de santé, mais passons. Prenant prétexte de la récente création d'un indispensable Musée de l'histoire de l'immigration, Maya nous explique de long en large en quoi l'immigration est un phénomène absolument positif et formidable. Au contraire des Anciens, qui s'embarrassaient à débattre d'une question en pesant le pour et le contre, suivant le schéma dialectique thèse, antithèse, synthèse, Madame Lebas, en humaniste moderne, développe son point de vue original et courageux en appliquant la méthode thèse, thèse et re-thèse. Enfin pour enfoncer le clou, le publi-reportage est suivi de propos recueillis auprès du marxiste fou furieux Benjamin Stora, à l'objectivité bien connue...

Mercredi 25 mars 2015. L'or du Ring.

Jeudi 26 mars 2015. Coïncidence toponymique fortuite, mais frappante, du fait que l'Airbus d'avant-hier, parti de Barcelone, s'est écrasé près de Barcelonnette.

Dimanche 29 mars 2015. Un degré : être assez intelligent pour pouvoir soupçonner qu'il y a plus intelligent que soi.

Mardi 31 mars 2015. Il me revient que jadis, quand j'étais communiste et drogué, comme il était d'usage que nous fumassions le pétard à plusieurs, en nous le passant pour tirer dessus à tour de rôle, insoucieux de l'hygiène, pouah! et comme il arrivait que quelque camarade, collectiviste imparfait, tardât à transmettre le joint et le conservât outre mesure par-devers lui, semblant ne pouvoir plus s'en défaire, comme s'il lui eût collé aux doigts, nous rappelions parfois l'indélicat aux règles de notre misérable savoir-vivre par quelque trait d'ironie, en lui demandant par exemple «Tu veux du dissolvant?»

Mercredi 1 avril 2015. Films vus ces derniers mois :

- *L'étrange histoire de Benjamin Button*, de David Fincher (2008). C.
- *Le patient anglais*, d'Anthony Minghella (1996). D.
- *Rescue dawn*, de Werner Herzog (2007). L'évasion d'un soldat américain prisonnier des communistes laotiens dans la jungle pourrie. Le film se regarde sans ennui, ce qui n'est jamais garanti avec Herzog. Malheureusement les scènes finales pleines d'emphase cassent le style assez sobre qui avait prévalu tout du long. C.
- *Créance de sang*, de Clint Eastwood (2002). Eastwood une fois de plus complaisamment installé par le producteur et réalisateur, c'est à dire lui-même, dans un rôle d'enquêteur infailible et de séducteur irrésistible. C'est pénible. D.
- *Retour à Cold Mountain*, d'Anthony Minghella (2003). B.
- *Chinatown*, de Roman Polanski (1974). C.
- *Psychose*, d'Alfred Hitchcock (1960). C.

Jeudi 2 avril 2015. Plusieurs fois ces derniers temps j'ai pensé que je devrais peut-être, pour voir où j'en suis, essayer d'établir un bilan de ma vie «socio-culturelle», si je peux désigner ainsi la part «culturelle» de ma vie sociale, ou la dimension sociale de ma vie «culturelle». Comme compter, c'est connaître, je me suis dit que le mieux serait de collecter à ce propos des données chiffrées, qui garantiraient le caractère scientifique de mes observations. En limitant mes investigations à l'année dernière, qui sous cet aspect ressemblait fort à la précédente, j'obtiens les résultats suivants :

- Nombre de livres de moi publiés chez des éditeurs : zéro.
- Nombre de livres ou livrettes publiés par mes soins : zéro.
- Nombre d'adaptations de mes textes à la scène ou ailleurs : zéro.
- Nombre de lectures publiques, causeries ou conférences : zéro.
- Nombre d'invitations à des tables de vente et autres marchés : zéro.
- Nombre d'articles publiés : zéro.
- Nombre de poèmes publiés en revue ou en recueil : zéro.
- Nombre d'expositions de mes images : zéro.
- Nombre d'invitations à des expositions collectives : zéro.
- Nombre d'invitations au printemps des poètes, à des salons du livre, à des réunions joyeuses des artistes sympas : zéro.
- Nombre de signes positifs recueillis via les dits «réseaux sociaux» : quelques uns, au compte-gouttes.

Bon, pas la peine de faire un dessin : ma vie socio-artistique a maintenant la consistance d'un courant d'air. Ne nous désolons pas : quand on se désole, tout va mal, disait ma grand-mère. Et puis, il faut voir le bon côté des choses : je ne suis pas bousculé..

Vendredi 3 avril 2015. Un encouragement à la prospérité : N'ayez pas peu !

Mardi 7 avril 2015. Lors de ce qui fut mon troisième séjour à Bruxelles, au tournant de cette année, j'ai pris le temps de relire une page de carnet que j'y avais écrite lors de ma première visite, en janvier 1988. Je me suis amusé à repasser dans les trois seules rues dont j'avais alors cité le nom, la rue des Harengs, la petite rue au Beurre, et la rue du Marché aux Herbes, toutes situées à proximité de la place centrale. J'ai aussi voulu retrouver une certaine «chapelle Sainte-Genève». Peine perdue, elle semble inexistante. Comme je disais l'avoir longée, en descendant de la colline située à l'Est de la ville, je suppose qu'il s'agissait en fait de l'église Sainte-Marie-Madeleine. Je ne sais comment ma mémoire a pu me tromper ainsi, mais j'ai pris soin de corriger la phrase, plus d'un quart de siècle après, gêné de ne pas être totalement sûr de moi, tout en souriant de ce que cette affaire sans importance ne doit pas déranger grand monde. J'y repense en lisant ce soir, dans les fragments d'*Aurélia*, que Nerval aurait demeuré à Bruxelles, «rue Brûlée, près le grand marché». Je suppose qu'il désigne par «grand marché» le Grote Markt, que nous appelons

en français la Grand-Place. Quant à sa rue Brûlée, foi de Google Maps, elle m'a l'air partie en fumée...

Dimanche 12 avril 2015. Je ne saurais affirmer que l'émission de Zemmour et Naulleau, Z&N, est la meilleure émission politique, car à vrai dire c'est la seule que je regarde, chaque semaine. Des deux Eric, c'est Zemmour dont je me sens le plus proche, mais le duo est excellent.

Lundi 13 avril 2015. Je découvre que mes initiales sont aussi celles du service des Phares et Balises. Ce rien m'amuse.

Jeudi 16 avril 2015. En politique, je penche de plus en plus vers l'extrême doute.

Samedi 18 avril 2015. Le premier ministre Manuel Valls, qui avait déjà montré de sérieuses tendances à l'hystérie, annonce l'octroi de cent millions d'euros à la «lutte contre le racisme et l'antisémitisme». Quelle gabegie inutile et tordue, dans un pays ruiné. Tout le socialisme est là.

Lundi 20 avril 2015. MES VOLS

Je ne me rappelle aucune leçon de morale à propos du vol, que j'aurais reçue en famille, à l'école ou au catéchisme, mais c'est probablement parce que j'ai oublié. J'étais d'une famille simple et honnête, et je ne me rappelle pas non plus que nous ayons été victimes de cambriolage.

Mes deux plus vieux souvenirs de vol remontent à la période où je devais avoir entre sept et dix ans. J'avais un camarade et voisin, rapatrié d'Algérie, envers qui j'éprouvais beaucoup de sympathie, et l'admiration que l'on porte volontiers, dans ces âges, à ceux qui sont plus vieux de quelques années. Nous partagions la passion de la philatélie. Un jour, où il voulait faire des achats, je l'accompagnai dans une boutique spécialisée, tenue par une dame seule, dans le vieux Bergerac. Pour répondre à sa première question, la marchande a ouvert devant lui, sur le comptoir, un album où les timbres étaient fixés par de petites charnières adhésives. Puis il a demandé autre chose et, pendant qu'elle s'était retournée pour chercher ce qu'il voulait, je l'ai vu soudain arracher tous les timbres qu'il pouvait et se les fourrer dans les poches. J'en étais bien surpris, et décontenancé. Il me semble que par gêne, je n'ai jamais ensuite osé lui parler de ce qu'il avait fait. Certainement je ne l'approuvais pas, mais il était mon ami, et il l'est resté quelques années.

L'autre souvenir de cette époque est que je possédais un petit livre de bande dessinée, en format de poche, qui me plaisait beaucoup, et qui un beau jour a disparu. Quand il fut clair qu'il n'était pas simplement égaré, il fallut se rendre à l'évidence qu'il m'avait été piqué, sans doute par quelqu'un de mes petits contemporains, qui venaient parfois jouer dans l'appartement. Cette perte m'a beaucoup peiné, et je dois dire qu'un demi-siècle plus tard, je rachèterais volontiers un exemplaire de l'ouvrage, s'il se présentait. [PS. - Il s'agissait de *Gaston, biographie d'un gaffeur*, par Franquin et Jidéhem, Dupuis, 1965] Je crois que sur le moment, dans ma naïveté, je n'ai même pas soupçonné l'auteur vraisemblable du larcin, le même que j'avais vu à l'œuvre chez la commerçante.

Ne sachant pas dans quel ordre se sont succédé ces deux incidents, je ne peux dire si j'ai découvert le vol d'abord comme victime, ou comme spectateur. En tout cas pas comme acteur. Je ne me souviens pas que j'aie jamais volé ni que l'on m'ait volé quoi que ce soit dans le cadre de l'école, du collège ou du lycée. Pour être exact, toutefois, je rapporterai aussi ces autres incidents.

Je me suis trouvé une fois chez un camarade que je fréquentais peu, peut-être fut-ce là ma seule visite chez lui. Il avait en sa possession une abondante collection de timbres, et nous en vîmes à négocier. Je fus tout surpris de la facilité avec laquelle il acceptait d'échanger, contre les banalités en double que je lui proposais, une bonne douzaine de très prisés timbres que nous appelions «de Napoléon», c'est à dire à l'effigie de Napoléon III, ou de l'antique Cérès républicaine. Inattendue aubaine. Or à

quelque temps de là, des bruits me parvinrent, expliquant la généreuse insouciance de mon partenaire, qui m'avait refile des biens ne lui appartenant pas, mais faisant partie de la collection qu'un autre avait laissée chez lui. Et personne ne me réclamant rien, j'ai eu la lâcheté de faire comme si j'ignorais tout.

Il y a eu aussi ce bizarre épisode, une fois où nous étions venus rendre visite à mes grands-parents de la Croix-Comtesse. Dans l'entrée de la maison était installé un petit buffet bas, sur lequel mon père avait posé son paquet de Gauloises. Mû par une inspiration mystérieuse, j'en ai piqué une. Je ne saurais dire pourquoi, vu que je ne fumais pas. Peut-être voulais-je ainsi confusément m'emparer de quelque attribut du pouvoir paternel, ou de l'univers des adultes. En tout cas j'ai fait cela presque innocemment, quoique secrètement, sans penser que l'acte pouvait avoir une quelconque gravité, et sûr qu'il passerait inaperçu. C'était mal calculé. Mon père, qui savait très bien à combien il en était, eut tôt fait de repérer le larcin et d'entrer dans une fureur noire, sans cacher qu'il me soupçonnait. Je ne sais plus très bien comment ça s'est terminé, j'étais épouvanté, j'ai nié farouchement, et j'ai dû remettre la cigarette à sa place sans rien dire.

Je me souviens encore d'une fois où, partis en vacances, nous avons visité le site d'Alésia. Je trouvais ces ruines formidables, et comme cela semblait assez facile à réaliser, j'ai discrètement ramassé une petite dalle, que j'ai dissimulée sous mes vêtements. J'ai appris ce jour-là que l'on ne désire jamais que ce que l'on n'a pas, et qu'on se trouve parfois déçu une fois qu'on s'en est emparé. Car je me suis bien ennuyé à trimpler ce trophée pendant toute la promenade, après quoi je m'en suis assez vite débarrassé. Souvent depuis je me suis dit que mes parents avaient peut-être repéré mon manège, mais avaient eu l'indulgence, une fois n'est pas coutume, de faire comme si de rien n'était.

Plus tard, dans l'adolescence, j'ai aussi traversé une crise étrange, dans laquelle un désir soudain et impérieux m'a poussé à soustraire à la bibliothèque municipale une demi-douzaine de livres, touchant le sujet que j'avais le plus à coeur, et qui n'était plus les timbres-poste, mais l'Amazonie. Je me rappelle obscurément qu'une fois le forfait accompli, ne sachant que faire, n'osant rentrer chez moi avec ce butin, ni le rapporter où je l'avais pris, j'ai erré un moment dans la ville, puis je suis allé faire brûler ces livres au bord de la rivière. Aujourd'hui encore je ne peux repenser à cet épisode sans être ému du gâchis stupide, et de la désorientation du jeune homme que j'ai été. J'espère avoir en quelque sorte racheté ma dette en offrant, quelques années plus tard, une ou deux caisses de bons livres à cette institution.

Dans mon premier âge adulte, je me suis bizarrement rendu coupable de deux petits vols involontaires, lors de mon premier voyage en Grèce. Le premier se déroula dans une poste, où j'étais allé faire affranchir quelques cartes postales. Pour rendre mes envois plus pittoresques, je voulais compléter les adresses en ajoutant, au nom français des trois ou quatre pays de destination, leur nom en grec. Je priai le postier de me les indiquer. Quand ce fut fait, je repartis, oubliant complètement de payer, cependant que le guichetier, pendant cet échange, avait lui-même oublié de me réclamer quoi que ce soit. Une fois dehors, je réalisai mon erreur et revins dans la poste pour régler ma dette. Mais comme l'employé ne parlait ni français ni anglais, et que la langue des signes ne suffisait pas à m'expliquer, il me fut impossible de lui faire comprendre que j'étais revenu pour payer les timbres qu'il m'avait fournis. Il ressortait son classeur, comme si je voulais lui en acheter d'autres. De guerre lasse, j'ai laissé tomber. Un autre jour, où nous repartions de la plage, comme j'étais le dernier des quatre à quitter les lieux, je ramassai sur le sable un petit débardeur mauve, qu'un de mes compagnons avait dû oublier. Or quand je les eus rejoints, il s'avéra que le vêtement n'appartenait à aucun d'entre eux, mais sûrement à quelque baigneur inconnu, qui avait eu l'imprudence de le poser assez près de nos affaires pour créer la confusion. Et comme nous étions garés loin, et que j'étais incertain de retrouver l'endroit, je suis parti avec.

C'est je crois l'année suivante, que j'ai subi un petit vol, pas très grave mais très désagréable. Un dimanche, je rentrai de Dordogne à Bordeaux un peu trop tôt pour accéder à l'appartement de banlieue dont j'étais colocataire, mais dont je n'avais pas encore la clé, ou quelque chose comme ça. En attendant, j'allai passer la fin de l'après-midi chez des amis habitant le centre-ville, rue de la Rousselle. C'était encore l'époque où l'on pouvait aller à Bordeaux en voiture et surtout s'y garer. En repartant, j'ai trouvé ma portière forcée, et un sac de vêtements éparpillé dans l'habitable. On ne m'avait volé qu'un objet, sans valeur sauf à mes yeux, une boîte de diapositives que je venais de recevoir.

Je devins vers cette année-là, à vingt ans ou à peine plus, le voleur que je n'avais jamais été. Je fus influencé dans ce sens par la fréquentation d'un ami, dont j'avais été le condisciple pendant un an, dans une école. C'était un beau garçon, fils d'immigrés espagnols, intelligent, vif, assez instruit, très communiste, et un peu voyou. Il m'avait beaucoup appris, m'initiant notamment aux écrits des situationnistes, quand ils n'étaient pas encore si célèbres, et plus généralement aux publications des éditions Champ Libre, dont il était un collectionneur assidu. C'était par ailleurs un kleptomane, un voleur compulsif et culotté, dont la hardiesse m'impressionnait. Je l'ai vu une fois entrer dans un magasin, prendre de but en blanc trois livres de poche, dont il n'avait probablement pas même pris le temps de regarder les titres, et les glisser sous son simple T-shirt en croisant effrontément les mains sur son ventre. J'admirais alors ce genre d'exemple. N'était-ce pas là un vrai rebelle, qui s'en prenait à la vilaine société spectaculaire-marchande? Je ne sais ce qu'il fait aujourd'hui, je crois qu'il est devenu journaliste dans un média d'état, ce qui n'a rien d'exceptionnel, car sans doute plus d'un voleur communiste a trouvé à s'employer dans cette corporation. Toujours est-il qu'édifié par ce beau modèle, je me suis mis moi aussi à exercer l'art pas très difficile de voler dans les magasins, avec la conscience tranquille du marxopithèque commun, persuadé que s'il est mal loti, ce n'est certainement pas parce qu'il a les côtes en long, mais parce qu'il est opprimé, pardi.

Oh, je n'ai pas volé grand chose, tout compte fait, quelques marchandises par-ci, par-là de temps en temps. Des aliments, parfois, dans les supermarchés. Mon souvenir le plus risible est celui du jour où, tandis que je passais à la caisse, une barquette de viande coincée sous l'aisselle, le sang gouttait sur mon côté. Quelques livres, aussi. Je me rappelle avoir une fois volé compulsivement un Que Sais-Je pris au hasard, dans une librairie maintenant disparue de la place Pey-Berlan, était-ce Gibert? Je me rappelle plus précisément avoir volé deux livres, chez Mollat : *Les mammifères du monde entier* (de Hvass et Peter, chez Nathan, un petit volume pas luxueux mais charmant) et un Guide bleu, peut-être celui du Mexique. J'ai souvent songé au moyen de réparer ma faute en dédommageant cette maison que j'estime, et dont je suis client. Mais comment faire? Je ne peux remettre les livres à leur place : je n'ai plus le Guide bleu, et j'ai si souvent feuilleté le livre des mammifères, qu'il est maintenant tout fripé. (Cette méditation me ramène le souvenir de Michou, qui ne volait guère, mais m'avait dit envisager au contraire d'introduire secrètement des livres chez les libraires, en les insérant dans les étagères). Et j'aurais trop honte de me confesser au directeur du magasin. Peut-être devrais-je simplement me renseigner sur le prix actuel des deux livres, ou de leur équivalents, et envoyer un chèque par la poste, avec ou sans explication.

Ma carrière de voleur a connu un coup d'arrêt par une après-midi ensoleillée, quand, après avoir barboté je ne sais quoi, peut-être un stylo, dans une papeterie du cours de l'Intendance, j'ai entendu quelqu'un me héler au moment où je sortais, et je n'ai dû mon salut qu'à la fuite. Je me jurai alors d'arrêter ces conneries. Encore ne pris-je cette décision que guidé par la peur du risque, et non par la conviction morale. Et je ne suis pas sûr de n'avoir pas encore récidivé quelques fois, après cette alerte. Ce n'est que passé la trentaine, que je suis revenu à des considérations plus apaisées, au goût de la tranquillité et de la propreté. Je n'ai plus dès lors connu le vol que comme victime, me semble-t-il, et

grâce à Dieu pas très souvent. Tout le monde peut être ou devenir voleur, certes, même ponctuellement, nous ne sommes que des pécheurs soumis à la tentation du mal. Mais il n'y a rien là que d'assez laid, une crasse mentale comparable à la prostitution, car hormis les cas extrêmes, nul ne vole ni ne se prostitue par obligation absolue, mais parce que dans le fond il ou elle s'accommode de cette fripouillerie.

Je me souviens d'avoir vu de ma fenêtre, un soir, quand j'habitais à Saint-Pierre, un rodeur qui allait de voiture en voiture, inspectant l'intérieur, tentant d'ouvrir les portières. Puis il s'est aperçu que je le regardais et il s'est éloigné. Il portait sur le visage toute l'inquiétude répugnante des lascars de ce genre.

Dans le début de ma période rue Sainte-Catherine, j'ai été victime d'une tentative de vol, sans importance, mais mémorable. Un dimanche matin, j'étais descendu au marché, dans le bas du cours Victor Hugo, et je m'étais arrêté à un étalage, sur le trottoir, pour y acheter un joli portefeuille italien en cuir rouge foncé (celui dont je me sers toujours aujourd'hui). Le marché conclu, j'ai rangé l'objet dans la poche extérieure gauche de mon blouson, et je suis resté devant l'étalage en attendant que le vendeur revienne avec la monnaie. Sur ma gauche se tenait une espèce de Balkanthrope rustaud, qui regardait ailleurs et me serrait d'un peu trop près. En m'écartant d'un pas, j'ai vu qu'il avait les bras croisés devant lui, et sa main gauche, dépassant de sous son coude droit, s'agitait dans le vide. Il m'avait vu mettre le portefeuille dans ma poche, sans comprendre qu'il était neuf et donc vide, et essayait de me le piquer, alors que je venais à peine de l'acheter.

On a forcé mon appartement, un jour de 93, et j'ai trouvé la porte ouverte en arrivant. On m'avait volé peu de choses, mon appareil photo et un parapluie. J'ai regretté les photos. Je me souviens que je n'en avais pris que quatre sur la dernière pellicule, deux lors d'une récente et pour moi exceptionnelle visite à Toulouse, où j'avais rencontré mon correspondant Oustric, et deux portraits d'une amie, qui venait de temps en temps boire du vin blanc avec moi. Le voleur, ou la voleuse, n'avait pas touché, par ignorance ou par précipitation, des monnaies anciennes offertes par l'ami toulousain, qui traînaient sur le bord de mes étagères.

C'est aussi dans le couloir de cette maison que l'on m'a volé un vélo, par la faute de la commerçante d'en bas, qui négligeait de tenir la porte fermée.

Quand j'ai acheté mon premier bois, celui de Cunèges, ma mère m'a donné une quinzaine d'outils de jardin qui avaient appartenu à mes grands-parents, et je les ai naïvement déposés dans l'espèce de cabanon ouvert à tous les vents que j'avais fabriqué. On m'avait déjà volé des plantes et divers objets que j'avais apportés là. Un paysan du coin m'a donné son avis, que les voleurs sont des fainéants, que les fainéants n'aiment pas travailler, et que donc on ne me volerait pas les outils. J'ai gobé ce pauvre sophisme et me suis fait voler mes outils les uns après les autres, jusqu'à ce que je me décide à sauvegarder ceux qui restaient.

Il y a eu aussi l'histoire de ce petit buffet, celui de la Croix, sur lequel jadis mon père déposait ses clopes. Un petit meuble très simple mais joli et ancien, un parallépipède d'environ un mètre de large, sur cinquante centimètres de haut et un peu moins en profondeur. Il faisait partie des affaires que ma mère avait récupérées après le décès de la grand-mère et avant la mise en location de la maison. Lorsque je suis devenu à mon tour propriétaire de la maison, ma mère m'a offert ce meuble, que j'allais en quelque sorte rapporter à sa place. Je l'ai chargé sur la banquette arrière de la voiture, et me suis arrêté passer un moment au bois de Cunèges, avant de remonter en Charente. Mais quand je suis revenu à ma voiture sur le bord de la route, elle avait été forcée et le buffet avait disparu. Je ne l'ai possédé que quelques heures. Il m'en est resté la photo.

On ne m'a presque rien volé à la Croix, ce qui m'étonne. Les premiers temps, je fermais le portail au moyen d'une chaîne, que je passais à la jointure des deux battants. Et quand j'étais sur place, je laissais la chaîne accrochée entre deux barreaux. On me l'a prise. J'en ai racheté une

deuxième. On me l'a volée pareillement. Depuis j'y ai renoncé, je m'en passe. Il y a aussi un livre que j'aimais bien, un recueil de dessins d'Aslan, qui ne peut avoir été pris que par un de mes visiteurs. Un esthète, qui aura eu un moment de fébrilité, je le comprends.

Rien de grave, dans l'ensemble, j'ai eu de la chance.

Vendredi 24 avril 2015. On me pardonnera cette futilité : je me suis amusé à relever, ces derniers temps, les erreurs de lecture, que favorise sans doute la baisse de l'acuité visuelle, ou parfois simplement le manque d'attention, ou d'éclairage. En certaines occasions, donc, j'ai cru lire :

- «Prenez 10 kg rapidement» au lieu de «Perdez ...» (sur une publicité).
- «Anecdote : vitamine K1» au lieu de «Antidote ...» (sur la notice d'une boîte de raticide).
- «Grue d'atelier puante» au lieu de «Grue d'atelier pliante» (dans un prospectus de Leclerc).
- «Cette édition s'adresse aux jeunes primates» au lieu de «... aux jeunes du primaire» (dans un programme du Goethe Institut).
- «Gouvernement de trahison» au lieu de «Gouvernement de transition» (dans un article de Wikipédia).
- «Allée des Mensonges» au lieu de «Allée des Mésanges» (sur un plan de ville).
- «Garage Prestidigitation Service» au lieu de «Garage Prestation Service» (sur une enseigne).
- «Directeur asiatique» au lieu de «Directeur artistique» (dans des indications éditoriales).
- «Pâtisseries de chantier» au lieu de «Palissades de chantier» (dans un livre).
- «Menace Service» au lieu de «Ménage Service» (sur une enseigne en capitales).

Samedi 25 avril 2015. J'ai déjà évoqué dans ces pages (le 16 janvier de l'an dernier) mon peu de goût pour les noms artificiellement donnés à des rues avec lesquelles ils n'ont pas de rapport naturel, et dont le choix obéit en général à des motifs idéologiques. Je leur préfère les noms utilitaires (rue de la Gare, place de l'Eglise ou de la Mairie, etc) ou les appellations transmises par la tradition, même quand leur signification originelle est devenue obscure. Je sais bien que la tâche n'est pas facile dans les zones récemment urbanisées, où les voies n'ont pas d'histoire, et souvent aucun caractère particulier, qui justifierait telle ou telle dénomination. Je ne suis pas non plus bien convaincu par la tendance poétisante, consistant à baptiser les rues d'un nouveau lotissement en leur attribuant des noms de musiciens, d'oiseaux ou de plantes (je fréquente une allée des Figuiers, où l'on serait en peine de trouver un seul spécimen de cette espèce). Quoiqu'il en soit, j'étais bien aise de découvrir par le quotidien régional, voilà un mois, que mes idées sur la question avaient déjà été celles de l'illustre Camille Jullian, dont certaines Editions des Malassis viennent de publier une conférence qu'il avait prononcée en 1923, intitulée *Ne touchez pas aux noms des rues*. Du coup, j'ai acheté ce mince livret pour lire l'exposé de l'auteur, qui dénonce justement la fonction de propagande de ce qu'il appelle «le système commémoratif». Ce texte ne manque pas d'intérêt mais je dois avouer, malgré toute mon estime pour l'historien de la Gaule et de Bordeaux, qu'il ne m'a pas emballé, et que ma phrase préférée en reste le titre. Paradoxalement, le nom de Camille Jullian a été donné à une place du vieux Bordeaux, par des édiles qui ignoraient peut-être l'opinion du savant sur la question. Tout récemment, mes études m'ayant conduit à feuilleter l'*Histoire de Talence* (une banlieue de Bordeaux) que Maurice Ferrus a publiée en 1926 (rééditée en 1993), j'y ai remarqué les pages (196-198) que l'auteur consacre à ce même problème des «perturbations viographiques» amenées par les changements de majorité politique. «C'est là un très mauvais système», conclut cet historien, dont une petite rue de la commune porte le nom, dans le quartier de Leysotte. Je n'ai pas bien trouvé ce que je cherchais dans ce livre, dont la consultation m'a cependant très agréablement diverti, par ses informations

pittoresques et ses détails inattendus sur les petites gens et les grandes familles. J'apprends par exemple que le banquier philanthrope Peixotto, quand il se convertit du judaïsme au catholicisme, au XVIII^e siècle, n'eut pour parrain pas moins que le roi d'Espagne, ou que le seigneur de Thouars, deux siècles plus tôt, se devait d'offrir aux jurats de Bordeaux «tous les vingt-neuf ans, un épervier volant».

Dimanche 26 avril 2015. J'avais entendu dire et j'ai pu vérifier que l'arbusier donne un excellent bois de feu, pour les grillades notamment.

Lundi 27 avril 2015. Les Lettres de Madame de Sévigné m'intéressent par endroits, mais je dois avouer que la plupart m'ennuient.

Dimanche 3 mai 2015. UN EXCELLENT PINEAU. Entre le moment où je dus quitter Saint-Pierre, à l'été de 1992, et celui où je pus m'installer dans l'appartement de la rue Sainte-Catherine, où j'allais rester jusqu'à la fin du siècle, il y eut une courte période, un trimestre peut-être, où je demeurai dans un studio sous les toits, de la rue des Augustins. L'inconfort principal de ce logement tenait au vacarme des étudiants du quartier, qui passaient la nuit dehors à boire et à vociférer, de sorte qu'il n'était pas toujours facile de trouver le sommeil. Sans quoi la maison elle-même n'était pas sans charme. L'ample cage d'escalier était baignée de lumière grâce à la verrière qui la couvrait, et mes voisines aux doigts verts disposaient sur chaque palier des assortiments de plantes en pots. Dans les premiers temps je dus faire appel à un artisan, un plombier je crois, pour installer ou régler quelque appareil. Rendez-vous fut pris. Le jour venu, j'avais complètement oublié l'affaire, mais au moins j'étais sur place. En ce début d'après-midi, je venais de fumer une cigarette de hachich, qui m'avait abîmé dans une profonde rêverie. C'était l'époque nonchalante où l'on fumait dans les maisons, et ma pièce était remplie d'une brume odorante. Le coup de sonnette me surprit. Mais enfin je fis entrer l'ouvrier, qui se mit aussitôt à l'ouvrage. L'homme était plus âgé que moi, il aurait pu être mon père : j'étais encore dans la trentaine, il arrivait à la retraite. En discutant avec lui, j'appris qu'il était lui aussi natif de la Saintonge. Mais alors que j'avais été tout jeune déraciné de ce département, il y avait vécu plus longuement que moi et y retournait plus souvent, de sorte qu'il le connaissait bien mieux. Il avait encore son vieux père, malade, mais qui continuait de produire chaque année un pineau artisanal. Il y eut un moment étrange où mon interlocuteur, tout en poursuivant ses opérations, en vint à me demander si je savais aux alentours de quelle ville se trouvait la principale zone de production du pineau. J'avouai n'en avoir pas idée. Il insista, m'enjoignant d'essayer de retrouver ce lieu. J'avançai maladroitement quelques noms qui me revenaient, sans jamais tomber sur le bon. A mesure que j'égrenais mes fausses réponses, il me semblait percevoir chez mon visiteur le dépit que lui inspirait mon ignorance. Il s'était installé entre nous une sorte de tension, accrue de mon côté par la secrète ivresse du hachich, dont les effluves devaient lui aussi l'affecter, car son arrivée imprévue ne m'avait pas laissé le temps d'aérer la pièce. Nous nous regardâmes sans plus rien dire. Enfin je rompis le sortilège en déclarant brusquement que ce jeu ne m'amusait pas. Eh bien c'était Jonzac, selon lui. Il lâcha le nom sur un ton où perçait le reproche. Le rendez-vous touchait à sa fin. Comme cet inconnu m'avait appris qu'il vendait à l'occasion le pineau de son père, sous le manteau, je le priai de bien vouloir m'en apporter deux bouteilles, quand il le pourrait. Nous fixâmes un jour et une heure. Cette fois, je me tenais prêt. Quand il fut là, je descendis ouvrir la porte de la rue, nous parlâmes à peine, je pris les bouteilles, lui donnai l'argent, nous nous saluâmes, et il disparut. Je ne le revis jamais. Mais son pineau était excellent.

Mardi 5 mai 2015. Je me demande dans quelle proportion les «communautés» se détestent parce qu'elles ont des préjugés ou parce qu'elles ont des souvenirs.

Mercredi 6 mai 2015. Un écrivain réputé pour son humour et son non-conformisme anarchisant était assez fait pour attirer ma sympathie, mais je dois admettre que ma visite aux écrits d'Antoine Blondin m'a un peu refroidi. J'ai eu l'occasion d'emprunter le copieux volume (plus de 1500 pages) de ses *Oeuvres* paru dans la collection Bouquins. Je ne savais pas trop par quel bout commencer. Je suis a priori mal disposé envers les fictions, c'est une sorte de handicap, j'ai rarement la patience de supporter la tyrannie des romans et des théories, qui exigent qu'on les lise in extenso et sans rien oublier en cours de route, mais enfin il arrive que je me laisse captiver. J'ai lu la première page des romans de Blondin et la première phrase de ses nouvelles, mais hélas aucune ne m'a inspiré le courage d'aller plus loin, sauf celle de *L'humeur vagabonde*, qui crépite comme un feu d'artifice, et comme cette histoire n'est pas trop longue, je l'ai lue jusqu'au bout, mais il faut dire que la suite ne tient pas vraiment les promesses de l'incipit. J'ai feuilleté sans illusions les centaines de pages de chroniques sportives (et ça n'est qu'une sélection) dont le sujet m'est trop étranger pour que je puisse m'y intéresser, sans compter que la production industrielle de calembours, certes me fait sourire ici et là mais me saoule assez vite. Les recueils d'essais étaient mieux à même de me plaire, comme avaient pronostiqué deux de mes amis. J'ai trouvé en effet quelques pages à mon goût dans *Ma vie entre des lignes*, et j'ai surtout aimé *Certificats d'études*. C'est une suite d'articles à teneur principalement biographique, sur des écrivains français et quelques étrangers. Ces textes n'apportent rien qui ne soit déjà connu des experts, j'imagine, mais ils séduisent par leur élégance et leur maîtrise, et parfois le point de vue inattendu, comme cette apologie d'Aupick, le beau-père de Baudelaire. J'ai aimé les considérations de l'auteur sur «ces vieux élèves à perpétuité que sont souvent les hommes de lettres» (introduction), ou sur le «clan des esprits fins et sensibles promis aux agressions jalouses des esprits inférieurs et brutaux» (sur Balzac), et d'autres encore.

Jeudi 7 mai 2015. Ces derniers mois par coïncidence on m'a envoyé deux ouvrages à teneur philosophique, portant sur deux des écrivains que j'ai le mieux aimés, Nicolás Gómez Dávila et Albert Caraco. Sur le premier, le livre d'un professeur espagnol de mes relations, spécialisé dans la philosophie du droit, José Miguel Serrano Ruiz-Calderón : *Democracia y nihilismo, Vida y obra de Nicolás Gómez Dávila* (paru en février aux Ediciones Universidad de Navarra). Sur le second, le mémoire de maîtrise d'un étudiant, Romain Delpeuch (*Albert Caraco : philosophie, littérature et prophétisme*). Je suis flatté que l'on ait pensé à me présenter ces travaux, où l'on a l'attention de citer mes modestes études, et tout à la fois embarrassé, n'ayant pas l'esprit philosophique, de n'avoir guère de commentaire à en donner sur le fond. Du moins puis-je me réjouir de voir ainsi consacrer à deux auteurs pas assez connus des livres entiers, et tous deux écrits dans une langue assez claire, et dépourvue de jargon, pour me permettre d'en appréhender le contenu.

Le livre de Serrano aborde son sujet en allant pour ainsi dire du concret vers l'abstrait, évoquant d'abord la vie du Colombien, puis ses publications, son style d'écriture, avant d'examiner les lignes de force qu'il discerne dans sa pensée émietlée en aphorismes. A un moment l'auteur s'interroge sur l'intitulé mystérieux de la principale oeuvre davilienne, sa grande somme d'aphorismes *Escolios a un texto implícito* (Scolies à un texte implicite), livrée en deux premiers tomes d'*Escolios* en 1977, puis deux de *Nuevos escolios* en 1986, enfin un dernier volume de *Sucesivos escolios* en 1992. Serrano reprend et prolonge les hypothèses que l'on peut formuler quant à la nature dudit «texte implicite» : s'agit-il d'un des essais théoriques de l'auteur, dont les scolies seraient les prolongements? ou bien de l'ensemble de ses lectures, dont les scolies seraient des commentaires? ou peut-être du système resté informulé dont les scolies ne seraient que les éclats? ou autre chose encore? Sans doute l'auteur a-t-il le mot juste quand il estime qu'il s'agit là d'une question sans solution

(«una duda sin solución»). Pour ma part je n'ai jamais beaucoup prisé ce titre mystérieux et alambiqué, à l'air un rien prétentieux, dont l'obscurité correspond mal à la limpidité cristalline des sentences qu'il recouvre. Mais ce n'est sans doute pas un mauvais calcul, que d'avoir livré au public cette formulation ambiguë, qui se prête à une glose sans fin. Dans la partie biographique, réunissant, corrigeant ou complétant des données jusqu'alors éparses, j'ai découvert quelques friandises documentaires favorables à la rêverie, à savoir des adresses dans Bogotá : celle de la maison natale de l'écrivain (carrera 8 con calle 16), celle du magasin dont il fut propriétaire (carrera 7 n. 17-45), celle enfin de la maison où il avait établi sa bibliothèque (carrera 8 con calle 77). Je n'irai sans doute jamais sur les lieux, mais je contemple ces informations comme de beaux titres d'oeuvres que je ne lirai pas.

Dans le mémoire de Romain Delpeuch, qui est à ce jour, je crois, la plus longue étude jamais consacrée à Albert Caraco, je suis frappé pareillement d'un détail biographique, cette fois-ci temporel et non spatial, la date de la mort de l'écrivain. En discutant à ce propos avec l'auteur, j'apprends que la date en question, le 7 septembre 1971, figure maintenant dans l'article de Wikipédia consacré au personnage, ce que je n'avais pas encore remarqué. Le mémoire produit en annexe deux documents intéressants, les actes de décès d'Albert Caraco et de son père, fournis par la mairie du XVII^e arrondissement de Paris. Je retranscris ici une partie de la déclaration concernant le fils : «Le 11 septembre 1971, nous avons constaté le décès survenu le 7 septembre courant à une heure indéterminée, en son domicile 34 rue Jean Giraudoux, de Alberto Caraco, né à Constantinople (Turquie) le 10 juillet 1919, écrivain, fils de José Caraco et de Elisa Schwarz ...» Cette formulation appelle quelques observations. Tout d'abord, comme note l'étudiant, Caraco est ici prénommé à l'espagnole, Alberto, sans doute conformément à son identité officielle, puisqu'il avait pris la nationalité uruguayenne au moment d'émigrer en Amérique, et n'avait pas souhaité se faire naturaliser français quand il revint s'établir à Paris, bien qu'il écrivit principalement en français, et qu'il signât ses livres de son prénom français. Ensuite, si l'on en croit les actes, qui donnent la même date du 7 septembre pour les deux décès, il s'avère que Caraco se serait tué le jour même de la mort de son père, et non le lendemain comme je le croyais jusqu'à présent, peut-être induit en erreur par la formulation de son éditeur Vladimir Dimitrijevic (dans la préface à *Ma confession*, 1975) selon qui l'écrivain se serait donné la mort «dans la nuit qui suivit la disparition de son père» (ce qui en effet n'implique pas stricto sensu que l'événement ait eu lieu le lendemain) ou par quelque mention lue ailleurs. Enfin, peut-être parce que je ne suis pas familier de la médecine légale, ou de l'administration mortuaire, j'ai du mal à comprendre comment on peut «constater» assurément qu'un décès est survenu quatre jours auparavant, et non trois, par exemple. Cela n'a pas grande importance, mais en attendant mieux je continue de tenir cette date pour incertaine.

Par ailleurs, j'observe que l'on date la naissance de Caraco du 10 juillet 1919, conformément à ce qu'en dit aussi l'éditeur dans la même préface, alors que l'intéressé déclarait pour sa part être né le 8 juillet (dans le *Semainier de l'agonie*, 1985, p 44). On est là en présence de précisions incertaines, ou de certitudes imprécises.

Samedi 9 mai 2015. Au bord de la route, non loin de la Croix, je remarque un alexandrin, peut-être volontaire, qui sait, sur un panneau annonçant en grosses lettres, «Brocante de Vergné : Jeudi de l'Ascension».

Dimanche 10 mai 2015. Lors d'une course en ville, la semaine dernière, j'ai encore eu le plaisir de traverser le parking planté de platanes qui s'étend au nord de la place des Quinconces, entre l'allée de Bristol et l'allée de Chartres (il y en a un semblable du côté sud, entre l'allée de Munich et l'allée d'Orléans). C'est un de mes endroits préférés dans Bordeaux. Je ne suis pourtant pas fan de nature «artificielle», mais j'aime beaucoup

l'atmosphère de ce bois géométrique. Il est plus aéré, plus spacieux qu'une banale peupleraie, par exemple.

Lundi 11 mai 2015. Avez-vous remarqué que certains propriétaires de tracteurs-tondeuses, quand ils s'y mettent, n'en finissent pas de tondre et de retondre leur carré de gazon? Je soupçonne que la commodité de diriger le petit engin, où ils sont confortablement assis et bercés par le ronronnement du moteur, induit en eux une griserie à laquelle ils ne veulent plus s'arracher, si bien qu'ils continuent à tourner en rond interminablement, sur leur pelouse déjà complètement ratiboisée. Il nous manque une étude pathologique sur ce trouble du comportement, que l'on pourrait désigner comme le Syndrome de John Deere.

Jeudi 14 mai 2015. Les paroles s'envolent, les écrits restent, et les propos en ligne perdurent plus ou moins longtemps.

Vendredi 15 mai 2015. Si l'immigration massive n'est pas un énorme boulet, mais au contraire une chance et un enrichissement, comme on nous le serine sans cesse et sur tous les tons, je ne comprends pas bien pourquoi la Commission Européenne envisage que les pays membres se répartissent par quotas le flot ininterrompu de déshérités déboulant du Tiers-Monde. Sans doute est-ce pour qu'il n'y ait pas de jaloux.

Samedi 16 mai 2015. Pendant une insomnie cette nuit, je me suis dit qu'il suffirait d'intervertir deux mots dans la célèbre phrase surréaliste, pour lui donner la stabilité d'un alexandrin : «Le cadavre nouveau boira le vin exquis».

Dimanche 17 mai 2015. J'ai aimé bien des écrivains chrétiens, j'ai aimé bien des auteurs d'aphorismes, j'ai prisé au plus haut point un aphoriste chrétien comme Gómez Dávila, mais je dois avouer que les pensées de Josemaría Escrivá de Balaguer me laissent froid. J'ai pourtant de l'estime, bien que n'étant moi-même plus très catholique, pour le personnage de ce prêtre énergique, né en 1902, mort en 1975, canonisé en 2002. Il fonda en 1928, soit à l'âge de 26 ans, une société, l'Opus Dei (Oeuvre de Dieu) vouée à la recherche de la sainteté dans la vie ordinaire, qui joua un rôle important dans la création du CSIC (Consejo Superior de Investigaciones Científicas, le CNRS espagnol) sous le règne du général Franco, et qui fait horreur aux gens de gauche, ce qui suffirait, sans autre mérite, pour lui attirer ma sympathie. Escrivá est l'auteur de quelques recueils de règles de vie, dont le plus connu et le plus ancien est le célèbre *Camino* (1939, en français *Chemin*), composé d'exactlyment 999 maximes. Ce livre m'attirait mais je n'arrive pas à le lire, je m'y ennuie et j'y étouffe. Je le trouve moralement trop impérieux et exigü. «Acostúmbrate a decir que no» («Habitue-toi à dire non») dit la belle phrase numéro 5, mais l'auteur me demande trop de lui dire oui.

Mardi 19 mai 2015. L'autre soir à Simply Market j'ai rencontré Bernard P, que je n'avais pas revu depuis son départ à la retraite il y a un lustre. Nous étions contents de nous parler. Vieux garçon très catholique, il m'a raconté qu'il employait son temps libre au service de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul, et notamment au Pain de l'Amitié. La société offre aux pauvres, chaque jour à midi, dimanche compris, un repas à un euro, sans condition. Bernard y exécute les tâches les plus humbles, comme d'éplucher des pommes de terre. Il m'expliquait ça en rigolant. J'admire cet exemple de dévouement, dont je ne sais pas si je serais capable. Les repas sont ouverts à tous : tu peux y venir manger, si tu veux, m'a-t-il dit. Ce n'est pas bien dans mes horaires, car il faudrait que je me déplace en ville, mais je serais curieux d'en faire l'expérience.

Samedi 23 mai 2015. Sur Lady Di et Guy Debord.

La semaine dernière, n'ayant plus de livres nouveaux, je me suis aventuré à feuilleter chez mon hôte un album consacré à *Diana, princesse*

des coeurs (par Stéphane Bern, éditions Michel Lafon, 1997). A vrai dire je n'avais guère envie de lire cet ouvrage et je me suis contenté de regarder les photos, où l'on voit Lady Di généralement très bien habillée, ainsi d'ailleurs que le prince Charles (j'aime assez l'allure de ce dernier sur une photo où il est vêtu à l'écossaise et tout en vert, pull, kilt et chaussettes de la même couleur). Ne connaissant le sujet que par ouï-dire, et trompé par la légende complaisante de la princesse «populaire», je m'en faisais l'idée d'une sorte de Cendrillon roturière, ayant bénéficié d'un mariage improbable, mais j'apprends que ce n'est pas le cas. Elle était bel et bien d'une famille d'aristocrates, les Spencer ayant d'ailleurs de lointains liens de parenté avec la famille royale, comme en témoigne un arbre généalogique.

Dans la foulée, comme j'étais d'humeur biographique, j'ai emprunté ailleurs le *Vie et mort de Guy Debord 1931-1994*, de Christophe Bourseiller. Ce livre avait d'abord paru chez Plon en 1999, puis en livre de poche deux ans plus tard, et je l'ai lu dans une troisième édition (Galodé, 2012) qui a pu bénéficier, pour éclaircir certains points, du fait que la correspondance de Debord a été publiée entre temps (8 volumes, entre 1999 et 2010). Cette *Vie et mort* est un fort volume, de près de cinq cents pages, qui paraît assez complet tel qu'il est (mais une bizarre note page 189 indique que certaine «pièce figure en annexe n° 3 du présent ouvrage», or il n'y a pas d'annexes, sinon une chronologie et un index). Je ne sais pas pourquoi j'ai bien aimé ce livre et je l'ai dévoré sans en perdre une miette. Je ne l'avais pourtant pas pris sans hésiter, redoutant d'être déçu. Il faut dire qu'il y a bien longtemps que je ne crois plus au genre de rêverie post-marxiste dont relèvent les idées de Debord, et que le personnage lui-même ne me fascine plus comme jadis. Je me souviens qu'encore dans le milieu des années 90, je n'aurais pour rien au monde manqué d'acheter ses derniers livres, même quand ils s'avéraient d'une médiocrité désolante, comme Panégyrique II ou Des contrats. J'avais remarqué mon désintérêt quand à la fin de la décennie, je n'ai éprouvé aucune envie de connaître sa correspondance, qui commençait d'être publiée. De même je n'avais encore jamais senti le besoin d'ouvrir le livre de Bourseiller.

Celui-ci n'écrit pas mal, il raconte sans ennuyer, et reste clair même quand il faut expliquer les subtilités idéologiques. Je ne partage pas certaines de ses options rhétoriques, comme son goût marqué pour l'expression «au final», ou la qualification de l'extrême droite comme «nauséabonde» (p 185 : ce poncif laisse imaginer qu'à l'inverse l'extrême gauche sentirait la rose, ce dont l'auteur donne lui-même quelques exemples du contraire). Mais son bon livre a le mérite d'être une vraie biographie biographante, touffue, bourrée de faits concrets, d'anecdotes, de dates et de lieux précis, d'adresses de cafés et de logements. C'est le fruit d'un travail sérieux, dont témoignent les nombreux entretiens cités en référence. Et puis cette lecture éveillait en moi mille souvenirs de l'époque où je découvrais la saga et la mythologie des situs, c'est à dire quand j'avais vingt ans.

La partie de la vie de Debord que j'ignorais totalement, c'est son enfance. Je n'imaginai pas sa situation de parenté compliquée. Il était le fils unique de son père, mais sa mère eut ensuite deux enfants d'un autre père, puis se remaria avec un homme qui avait lui-même deux enfants, si bien que le jeune Guy eut quatre demi-frères et demi-soeurs, et en quelque sorte deux beaux-pères. Il semble que la mère s'intéressait aux hommes plus qu'à ses enfants, et que le futur situationniste fut surtout choyé par sa mamie, qui, quand le jeune révolutionnaire fut installé à Paris, faisait chaque semaine transporter son linge à Cannes pour le lui laver (58). Sa belle formule, comme quoi il était «né virtuellement ruiné» (28), ne veut pas dire grand chose et peut être retournée : en fait il est né réellement fortuné et a longtemps vécu confortablement. On peut noter que les menaces qui ont plané sur la prospérité familiale, et sur l'aisance individuelle du rejeton, ne sont pas dues à des facteurs "marxistes", comme les lois implacables des mécanismes économiques, mais aux effets de la fortune : la mort prématurée du grand-père italien doué pour les affaires, puis celle du

père moins doué, les aléas des rencontres de la mère pleine de vitalité, le choix du second mari de ne pas adopter le fils aîné comme il l'a fait des deux autres enfants de la mère (qui n'avaient pas de père officiel), l'excluant ainsi d'un héritage prometteur. Mais il n'a pas beaucoup manqué. Jusque tard dans sa vie il a eu tout le loisir de venir se reposer dans les maisons de la famille sur la Côte d'Azur. Son grand principe de «ne travailler jamais», si prisé de ceux qui ont les côtes en long, était d'autant plus facile à suivre, qu'il a longtemps eu la possibilité de se faire entretenir et ne s'en est pas privé : par sa famille d'abord, ensuite par sa première femme Michèle Bernstein, enfin par ses amis Asger Jorn et Gérard Lebovici.

Avec Michèle Bernstein, qu'il rencontre en 1952 et épouse en 1954, Guy Debord a tiré un bon numéro. Elle est très libérale, financièrement et moralement. Elle n'est pas regardante sur les coucherries à droite et à gauche, et pourvoit à la subsistance de Monsieur, à son logement, à ses beuveries et à ses publications (dans une proportion qui n'est pas précisée, sur ce dernier point). Elle continuera de le subventionner même après qu'il l'aura quittée pour s'installer en 1964 avec Alice Becker, et cela jusqu'à leur divorce en 1972, suivi du mariage avec Alice. Il faut être, comme on dit, de bonne composition, pour faire preuve d'une aussi fidèle, et patiente, générosité.

Guy Debord détestait les artistes qui faisaient des oeuvres d'art (c'est à dire la plupart, n'est-ce pas) sauf s'ils avaient beaucoup d'argent. C'est ainsi qu'Asger Jorn fut l'ami de Debord, et le resta même après que celui-ci l'eut exclu de sa secte marxiste culturelle, qu'il appelait l'Internationale situationniste. (Quelqu'un qui n'aurait rien d'autre à faire pourrait s'amuser à calculer combien de temps chacun des rares privilégiés qui ont fait partie de l'IS, a réussi à en rester membre avant de s'en faire virer ou d'en démissionner. Je serais curieux de savoir qui a tenu le plus longtemps, dans cette épreuve de rodéo idéologique.) Jorn aussi était généreux, et a contribué à financer Debord dans sa vie et ses oeuvres. Je n'aime pas du tout ses horribles peintures, mais le peu que je sais du personnage me le rend sympathique (la biographie n'est pas illustrée, mais comme tout le monde aujourd'hui je lis tout en m'informant en même temps sur le net). Il avait une bonne tête, c'est à dire avec de beaux traits et l'air intelligent, ce qui ne va pas toujours ensemble. Et contrairement à Debord, il n'était pas sectaire, s'il est vrai qu'il a entretenu une longue amitié avec le peintre catho et réac Pierre Wemaëre (129). Il possédait une belle maison en Italie, à «Albisola Mare» (sur le net on écrit plutôt Albissola Marina), qui se visite encore aujourd'hui, et sur laquelle existe un livre (Le jardin d'Albissola, 1974, cité p 109 & 364) qui n'a pas l'air facile à trouver.

En 1971, un an avant son divorce d'avec Bernstein, et deux ans avant la mort de Jorn, Debord fait la connaissance de l'homme d'affaires Gérard Lebovici, producteur de cinéma, imprésario et directeur des éditions Champ Libre, qui va devenir son plus riche mécène. Avec lui, Guy Debord a tiré le gros lot. Lebovici bichonne son gourou en le publiant et en lui accordant d'avantageux contrats. Le point d'orgue est atteint quand, en 1983, un an avant d'être assassiné, il achète une salle de cinéma, le Studio Cujas, dont l'unique mission est de projeter en boucle les «chefs d'oeuvre» cinématographiques imbuables de Debord (398). L'opérateur a le devoir de continuer la projection même quand il n'y a personne dans la salle, ce qui est souvent le cas. Je me souviens d'être passé à Paris à cette époque et d'avoir assisté à une séance, où je devais être le seul spectateur. On peut se demander si une telle générosité relève de la simple amitié ou de la possession. L'assassinat mystérieux de Lebovici en 1984 est un des épisodes les plus tumultueux de la saga Debord. A cette occasion le situationniste a démontré ses talents de limier en déclarant que Lebovici avait été exécuté «par l'ordre social établi». Cette intuition fulgurante s'est révélée aussi utile pour identifier les criminels, que sa théorie de La société du spectacle l'avait été pour transformer le monde, c'est à dire nullement.

On sent que Bourseiller a de la sympathie pour l'homme qu'il étudie et pour son univers, ce qui est assez naturel. Cette sympathie le conduit à

une certaine indulgence envers les aspects les plus contestables des pensées et des actes du personnage, mais il a l'honnêteté de ne pas les cacher, et de citer quelques unes des critiques les plus perspicaces qui ont été exprimées sur le sujet. Ainsi les justes inquiétudes formulées par Alexander Trocchi quant aux crimes qui n'auraient pas manqué d'être commis si le théoricien fanatique et ses acolytes, émules de Saint-Just, avaient pu accéder à un quelconque pouvoir (225). Ou la critique mordante de Pierre-Henri Simon, en 1968, à propos de Debord et Vaneigem : «... les deux auteurs ... ont passé largement la trentaine, ce qui les autorise sans doute à donner des conseils aux jeunes gens, mais pas tout à fait à parler en leur nom ... il est difficile de vanter la fête d'une façon plus ennuyeuse que ne font nos situationnistes...» (275) Simon juge aussi que Vaneigem «patauge dans des sottises dont il est juste de dire que Debord se garde beaucoup mieux». Vingt ans plus tard, Debord lui-même dira de Vaneigem que «tout ce qu'il écrit est nul» (426). C'est une des rares opinions sur lesquelles je reste d'accord avec lui.

La partie la moins agréable du livre a été pour moi celle touchant les années 68, par l'obligation, pour suivre le fil, de m'intéresser à tous ces groupuscules plus sectaires les uns que les autres et qui n'en finissaient pas de se scinder, de se rescinder et de se bouffer le nez. Sans compter l'ennui de tous leurs slogans délirants. Rétrospectivement, on est frappé par la disproportion entre la rage sincère des protestataires, et le peu de raisons qu'ils avaient de se plaindre, quand on compare par exemple la situation économique du pays d'alors avec ce qu'elle avait été dans l'immédiat après guerre, ou avec ce qu'elle est devenue ensuite. A bien des égards c'est une révolte d'enfants gâtés, sachant bien que dans le fond ils ne risquaient rien (cette «révolution» a fait environ zéro mort, non?). Les mecs luttèrent contre le capitalisme pour avoir le droit d'aller dans les dortoirs des filles. Analysés d'un point de vue zoologique, ces mouvements relèvent en grande partie du rut printanier, ou de l'éternelle guerre des jeunes impatientes de virer les vieux pour occuper leurs places, comme cela n'a pas manqué.

Debord, lui, n'a pas fait carrière dans les institutions, mais s'est peu à peu transformé lui-même en institution. Personnage hors du commun, caractériel, autoritaire, narcissique et cynique, non dénué de style, il fut l'inventeur génial d'une «internationale situationniste» peu opérante mais devenue légendaire, et d'une théorie, La société du spectacle, fumeuse et illisible, mais que ces caractéristiques n'ont nullement empêché de devenir un best-seller (sans doute même y ont-elles contribué). Je serais curieux de savoir à quel point, dans ses dernières années, il était revenu de ses idées de jeunesse. Le livre en parle peu. Il y a l'indice de la lettre de 1992 à Duteurtre dans laquelle Debord qualifie ses anciennes théories d'«extravagantes» (444). Sans doute le sexagénaire est-il loin du jeune révolutionnaire, qui vitupérait la propriété privée et le droit d'auteur (tout en s'étranglant de rage, à l'occasion, parce que Henri Lefebvre aurait plagié un texte situationniste, 211). Toujours est-il qu'en ses dernières années, et plus encore après sa mort, il a acquis un tel prestige que ses droits d'auteur étaient une rente appréciable. Contrairement à ce qu'affirme le titre d'un de ses livres, sa réputation n'était pas «mauvaise», du moins avait-elle alors depuis longtemps cessé de l'être, mais au contraire excellente, et de façon si générale et si consensuelle qu'il s'est développé une véritable debord-mania, au point que le révolutionnaire était encensé jusque dans les revues féminines les plus sottes. Bourseiller évoque le passage de Debord chez Gallimard en 1992, par l'entremise de Jean-Jacques Pauvert (441), sans donner le chiffre du transfert, que je lis dans un article de L'Express (du 6 VIII 2009) : 700.000 francs. Pour la soirée que Canal + lui consacre fin 1994, il se fait payer 750.000 francs (même source). Plus récemment, sa veuve aux dents longues (c'est sa Yoko Ono) a vendu à la Bibliothèque Nationale les archives du défunt, préalablement classées «trésor national» par le Ministère de la culture, et d'une valeur estimée entre 2 et 3 millions d'euros (je ne connais pas le montant final de la transaction) (L'Express, 1 IV 2010). Tel peut être le curieux destin d'un soi-disant

«révolutionnaire», qu'il faudrait comparer avec celui de dissidents moins voyants mais plus clairvoyants, comme un Caraco ou un Ciry. Quant à l'utilité de sa pensée et de ses actes pour soulager la misère du monde, elle fut à peu près nulle, ne serait-ce qu'en comparaison des oeuvres caritatives d'une Lady Di, par exemple. Mais enfin, il fut sans conteste un de nos grands originaux pittoresques.

Lundi 25 mai 2015. Haiku nourricier.

Je garde les miettes
Pour les oiseaux, les poissons,
A chacun sa part.

Dimanche 31 mai 2015. Haiku.

Au lever du jour
Un rouge-queue à front blanc
Sur le fil à linge.

Mardi 2 juin. Sansou revisité.

Il y avait une éternité, à tout le moins quinze mois, que je n'étais retourné en Dordogne, visiter mon bois de Sansou, à Cunèges, et j'y suis allé enfin vendredi dernier. C'est devenu pour moi un sujet d'inquiétude, un de plus. Aller jusque là-bas n'est plus une petite affaire : il y a quatre-vingts ou quatre-vingt-dix kilomètres de route, dont beaucoup de passages à cinquante à l'heure dans les villages, ce qui représente à mon allure une heure et demie bien tassée de trajet. Et le soir venu, comme je n'ai plus le refuge de chez ma mère à Bergerac, il me reste le choix entre prendre la route du retour, avec les risques liés à la fatigue, ou bien me faire héberger chez des amis, ce qui est sympathique mais ne va pas sans créer d'autres problèmes, notamment de me rajouter de la route (le bois se trouvant au sud-ouest de la ville, mes hôtes dans la campagne au nord-est). Avec ces difficultés, ajoutées à mon peu de disponibilité et d'énergie, et au fait que je ne dispose pas d'un compagnon de voyage, le temps a passé et j'en étais à me demander si je referais un jour ce trajet.

Je me suis réveillé un peu trop tôt vendredi matin, vers 5 heures et quart, et je n'arrivais pas à me rendormir, alors je me suis préparé et j'ai appareillé peu avant sept heures, si bien que j'étais parmi mes arbres à huit heures et demie. Je suis parti par la route de Branne, en comptant rentrer par celle de Libourne, afin de revoir au maximum ces paysages que je ne suis maintenant pas sûr de revisiter. Sur place, comme j'étais incertain de l'état du chemin d'accès, j'ai laissé la voiture au bord de la route et je suis descendu à pied, botté, avec dans mon sac à dos l'équipement léger que j'avais prévu. Le chemin est cahoteux et envahi d'herbes mais il était assez sec dans la partie critique, et dans l'après-midi je suis retourné chercher ma voiture, pour la descendre sur les lieux et charger des bouts de bois. Dans le terrain m'attendaient le genre de petites surprises catastrophiques, ou catastrophes surprenantes, qui à vrai dire ne m'étonnent plus qu'à moitié. D'une part, le long du ruisseau (ce terrain est riverain du Brajaud sur cent cinquante mètres) plusieurs aulnes, qu'on appelle ici des vergnes, avaient été coupés à ras, d'ailleurs proprement, et emportés, il n'en restait que quelques billots et entames qui traînaient à proximité (c'est principalement eux que j'ai chargés dans ma caisse). Les souches étaient celles d'au moins deux gros arbres (40 à 50 cm de diamètre) et quatre ou cinq plus petits (dans les vingt centimètres). On ne voyait sur le sol aucune sciure, aucune trace de travail ou de transport, car l'opération a dû être réalisée il y a longtemps, peut-être l'an dernier, et l'herbe a tout recouvert. Je ne saurais affirmer qu'il s'agit de pillage, même si les arbres ont disparu, car cette espèce n'est pas recherchée, et un voleur de bois s'en serait plutôt pris à mes érables ou à mes frênes. C'est peut-être une opération de nettoyage, menée par Dieu sait qui, car il est vrai que ces aulnes sont instables, plusieurs se sont déjà écroulés, obstruant le ruisseau, et d'autres menaçaient d'en faire autant. Il y avait déjà eu une opération de nettoyage du ruisseau et des rives, dans mes premières années de propriété, mais alors on avait eu la

correction de me prévenir par courrier. (Je pense en écrivant cela qu'on a peut-être voulu le faire cette fois aussi, mais qu'on n'a plus mon adresse). D'autre part, du côté du chemin, près de l'entrée du terrain, il y avait plusieurs jeunes arbres cassés, comme si une énorme machine leur avait passé dessus. Je distinguais des traces anciennes, sur le sol couvert de lierre. Je ne comprends pas ce qui s'est passé là, qui a fait quoi, comment et pourquoi. Que faire, après ces constatations de faits datant déjà, dont je ne sais si l'un a rapport avec l'autre? Je vais y réfléchir, ou laisser pisser. (Voir ci-dessous au 18 VII). Il y avait aussi des dégâts naturels. Dans le milieu du terrain pousse une série de bouquets d'aubépines, de quatre ou cinq troncs chacun. J'ai trouvé un de ces bouquets complètement mort, un autre à moitié. J'ignore si c'est l'effet d'une maladie, d'un parasite, ou de l'ombre chaque année plus épaisse des frênes environnants, qui les dépassent. La considération de ces désagréments, ajoutée à la pensée anxieuse que je faisais peut-être là ma dernière visite, m'a mis d'humeur mélancolique et j'ai passé mon repas à ressasser ces problèmes. J'avais apporté du jambon, un peu de pain, une poire, quelques cerises, je ne sais plus quoi. Et de l'eau. Il ne faisait pas mauvais, le temps était couvert sans être pluvieux le matin, et l'après-midi il s'est éclairci sans chaleur excessive. Toute la journée j'ai entretenu comme d'habitude un grand feu pas très utile mais assez beau et agréable. Je me suis occupé à nettoyer, à inspecter, et à flâner. Il y a du côté sud un pied de buis, jadis offert par ma mère et mon fils, qui a pris maintenant une ampleur monumentale. Il n'y avait quasiment pas âme qui vive : un fantôme de grenouille, une fauvette-éclair, de lointains échos de loriot, et le grand calme.

Le soir chez mes hôtes, nous étions à table avec un ancien, que j'étais heureux de rencontrer par ce hasard, ne l'ayant revu depuis fort longtemps. Comme il est chasseur, nous en sommes venus à parler d'animaux, entre autres des Huppés, dont il me disait qu'elles sont appelées dans le coin des «pupus». Le nom viendrait selon lui de l'attraction de ces oiseaux pour les bouses de vache, où elles piquent volontiers leur long bec incurvé. Je n'ai pas osé le contrarier mais l'explication me paraissait douteuse, et il me semblait que l'on devait rapprocher ce surnom des Huppés de leur appellation onomatopéique (en latin «upupa», l'oiseau qui crie «oup-oup-oup»). En me renseignant plus tard sur le net, j'ai appris que le même nom de pupu ou pue-pue est aussi donné dans les Charentes, et que les huppés seraient en effet doublement puantes : non seulement par leur goût pour la bouse odorante, mais aussi parce que leurs nids sont paraît-il nauséabonds. Si bien que les indications acoustique et olfactive se confondent ou se côtoient, dans ces synonymes ressemblants. A vrai dire il me gêne un peu d'avoir appris qu'un si bel oiseau pouvait être ainsi associé à quelque mauvaise odeur.

Le lendemain, avant de rentrer, je suis retourné passer un moment à Sansou, après m'être ravitaillé dans un supermarché. J'avais envisagé d'aller au marché qui se tient le samedi matin à Bergerac autour de l'église, puis j'en ai été découragé par la perspective du problème du stationnement, et par l'appréhension de revoir ces lieux familiers du centre ville, et je me suis rabattu sur un Leclerc des faubourgs. A Cunèges, je n'avais envie de rien faire. J'ai rallumé le feu devant la cabane et j'ai déjeuné sans me presser, en regardant les arbres. Puis j'ai traîné un peu, mais je ne me suis pas éternisé.

Mercredi 3 juin 2015. Que penser des dessins de Joan Cornellà? J'en ai vu d'abord sur la toile, et je viens d'examiner son album *Mox Nox*, paru aux Bang Ediciones, de Barcelone, en juillet 2013 (et qui en était à son cinquième tirage en juin 2014). Cet ouvrage présente quelques traits éditoriaux atypiques : les pages ne sont pas numérotées (il y en a une cinquantaine), il n'y a pas de page de titre, le titre et le nom de l'auteur n'apparaissent qu'au dos de la couverture et sur le bandeau amovible. Personnellement je ne raffole pas de ces coquetteries, mais là n'est pas l'essentiel. Les planches sont pour la plupart des historiettes en six images, parfois seulement quatre ou cinq, et plus rarement un seul

dessin en pleine page. Ce sont des histoires sans paroles, dont l'action se déduit du simple enchaînement des images. Le sens n'apparaît pas toujours au premier coup d'oeil, et certaines planches se présentent d'abord au «lecteur» comme une énigme à résoudre. Les personnages mis en scène sont quelquefois des créatures étranges, mais le plus souvent de banals quidams, qui s'observent, se heurtent, s'attirent ou se repoussent, se suicident, s'entretuent, se mutilent volontiers, comme si de rien n'était. Les actes sont régis par une sorte de logique absurde (par exemple un homme se coupe instantanément une jambe pour en faire un projectile qu'il lance sur un agresseur qui s'échappe). L'absurdité des comportements et la cruauté fréquente contrastent avec la plastique des dessins, qui ne tendent pas à la virtuosité, mais au contraire évoquent l'imagerie convenue des albums pour enfants, à traits épais et couleurs posées par aplats. Le sourire figé qu'arborent le plus souvent les personnages, pourrait être interprété comme une parodie, et donc une critique, du discours publicitaire, qui affiche une bonne humeur artificielle omniprésente, mais cela n'est pas sûr. A première vue, je ne distingue pas de message politique ou idéologique dans les historiettes de Joan Cornellà. Son goût des scènes choquantes, qui souvent mettent le spectateur mal à l'aise, me semble plutôt répondre au plaisir de s'amuser avec le sens et le non-sens. Si ses histoires dénoncent quelque chose, ce peut être plus généralement le non-sens de la vie, de notre condition de mortels. J'interprète ainsi la signification du titre, *Mox Nox*, ce qui, si je ne me trompe, signifie en latin «Bientôt la Nuit», c'est à dire bientôt le néant de la mort, qui nous attend tous. A cet égard je trouve particulièrement significative une peinture vue ailleurs que dans ce livre, figurant une sorte d'ourson enfantin joufflu, entouré de coeurs et de petits nuages, et tendant le bras en un geste enthousiaste, tandis qu'au bas de l'image s'étale la phrase «we're all gonna die» (nous allons tous mourir). Ce qui transparait, dans ces petites bandes dessinées d'allure enjouée, où sévit une cruauté souriante, c'est peut-être un radical désespoir.

Jeudi 4 juin 2014. Je me suis essayé à Wikipédia. On m'avait dit que c'était facile, mais n'étant pas très intuitif en informatique, j'ai trouvé ça compliqué et j'ai dû me faire aider. Enfin je suis parvenu à écrire une première notice, sur un sujet qui me semblait manquer dans cette encyclopédie : l'ornithologue Jean-Claude Roché, que j'avais déjà évoqué dans mes pages l'été dernier (voir au 14 VIII 2014).

Vendredi 5 juin 2015. Mystères de La Croix. La petite chatte Minnie, qui vient s'alimenter chez moi quand j'y suis, éprouve peut-être quelque amitié à mon endroit, ou disons, sans aller jusque là, un brin de sympathie, qu'elle se garde toutefois d'exprimer par des effusions trop démonstratives. Ennemie de la fausseté, elle ne cache pas qu'elle vient principalement pour rendre visite aux écuelles, où je tiens à sa disposition de la pâtée le matin, des croquettes le reste du temps, et les bons jours un peu de cat milk, qui est pour elle comme un dessert. Aussi son trajet dans la maison consiste-t-il principalement à entrer par la fenêtre de la salle à manger et à traverser la pièce jusqu'à l'autre bout, à vrai dire jusqu'à la cuisine, où se trouve son point de ravitaillement, puis à repartir. Les lieux sont disposés de telle façon qu'elle pourrait tout à fait effectuer le trajet en ligne droite, mais j'ai remarqué que, pour quelque raison qui m'échappe, elle se dévie toujours un peu sur la gauche et va passer par dessous une table, plus précisément entre les pieds d'un tabouret dont je ne me sers pas, et qui est toujours stationné sous cette table. Les saisons, les années passent, mais je ne la vois jamais dévier de cet itinéraire légèrement décalé. J'en viens à me dire que si d'aventure cette chatte vit encore dans cent mille ans, et si personne, d'ici là, n'a eu l'idée de déplacer mon tabouret, elle continuera de poursuivre le cheminement oblique, que sa petite âme juge plus convenable.

Mardi 9 juin 2015. Je lisais l'autre jour sur le net une note, écrite par un certain François-Michel Le Tourneau, savant sportif, qui s'apprêtait à

arpenter les montagnes de la Guyane, où il est maintenant arrivé. Il s'interrogeait sur le choix de ses bagages, son sac à dos pesant déjà 22 kilos, sans compter qu'il faudrait y ajouter 3 litres d'eau et 7 à 10 kg d'aliments, plus l'équipement hors sac (machette, etc) et il voulait aussi emporter de la lecture, pour se distraire au bivouac. Le détail frappant est qu'il envisageait d'opter pour un volume de la Pléiade. « J'ai du mal à voyager sans Pléiade, même si c'est infiniment plus lourd qu'une petite liseuse électronique... » En effet, ça fait chic, mais je souffrais pour lui d'avance. Sur le moment j'ai hésité à lui envoyer mon avis. Mais après tout, me suis-je dit, peut-être aime-t-il souffrir, et faudrait-il, au lieu de le dissuader, lui suggérer plutôt de se charger, tant qu'à faire, d'un Robert ou d'un Gaffiot? Je renonçai à lui écrire. Par coïncidence, vers le même jour, je suis tombé sur un aphorisme espagnol portant sur ce genre de question. Malheureusement je l'ai découvert en feuilletant des blogs au hasard, il m'a accroché mais pas assez pour que j'en prenne note aussitôt, et il me fascine à retardement, maintenant que je ne sais plus où le retrouver. Il disait en substance quelque chose comme « En voyage, il faut emporter avec soi deux livres : un livre très intéressant, et puis un autre, au cas où on n'aurait pas envie de lire le livre intéressant ». J'aimerais retrouver le texte original, mais je ne sais si j'y parviendrai, ni si je retenterai.

Vendredi 12 juin 2015. J'ai recherché en vain l'aphorisme espagnol. J'aurais beaucoup aimé en vérifier les termes. Disait-il bien «intéressant», ou «important»? Disait-il «très»? Etc. Ce doit être la première fois que je traduis non une phrase, mais un souvenir de phrase, exercice incertain. Quant à l'expédition guyanaise, elle progresse lentement et envoie des nouvelles. Le blog *En direct du Raid des Sept Bornes* permet de la suivre, sinon «en direct», en léger différé. La mission menée par François-Michel Le Tourneau se propose de parcourir à pied la frontière méridionale de la Guyane française en partant de l'extrémité sud-ouest du département, c'est à dire du point de «trijonction» entre Guyane, Surinam et Brésil, pour aller si possible jusqu'à la septième des bornes disposées sur ladite frontière par l'Institut géographique national dans les années 50-60. Cette aventure scientifique et sportive m'évoque des souvenirs de mon adolescence, de l'époque où la Guyane, c'est à dire en quelque sorte l'Amazonie française, était au coeur de mes rêveries. Je n'y suis finalement jamais allé, et cela vaut sans doute mieux, car je n'y eusse pas fait de vieux os, avec ma santé de fer-blanc. Mais j'étudiais sérieusement la question, je lisais des livres, j'avais parmi mes héros des personnages plus sportifs que scientifiques, les Raymond Maufrais, Richard Chapelle, André Cognat... Je m'instruisais de la géographie, des fleuves-frontières, le Maroni et l'Oyapock, des «dégrads» et des «carbets», des fameux monts Tumuc-Humac, censés marquer la séparation entre Guyane et Brésil. Je lis maintenant dans Wikipédia que ces montagnes seraient «imaginaires», mais il y a au moins quelque relief, puisque la frontière naturelle est constituée par la ligne de partage des eaux, lesquelles s'écoulent de part et d'autre soit vers la Guyane, soit vers l'Amazone. En attendant je ne sais toujours pas si Le Tourneau a emporté un livre avec lui, et lequel.

Dimanche 14 juin 2015. J'ai reçu avec quelques jours de retard, et d'autant plus apprécié, l'excellent cadeau que l'on avait commandé pour mon anniversaire (qui était le 6 juin) : un collier où pend une balle en céramique de 8,5 cm de long, réalisée par l'artiste américain Charles Krafft. A vrai dire le collier lui-même m'importe peu, mais la balle bleutée, datée et signée me ravit.

Lundi 15 juin 2015. Les Presses Sorbonne Nouvelle viennent enfin de faire paraître, sous le titre de *L'animal dans le monde lusophone, du réel à l'imaginaire*, les actes d'un colloque auquel, par exception, j'avais été invité à participer, à la Cité universitaire de Paris. Le livre n'indique pas que la réunion a eu lieu il y a quatre ans, en mai 2011, mais on peut y

lire ma contribution d'une trentaine de pages, portant sur «La faune brésilienne chez les chroniqueurs de la France Equinoxiale, Claude d'Abbeville et Yves d'Evreux», deux auteurs que j'ai aussi commentés dans ce blog les 3 et 4 septembre de l'an dernier.

Mardi 16 juin 2015. Hier matin je me suis réveillé en rêvant d'un numéro de téléphone. Il se présentait à moi si distinctement qu'à peine eus-je ouvert l'oeil, je notai sur un post-it de garde les cinq paires de chiffres, dont la première était 06. Plus tard dans la journée, venant à y repenser, je googlai le numéro. Il semblait ne correspondre à rien de particulier dans le monde réel, mais enfin, poussé par un reste de curiosité, je le composai sur un appareil, en m'attendant à ce qu'une voix automatique m'annonce qu'il était en effet inexistant. Or cela sonnait régulièrement et, soudain embarrassé à l'idée d'un contact imminent avec un(e) inconnu(e), au moins un répondeur, à qui je n'aurais rien de bien sensé à déclarer, je raccrochai.

Mercredi 17 juin 2015. J'ai appris que l'on nomme en portugais Guarda-livros, et en anglais pareillement Bookkeeper, l'employé chargé de tenir les livres de comptes, en somme le Comptable. Il semble qu'en français le mot Garde-livres n'existe pas. Je serais pour qu'on l'emploie comme synonyme de Bibliothécaire, ce qui ferait une économie de syllabes.

Vendredi 19 juin 2015. Certain(e)s, dans la rue, semblent se raccrocher à leur téléphone portable comme à une bouée. A savoir s'ils ont pied...

Mardi 23 juin 2015. Films vus ces derniers mois :

- *The Queen*, de Stephen Frears (2006), autour de la mort de Lady Diana, avec une reine d'Angleterre démodée mais sympathique, et son premier ministre socialiste mais compréhensif. C+.
- *Le dernier des Mohicans*, de Michael Mann (1992). Très mauvais, avec musique tonitruante insupportable. Interdit aux moins de 10 ans, et déconseillé aux plus de 15. D.
- *Heat*, de Michael Mann (1995), tragédie sordide, où De Niro finit misérablement sur un terrain d'aviation moche, victime des ennuis qu'il a bien cherchés. Je l'avais déjà vu et oublié. D.
- *L'aile ou la cuisse*, de Claude Zidi (1976). D.
- *La vie des autres*, de Florian Henckel von Donnersmarck (2006) sur l'espionnage des citoyens par la Stasi, dans l'Allemagne communiste. Bien vu, bien mené, et surtout bien terminé, avec une dernière scène surprenante, sobre et subtile. B.
- *Gold*, de Thomas Arslan (2013) sur l'aventure simple d'un groupe de chercheurs d'or allemands qui se dispersent peu à peu, dans les beaux décors du far-west canadien. C+.
- *Lord of war*, d'Andrew Niccol (2005), avec Nicolas Cage en trafiquant d'armes, dans une histoire qui pue l'esbroufe et le faux. J'ai regardé la première demi-heure. D.
- *Les chemins de la liberté*, de Peter Weir (2010). Histoire d'une évasion du goulag, suivie d'un trek peu crédible jusqu'aux Indes. Esthétisant et fraternel, mais peu convaincant. C.
- *Vous allez rencontrer un bel et sombre inconnu*, de Woody Allen (2010). Ce n'est pas une grande histoire mais un peloton de petites intrigues habilement imbriquées les unes dans les autres, dont les personnages passent leur temps à se trahir et à se bercer d'illusions, pour n'en retirer le plus souvent que déceptions et inquiétudes. J'ai beaucoup aimé. A.

Jeudi 25 juin 2015. Haiku souterrain.

Mouton-Duvernet

La Motte-Picquet-Grenelle

Sèvres-Babylone

Samedi 4 juillet 2015. Je suis étonné d'apprendre les dimensions du beau portrait d'homme au chapeau bleu, de Jan van Eyck : 13 x 19 cm. C'est plus petit qu'un A5.

Mardi 7 juillet 2015. Haïku diététique.
 Pour votre santé
 Evitez de grignoter
 Prenez et mangez

Vendredi 10 juillet 2015. QUELQUES NOTES SUR JOSE BONIFACIO

En tant que lusiste de formation et bordelais d'adoption, je me suis intéressé épisodiquement à la personnalité de José Bonifácio de Andrada e Silva (1763-1838), le «Patriarche de l'Indépendance» brésilienne, qui vécut quelques années en exil en France, à Bordeaux et à Talence.

José Bonifácio fut un minéralogiste, juriste, politicien et poète brésilien, franc-maçon et anti-esclavagiste, quoique monarchiste. On peut diviser sa vie en cinq périodes, selon qu'il vécut d'un côté de l'Atlantique ou de l'autre.

1. Enfance et jeunesse au Brésil (1763-1783). Né le 13 juin 1763 à Santos au sein d'une famille noble portugaise, José Bonifácio vécut alternativement dans cette ville et à São Paulo ses vingt premières années.

2. Formation et maturité au Portugal et en Europe (1783-1819). Partant de Rio, il vint étudier à Coïmbre, où il fut diplômé en sciences naturelles (1787) puis en droit (1788). Il devint membre associé de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne en 1789, puis voyagea à travers toute l'Europe comme étudiant boursier de 1790 à 1800, résidant à Paris en pleine période révolutionnaire, fréquentant des savants comme Lavoisier, Jussieu ou Humboldt. Rentré au Portugal, il sera nommé titulaire d'une chaire de métallurgie créée pour lui à Coïmbre et intendant général des mines et métaux du royaume (1801), membre du tribunal des Mines, administrateur des anciennes mines de charbon de Buarcos, directeur du laboratoire royal de l'Hôtel des Monnaies, enfin secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne (1812).

3. Premier retour au Brésil (1819-1823). Il y devient le conseiller le plus influent du prince-régent, le futur empereur Pierre Ier, et vice-président de la junte de gouvernement de São Paulo (1821). Après l'accession du Brésil à l'Indépendance, dont il a été un des principaux artisans, en 1822, il est nommé ministre de l'intérieur et des affaires étrangères (rien que ça), puis élu député à l'assemblée constituante. En 1823, il présente devant l'assemblée un projet d'abolition de l'esclavage, mais ses idées libérales provoquent sa démission du cabinet en juillet et, à la fin de l'année, il est arrêté puis contraint à l'exil.

4. Exil en France (1824-1829) à Bordeaux, Talence, puis Bordeaux de nouveau.

5. Retour définitif au Brésil (1829-1838). Il rentre au Brésil, où il arrive le 23 juillet 1829. Après l'abdication de Pierre Ier en 1831, il est nommé tuteur de son fils le futur Pedro II. Mais en 1833, accusé de conspirer pour le retour de Pedro I, il est démis de ses fonctions et arrêté. Il passe le reste de ses jours sur l'île de Paquetá, et meurt le 6 avril 1838 à Niterói.

José Bonifácio a laissé des écrits dispersés, à caractère scientifique, politique, littéraire ou autre. Ses travaux scientifiques et techniques ont porté sur des questions aussi diverses que la pêche des baleines et l'extraction de leur huile, les diamants du Brésil, les propriétés de plusieurs minéraux de Suède et de Norwège, ou l'utilité de la plantation de nouveaux bois au Portugal, en particulier des pinèdes dans les dunes du littoral.

J'ai eu l'occasion de lire ses textes politiques réunis (par Miriam Dolhnikoff, 2000) sous le titre *Projetos para o Brasil*, comprenant en particulier ses deux projets de lois de 1823, *Representação à Assembléia ... sobre a escravatura* (sur l'esclavage), et *Apontamento para a civilização dos índios bravos do império do Brasil* (notes pour la civilisation des Indiens sauvages de l'empire du Brésil) ainsi que divers articles. Il s'y

révèle sincèrement préoccupé par l'inégalité de condition des populations hétérogènes. Dans ce pays où cohabitent «des Indiens de différentes tribus, des Noirs de diverses origines, des Européens et des Juifs» (*Projetos*, p 97), il s'intéresse en particulier aux deux premières catégories. Il en dresse un tableau abrupt, parfois dans des termes que l'humanisme d'aujourd'hui hésiterait à reprendre : le travail «des esclaves grossiers et paresseux n'est pas rentable» (29), ils «nous contaminent par leur immoralité et leurs vices» (27), nous devons leur transmettre «toute la civilisation dont ils sont capables dans leur malheureux état» (32). Quant aux Indiens, ils sont eux aussi paresseux, mais en outre polygames, voleurs et belliqueux (47), mélancoliques et apathiques («leur musique est lugubre», 64), cannibales (72) et ivrognes («l'eau-de-vie leur fait perdre le peu de jugement qu'ils possèdent naturellement», 73). Pour pallier à ces maux terribles, il propose quelques remèdes de bon sens, entre autres de limiter les latifundios et de favoriser la petite propriété (9). Parce qu'il semble encore utopique de vouloir supprimer l'esclavage (il ne sera aboli qu'en 1888, à une époque où de fait il n'existera déjà quasiment plus) José Bonifácio envisage des mesures pour l'aménager, comme d'obliger tout propriétaire ayant une concubine esclave à émanciper celle-ci et à l'épouser (35), interdire ou limiter les châtiments corporels (35), ou encourager les maîtres qui émanciperaient des familles d'esclaves et leur fourniraient de la terre et des équipements (38). Certaines de ses solutions me paraissent plus contestables, notamment d'interdire les langues indigènes (au contraire, la tradition jésuitique de les étudier et de les enseigner me paraît plus intelligente) ou d'abolir l'usage de se tenir accroupi. L'option qui me plaît le moins est celle qu'il évoque sans cesse, de manière quasi obsessionnelle, à savoir de «favoriser par tous les moyens» les mariages inter-raciaux (53, 59, 63, 65, 69, 72, 74, 82...). Non que j'aie quoi que ce soit contre de tels mariages, s'ils répondent au libre choix des individus, mais le fait de les promouvoir avec insistance en vue d'obtenir un melting pot me paraît d'une certaine façon tout aussi raciste que le serait de les interdire en vue de préserver la pureté de sang. Il y a dans cette conception des choses un aspect d'élevage du bétail humain, que je désapprouve. Et qui conduit d'ailleurs à des affirmations suspectes, par exemple que «Le mulâtre doit être la race la plus active et entreprenante» (64). Ce préjugé, que je résumerais par la formule «Métis über alles», était hélas promis à un bel avenir (voir ici au 21 VII 2011).

Le livre le plus connu de José Bonifácio est le recueil de *Poesias avulsas* (poésies diverses) qu'il fit imprimer à Bordeaux en 1825 sous le pseudonyme d'Américo Elísio. Les historiens de la littérature Cândido et Castello ont observé que cette œuvre présentait un mélange de néo-classicisme et de pré-romantisme. Plus sévère, Alfredo Bosi a estimé que ces poèmes à la teneur «patriotique et moralisante» justifiaient que les «vellités du poète» soient restées au second plan par rapport à l'activité notoire de l'homme d'Etat. Cependant ce recueil vaut à José Bonifácio de figurer dans nombre d'anthologies et d'histoires de la littérature brésilienne, et d'être le patron du fauteuil n° 40 de l'Academia Brasileira de Letras. L'édition originale, tirée à quelque deux cents exemplaires, est aujourd'hui difficile à trouver. Un ami bibliophile, qui souhaitait posséder cette rareté, m'avait prié d'essayer de lui en procurer un exemplaire. J'avais à cet effet envoyé un message à tous les bouquinistes du Bordelais, dont j'avais pu me procurer l'adresse, mais ce fut en vain.

L'exil bordelais du «patriarche» pourrait donner matière à recherche pour un érudit local ou un étudiant en mal de sujet. J'indiquerai ici les données les mieux connues. José Bonifácio et ses deux frères députés, Martim Francisco et Antônio Carlos, furent arrêtés à Rio le 12 novembre 1823 et promis à l'expulsion. La rudesse du traitement était en partie compensée du fait que le gouvernement brésilien s'engageait à leur verser une pension suffisante pour les entretenir. Ils quittèrent le pays le 20 novembre à bord d'un vieux bateau, le *Lucônia*, qui avait pour destination Le Havre. Les trois hommes emmenaient avec eux leurs épouses, et quelques parentes et domestiques, le groupe familial comptant au total une quinzaine de personnes, à quoi s'ajoutaient quelques amis. Il semble que le

capitaine, renonçant à aller jusqu'en Normandie, ait voulu aborder à Lisbonne, soit pour y faire réparer le navire fatigué par le mauvais temps, soit pour livrer les Brésiliens à leurs ex-concitoyens portugais, mais que son second s'y soit opposé. C'est finalement à Vigo, en Galice, que le rafiote termina sa course, le 12 février 1824. Les voyageurs y furent longuement retenus par une mise en quarantaine et diverses tracasseries administratives. Ils finirent par gagner par voie de terre La Corogne, d'où ils embarquèrent sur le Saint-Martin, qui se rendait à Bordeaux, où ils arrivèrent le 5 juillet, sept mois et demi après avoir quitté le Brésil. Les trois frères devaient rester tout le temps de leur exil européen dans cette ville ou à proximité. Martim Afonso et Antônio Carlos furent autorisés à rentrer au Brésil en avril 1828, mais José Bonifácio ne put repartir que fin mai ou début juin de l'année suivante, pour y arriver enfin le 23 juillet 1829, après que son épouse eut décédé au cours du trajet. Durant ce lustre d'exil, le «patriarche» était un homme déjà âgé de 61 à 66 ans. Plusieurs fois dans ses lettres il se présente comme «le vieil ermite de Talence».

Je me suis instruit de ces détails en particulier dans les livres de Faria, de Caiuby, et de Tarquínio de Sousa. Touchant le séjour lui-même, j'ai pu lire les lettres que José Bonifácio et ses deux frères ont adressées durant cette période à leur ami diplomate Antonio de Meneses Vasconcelos de Drummond, et qui ont été réunies et publiées sous le titre de *Cartas andradinas*. Dans aucune de ces sources je n'ai pu apprendre comment au juste les Brésiliens ont commencé de s'installer dans la ville de Bordeaux, où ils n'avaient pas prévu de se rendre. Il semble qu'il y avait sur place un vice-consul de leur pays (Caiuby, 239), qui a pu les prendre en charge, et servir d'intermédiaire avec les autorités françaises, qui avaient placé les exilés sous surveillance.

Parmi les premières lettres «andradines», il s'en trouve une (du 23 X 1824) datée de Caudéran (un faubourg occidental de la ville) et une autre (du 13 du même mois) du 168 rue du Palais Gallien, à Bordeaux même. Tarquínio de Souza (229) indique cette même adresse comme étant la première résidence bordelaise de José Bonifácio, De son côté Caiuby (237) affirme que l'exilé habita le 173 rue du Palais Gallien, où il aurait eu un parent. Enfin selon Carneiro (325), qui dit avoir visité les lieux en 1971, le 168 de la rue du Palais Gallien ferait angle avec le 173 de la rue Daudège (il veut parler de la rue Fondaudège). Je me suis rendu sur place, c'est à dire à l'endroit où la rue du Palais Gallien débouche en effet sur la rue Fondaudège, mais je n'ai pu vraiment tirer au clair cette histoire de numéro 168. Du côté pair, la rue du Palais Gallien n'est actuellement numérotée que jusqu'au 166, et le dernier immeuble, qui pourrait porter le numéro 168, ne s'ouvre que sur sa façade rue Fondaudège, laquelle n'est pas numérotée. Du côté impair, le dernier immeuble est bien le numéro 173, qui fait lui aussi angle avec la rue Fondaudège. C'est sur le mur de ce bâtiment que se trouve fixée, au niveau du premier étage, une plaque commémorative (installée en 1922 à l'initiative du gouvernement brésilien, selon Carneiro, qui la dit de marbre, mais elle est en métal). Elle figure en médaillon un portrait du personnage, avec au-dessous ces quelques lignes : «José Bonifácio de Andrada e Silva / savant et poète / Patriarche de l'Indépendance du Brésil / proclamée le 7 septembre 1822 / habita cette maison en 1824».

A partir de 1825, au plus tard à l'automne, notre homme réside à Talence. Cette banlieue du sud-ouest de Bordeaux n'est alors qu'une petite commune rurale (elle comptera 1288 habitants en 1839, selon Ferrus, 25) dont le centre est situé à quatre kilomètres de celui de la métropole. Il semble que personne ne sache dire où précisément, ou chez qui, logeait le réfugié. Lui-même cite plusieurs fois dans ses lettres des gens du nom de Bellard, qui pourraient être ses hôtes. Mais qui étaient-ils et où vivaient-ils? Maurice Ferrus, qui dans son *Histoire de Talence* évoque plusieurs domaines et grandes familles du cru, ne cite le nom de Bellard qu'une fois (p 23), comme étant celui d'un des treize hameaux de Talence sous Charles X (1824-1830), sans préciser sa localisation. Et je n'en sais pas plus, car aujourd'hui pas une seule rue ne porte ce nom, ni personne

dans l'annuaire du téléphone. L'adresse mystérieuse de José Bonifácio à Talence, qui n'est mentionnée, à ma connaissance, dans aucune source imprimée, figure peut-être quelque part dans ses archives.

Au printemps de 1827, José Bonifácio s'installe dans «une petite maison de campagne» où il va demeurer jusqu'à la fin de son séjour. Elle est située à mi-chemin de Talence et de Bordeaux, dans une zone aujourd'hui totalement urbanisée mais alors encore champêtre. Il en indique au moins deux fois l'adresse : 132 chemin de Saint Genner (18 avril et 10 mai 1827). Il y a une erreur dans son écriture ou dans la transcription, mais on reconnaît là le nom de ce qui est aujourd'hui la rue Saint-Genès, reliant en effet le centre de Bordeaux à la commune de Talence.

Il semble que les frères de José Bonifácio n'aient résidé qu'à Bordeaux même, et non en banlieue. Les lettres d'Antônio Carlos indiquent son adresse au 49 rue Condillac (en juillet 1824) puis au 22 rue Sainte-Catherine (octobre 1825). En 1825, ces deux hommes et leurs familles vont cependant passer un semestre (d'avril à octobre) à Mussidan, en Dordogne, à quelque quatre-vingts kilomètres de Bordeaux. Pourquoi et chez qui, je l'ignore. Le plus jeune des trois frères, Martim Francisco Ribeiro de Andrada, qui était né douze ans après l'aîné José Bonifácio, avait épousé une fille de ce dernier, sa nièce Gabriela Frederica, en 1820, devenant ainsi le gendre de son frère, et faisant de celui-ci son beau-père. De ce mariage sont issus trois fils. Le premier, né en 1825 pendant le séjour à Mussidan, fut l'exact homonyme de son père, Martim Francisco Ribeiro de Andrada. Le deuxième, né à Bordeaux en 1827, fut l'exact homonyme du «patriarche» José Bonifácio de Andrada e Silva, et pour les distinguer on complète parfois leur nom en précisant o Velho, c'est à dire l'Ancien, ou bien o Moço, le Jeune. Celui-ci fut comme son grand-père et oncle juriste, politicien, et poète, et il est le patron du fauteuil n° 22 de l'Academia Brasileira de Letras. Un troisième fils, exact homonyme du troisième des frères de la génération précédente, Antônio Carlos Ribeiro de Andrada, naquit à Santos en 1835, bien après le retour de la famille au Brésil.

Je conclurai ces notes en évoquant la possibilité d'établir, d'après les lettres «andradianes», une histoire des humeurs du Patriarche, influencées en partie par le climat. Par exemple, le 17 octobre 1825, plein d'enthousiasme, il invite son correspondant à venir le retrouver «à Bordeaux, où nous avons eu le plus beau temps du monde». Au printemps suivant, le 8 mai, il se plaint au contraire d'avoir «beaucoup souffert du froid et de l'humidité de la fourbe et vineuse Bordeaux». Quelques mois plus tard, le 4 octobre, il rêvera même de quitter Bordeaux «pour l'Algarve, dont le climat africain me conviendrait mieux». Le vieux râleur ingrat devra encore patienter quelques années, avant de retrouver les palmiers d'outre-mer.

Sources consultées :

- AMARAL, Brenno Ferraz do. *José Bonifácio*. SP : Martins, 1968.
- BOSI, Alfredo. *História concisa da literatura brasileira*. SP : Cultrix, 1970.
- CAIUBY, Amando. *O patriarca, gênio da América*. SP : Companhia Editora Nacional, 1949.
- CANDIDO, Antonio, & José Aderaldo Castello. *Presença da literatura brasileira, 1, Das origens ao romantismo*. SP, RJ : Difel, 1976.
- CARNEIRO, David. *A vida gloriosa de José Bonifácio de Andrada e Silva / David Carneiro*. RJ : Civilização Brasileira, 1977.
- FALCAO, Edgard de Cerqueira, et alii. *Estudos vários sôbre José Bonifacio de Andrada e Silva*. Santos, 1963.
- FARIA, Júlio César de. *José Bonifácio, o Moço*. SP : Companhia Editora Nacional, 1944.
- FERRUS, Maurice. *Histoire de Talence*. 1926, rééd. 1993.
- FONSECA, Gondin da. *A Revolução francesa e a vida de José Bonifácio*. 2a ed, corrigida e aumentada. RJ : Livraria Sao José, 1971. Rappelle p 193 qu'à l'arrivée de JBAS à Bordeaux en juillet 1824, Chateaubriand, alors ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII, ne s'est pas montré particulièrement bienveillant envers le Brésilien.

- SILVA, Ana Rosa Cloquet da. *Construção da nação e escravidão no pensamento de José Bonifácio, 1783-1823*. Campinas : Editora da Unicamp, 1999. Pâté marxiste infect. Mentionne dans la biblio, p 251, que figurerait, parmi les documents manuscrits de la collection JB du Museu Paulista, un *Diário de observações e notas sobre as minhas leituras, conversações e passeios*.
- SILVA, José Bonifácio de Andrada e (et ses frères). «*Cartas andradinas*», in *Annaes da Bibliotheca Nacional do Rio de Janeiro*, volume XIV, 1886-1887, pp 1-84, disponible en ligne.
- SILVA, José Bonifácio de Andrada e. *Poesia* (de JB o Velho). Ed. José Aderaldo Castello. RJ : Agir, 2a ed 1970.
- SILVA, José Bonifácio de Andrada e. *Poesias de Américo Elisio*. RJ : Imprensa Nacional, 1946. Dans la préface, Sérgio Buarque de Holanda estime que (je traduis) «cette production poétique ne représente qu'une facette mais pas la plus brillante d'un talent si riche et varié» (p vii). «Séduit peut-être, mais jamais conquis par l'avalanche romantique ... ses affinités spirituelles le rattachaient plutôt à l'époque des Lumières» (viii). Il dépeint le personnage comme «de tempérament colérique, extrêmement imbu de ses fonctions, il s'empoyait devant la moindre négligence de ses subordonnés» (x).
- SILVA, José Bonifácio de Andrada e. *Projetos para o Brasil*. Textos reunidos e comentados por Miriam Dolhnikoff. SP : Companhia das Letras, 2000.
- SOUSA, Octavio Tarquinio de. *José Bonifacio emancipador del Brasil*. México : Fondo de Cultura Económica, 1945.
- TAUNAY, Afonso d'Escragnoles, et alii. *Homens de São Paulo*. SP : Livraria Martins, Editora da Universidade, 1981.

Samedi 11 juillet 2015. José Bonifácio de Andrada e Silva représente, parmi mes sujets d'étude, le cas spécial d'un écrivain auquel je me suis intéressé un peu, mais sans plus. J'aime bien son genre de personnalité touche-à-tout, entre autres naturaliste, mais je n'ai jamais trouvé une page de lui que j'aie eu envie de traduire, par exemple. C'est surtout l'énigme de ses résidences bordelaises, pendant ses années d'exil, qui a retenu mon attention. Je me suis renseigné sur lui épisodiquement, sans intention précise, et comme je sentais que je ne ferais peut-être jamais rien de ma documentation à son sujet, j'ai résolu d'en tirer l'article que j'ai publié hier, dans lequel j'ai simplement mis au propre ce que je voulais retenir de mes notes.

Comme j'avais la curiosité de voir à quoi ressemblaient les adresses que je cite dans l'article, j'ai fait mardi soir une excursion à pied dans Bordeaux. Je n'ai pu localiser le 22 rue Sainte-Catherine, car dans cette portion de rue, le bas des immeubles est occupé par de gros magasins qui semblent ne pas souhaiter préciser leur adresse, si bien que la numérotation apparente s'interrompt au numéro 12, juste avant la Galerie bordelaise, pour ne reprendre qu'au numéro 42, à quelques pâtés de là. Rue Condillac, j'ai vu la façade du numéro 49, un immeuble du XVIIIe siècle comme tout le reste de la rue, sans rien de particulier. Enfin je suis allé jusqu'à la rue du Palais Gallien, où j'ai trouvé la disposition que je décris dans l'article.

En cours de route, remontant la rue Fondaudège, je me suis arrêté un instant sur la petite place Charles Gruet, entourée de grands micocouliers, qui la plongent dans une étrange pénombre. Sur cette place est bâtie une fontaine, la Font d'Audège qui donne son nom à la rue. L'eau ne sort plus là, semble-t-il, mais c'est cette source qui alimente le bassin du Jardin Public, à proximité.

Et comme j'aime bien voir des oiseaux, et qu'il y avait ce soir-là un loriot à contempler rue Elie Gintrac, j'ai traversé la ville pour m'y rendre. Krapo faisait une petite expo chez Tito, où il montrait principalement deux tableaux, des compositions figurant des choses vues lors de deux récents voyages, au Québec et en Lituanie. C'est au centre de la peinture lituanienne, que le loriot était perché.

Vendredi 17 juillet 2015. Cette année j'ai dû travailler plus tard que d'habitude et j'ai quitté Pessac ce matin seulement pour monter à La Croix. En arrivant, comme il était assez tôt, je me suis arrêté au marché de Loulay. Je n'ai acheté qu'une livre de moules, pour mon repas de midi. Je les ai fait bouillir avec le seul oignon qui me restait à la maison. Je n'ai plus rien, il faut que je fasse des courses et le courage me manque. Je me demande combien de jours il va me falloir pour au moins défaire et trier mes bagages. L'après-midi je suis juste allé chercher des bouteilles d'eau à la Coop de Villeneuve. Quant à mes réserves d'eau de pluie, elles sont plus légères cette année que jamais, alors qu'il fait si sec. J'ai arrosé les quelques plantes qui survivaient dans mon jardin carbonisé. A la Rigeasse, mon arbre préféré, un jeune peuplier blanc maintenant un peu plus grand que moi, avait la moitié de ses feuilles brûlées. J'ai remarqué que seul le dessus des feuilles, normalement vert foncé, devient marron en séchant, tandis que le dessous garde son blanc pur. Les Anglais m'ont invité à un apéro nourrissant, sur les six heures. Rosé avec glaçons, cacahuètes, chips (c'est à dire «crisps»), olives marinées, tomates-cerises, etc, et enfin d'excellentes pêches, de leur jardin si j'ai bien compris. Je me disais une fois de plus que quand ils me parlent en anglais, je dois décoder environ 80 % de ce que dit Derek, et 20 % de ce que dit Jennifer. En rentrant j'ai encore un peu mangé chez moi, des fèves et du jambon blanc rapportés de Pessac, avec une des six tomates offertes par mes Nouveaux Voisins, par dessus le mur. Et un brie responsable.

Samedi 18 juillet 2015. J'ai fini par savoir que les arbres disparus de mon bois de Sansou, à Cunèges (voir ci-dessus au 2 juin), avaient été enlevés ce printemps par les ouvriers d'un certain «syndicat mixte intercommunal», qui se propose d'«entretenir et restaurer les rivières du Bergeracois». Après avoir visité leur site, je crois comprendre l'intérêt écologique et patrimonial d'une telle entreprise, mais j'avoue n'avoir aucune idée de ses enjeux politiques et financiers réels. Qui a concrètement intérêt à quoi? Comme je suppose que les opérateurs ne sont pas bénévoles, ce ne doit pas être une petite affaire à mettre en oeuvre. La loi fait obligation aux propriétaires riverains d'entretenir les berges, de sorte que le cours d'eau reste propre et ne soit pas obstrué. Du temps que je fréquentais ce bois régulièrement, j'ai toujours veillé au bon état du ruisseau. Mais il est vrai que dernièrement, par exemple, un gros aulne était tombé en travers, et il était au-delà de mes moyens physiques de le dégager. De ce point de vue, je ne suis pas mécontent que quelqu'un d'autre s'en charge. D'un autre côté, les recommandations du syndicat me laissent perplexe. Il conseille de ne pas planter de peupliers sur les berges, car ces arbres sont instables, mais plutôt des saules et des aulnes. Or ce sont précisément des aulnes qui ont été enlevés, et je sais d'expérience que ces arbres tombent facilement, même jeunes. Alors que faire? J'ai contacté l'organisation par mail et obtenu deux réponses, dont une du technicien qui avait dirigé les opérations dans mon terrain. Il m'apprenait que l'équipe était intervenue là par erreur, car elle aurait dû s'arrêter 150 mètres en amont, et me proposait de le joindre au téléphone. J'ai essayé, mais en vain. Nous en resterons là pour le moment.

Il y a quelque temps j'ai fait le rêve, très inattendu chez un innocent dans mon genre, que j'avais trucidé un homme. J'étais à La Croix, dans mon jardin, et je pensais que je venais de tuer quelqu'un du voisinage, un Coréen me semblait-il (alors qu'en réalité je n'ai jamais vu aucun Asiate dans le village). Je n'aurais su dire pour quelle raison, ni comment je m'y étais pris, et je n'en éprouvais pas de remords, mais je m'inquiétais en songeant que le fait serait bientôt découvert.

Quelques jours après j'ai rêvé que je discutais avec deux jeunes hommes, qui me disaient connaître Lapinos, dont ils avaient été le voisin, et qu'ils avaient l'air de tenir en piètre estime. Il habitait, me disaient-ils, au 15 cours de l'Argonne (qui fut jadis ma première adresse bordelaise). Comme ils piquaient ma curiosité, je leur demandai s'ils connaissaient son identité réelle. Pour quelque raison, ils ne voulaient pas me la révéler, mais l'un d'eux me dit que son initiale était un D.

Le test Politest, que j'ai fait en ligne, m'a livré cette conclusion : «Vous vous situez plutôt à droite.» J'aurais dû m'en douter.

Films vus récemment :

- *Le petit monde de Don Camillo*, de Julien Duvivier (1952). J'aime surtout les moments où Fernandel dialogue avec la statue de Jésus. Pas regardé jusqu'au bout. Mettons C.
- *Nouveau départ*, de Cameron Crowe (2011). Matt Damon achète un zoo pour se consoler de son veuvage, et tombe sur Scarlett Johansson. D.
- *Le grand sommeil*, de Howard Hawks (1946). Je ne peux en juger. Peut-être sous l'influence du titre, je dormais au bout de vingt minutes.
- *Les trois frères*, de Didier Bourdon et Bernard Campan (1995). Mouais. D.
- *De battre mon coeur s'est arrêté*, de Jacques Audiard (2005). Où l'âme du jeune Romain Duris, qui aspire à devenir pianiste, est en butte aux rudesses de son milieu de bourgeois délinquants. Ce n'est pas mal. Les scènes de violence et de cul sont esquissées avec pudeur, dans l'ensemble. La narration est allégée par de fréquentes ellipses. On se demande sans cesse où cela mène, c'est assez distrayant. C.

Lundi 20 juillet 2015. Je ne fais rien de bien remarquable ces jours-ci. Je partage mon temps comme je peux, «als ich kann» (je lis en ce moment un livre sur van Eyck, dont c'était la belle devise), entre mes papiers, la maison, le jardin, les bois et le reste. Samedi j'ai consacré l'après-midi à un grand safari de courses dans les magasins de Saint-Jean, pour me ravitailler en café, biscuits, vin blanc, légumes, etc. Au téléphone, ma directrice de conscience m'a traité de radin après que je lui eus raconté que le matin, allant à la camionnette du charcutier à Villeneuve, je lui avais acheté une seule merguez. Mais enfin, si je voulais n'en manger qu'une, je n'allais pas en acheter un chapelet, juste pour avoir bonne mine. Et puis il n'a pas à se plaindre, je lui ai aussi pris une belle tranche de grillon.

Hier j'ai déjà fini de ranger mes bagages, deux jours seulement après mon arrivée. La grande affaire fut que j'ai enfin eu le courage de trier trois sacs de linge, rapportés de chez ma mère il y a plus de deux ans. J'ai considéré les pièces une à une, et décidé de celles que j'allais jeter tout de suite, celles que je devrais donner ou vendre dès que possible, et celles que je conserverai pour l'instant, bien qu'un nouvel écrémage soit à envisager (vu mon train de vie, il n'est pas très utile que je me retrouve propriétaire de quinze taies d'oreiller carré, par exemple, et de tout autant de taies de traversin. Il y a par contre deux vieilles nappes joliment brodées de fleurs, dont je n'ai pas l'usage, mais que je garderai pour le plaisir). Puis j'ai huilé tous les gonds de la maison, et rempli des sacs de fagot cassé en petits morceaux.

En cherchant des renseignements pour un copain, j'ai rouvert le bon guide agricole d'Olivier de Serres (*Théâtre d'agriculture et ménage des champs*, 1600) dont j'avais acheté jadis une réédition de chez Actes Sud (voir mon Journal en juin 1997 et la Ld n° 234). J'ai découvert, car j'avais complètement oublié, que j'avais alors perfectionné l'ouvrage en le dotant d'une Table des matières, qui lui manquait, et d'un «Index approximatif des plantes». En feuilletant le livre je suis tombé sur un passage (VII, 7) où l'auteur parle de la plante que l'on nomme aujourd'hui le Fragon (*Ruscus aculeatus*). Il l'appelle Brusco, ce qui ressemble à l'espagnol Brusco, où l'on reconnaît le nom latin augmenté d'une initiale. C'est un buisson toujours vert qui donne des boules rouges comme celles du Houx, mais a de plus petites feuilles et ne prend jamais les proportions d'un arbre. C'est pourquoi on l'appelle aussi Petit Houx, et de Serres donne le synonyme Housson, qui n'est pas mal.

Mardi 21 juillet 2015. Vivre près de la nature m'a ouvert l'esprit. Avant, je n'aurais jamais compris que l'on veuille bétonner tout un jardin. Maintenant, si.

Mercredi 22 juillet 2015. Parmi mes lectures de ce printemps, mis en train par la biographie de Guy Debord, je me suis aventuré dans sa

Correspondance. Elle a paru chez Fayard de 1999 à 2008 en 7 volumes, couvrant la période de 1957 (année de création de l'Internationale situationniste) à 1994 (année de la mort de l'écrivain), auxquels s'est ajouté en 2010 un volume supplémentaire, numéroté 0, comprenant les lettres de 1951 à 1957, avec des lettres retrouvées entre temps et un index général des noms cités. Il s'agit d'une correspondance active, ne reprenant que les lettres de Debord sans celles de ses correspondants, mais avec parfois des notes précisant de quoi il parle.

J'ai d'abord consulté le volume zéro, surtout parce que je voulais parcourir l'index, long d'une centaine de pages. Les lettres de ce volume ne sont pas folichonnes. Beaucoup sont adressées au surréaliste belge Marcel Mariën, qui publiait Debord dans sa revue *Les lèvres nues*. C'était un personnage intéressant mais assez louche, d'après ce qu'en dit Wiki (voleur, escroc, faussaire, trafiquant et communiste, toutes choses qui ne déplaissent peut-être pas au chef situationniste). Les seules lettres qui m'ont amusé sont celles adressées à des administrations (au maire de Cosio d'Arroscia en août 57, au président d'un tribunal en mars 70 et juin 71, au percepteur du 3e arrondissement de Paris en 1973, ces dernières laissant supposer que les relations financières avec Michèle Bernstein n'ont pas toujours été sans problème). Il y a dans une lettre de 1956 une allusion désobligeante à Asger Jorn («les conversations que j'ai eues avec lui m'ont grandement ennuyé») qui fait planer un doute sur la franchise de leur amitié. En explorant le copieux index, il m'est apparu que la plupart des noms qui m'intéressaient renvoyaient au volume VII, celui des lettres les plus récentes (1988-1994), et c'est donc le seul autre que j'ai lu.

Les lettres de Guy Debord sont en général bien écrites, mais d'un intérêt variable, naturellement, selon ce qu'on y cherche. Certaines, contenant de longues explications à l'intention de ses traducteurs, seront précieuses pour qui veut étudier ses oeuvres, ce qui n'est pas mon cas. Il y a vraiment des moments où il se la pète un peu trop, avec ses «idées dangereuses» (sans blague) et son auto-satisfaction inlassable. Or à considérer ces écrits sans complaisance, il s'en dégage une image de leur auteur pas toujours très brillante. Par exemple dans ses rapports hypocrites avec les fils Lebovici, une fois leurs parents morts. Il les méprise et ne peut les encadrer, mais pendant un temps continue de leur passer de la pommade, tout en disant sur eux pis que pendre dans ses lettres à autrui. D'une manière générale, on remarquera qu'il est volontiers injurieux et cassant avec les gens dont il n'a pas ou plus besoin, mais à l'inverse étrangement compréhensif et accommodant, voire mielleux, avec ceux qu'il a intérêt à ménager, au premier rang desquels son nouvel éditeur Jean-Jacques Pauvert (qui lui sert de précieux intermédiaire avec Gallimard) et son médecin Michel Bounan (qui pratique la sorcellerie homéopathique et défend une théorie délirante sur le sida, lequel ne serait pas vraiment un virus mais un mal mystérieux causé par le vilain capitalisme).

Ni Debord ni les éditeurs de sa correspondance ne font mystère de la maison de campagne qu'il possédait à Champot, en Auvergne. Il n'en va pas de même pour le «château de la subversion» (p 337, ne riez pas) appartenant à son beau-frère, château que Guy et Alice vont «squatter» chaque hiver. Par prudence, les éditeurs remplacent par des points de suspension les indications toponymiques trop précises du révolutionnaire : «La Rivière se rencontre à quelques kilomètres de (...), localité guère plus distante de la ville de (...)» (p 334). Moi-même, ne souhaitant pas troubler la tranquillité de ces rebelles bien installés, j'ose à peine mentionner que les lieux se situent en Nor(...)die.

En décembre 90, l'auteur qualifie d'«escroquerie médiatique» un livre qui vient de paraître sur «Gérard». Pour ma part, je ne définirais pas autrement ses propres *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici*, de 1985, qu'il aurait été plus juste d'intituler *Considérations sur mon incomparable nombril*.

Quant à la question de savoir si Debord s'était quelque peu remis en question dans les dernières années, je n'y crois pas beaucoup, malgré la fameuse lettre de mai 1992 à Benoît Duteurtre, dans laquelle il qualifie

ses propres théories d'«extravagantes» (cette lettre laudative, quand j'y repense, quelle extraordinaire assurance-vie littéraire pour le destinataire, s'il en avait eu besoin). Il reste jusqu'au bout le farouche ennemi d'un «système» aux contours mal définis (on a souvent l'impression que toute personne qui le contrarie ou ne lui obéit pas au doigt et à l'oeil est aussitôt désignée comme un agent du «spectacle»). Malgré quoi il est frappant de constater qu'à diverses reprises, c'est avec une certaine déférence, sans leur manquer de respect, qu'il fait allusion à de signalés réacs (Céline, Bloy, Aymé...). Le cas le plus étrange est la lettre de mars 93 à son ami Ricardo Paseyro (écrivain pas spécialement de gauche) dans laquelle il fait l'éloge d'un livre de Georges Laffly (journaliste et critique littéraire très à droite). En décembre 1990, il s'avoue stupéfié que les émeutiers de Montfermeil aient eu l'idée d'attaquer délibérément des pompiers qui ne leur avaient rien fait. En bon marxiste, il s'abstient de leur en tenir rigueur, mais on sent qu'il est troublé. Que dirait-il aujourd'hui, où les incendies d'écoles, de bibliothèques et d'autres biens publics, sont devenus monnaie courante? Je relève en tout cas dans une lettre du 21 avril 93 cette pique bien sentie contre le politiquement correct, et qui reste d'actualité : «... les actuels moutons de l'intelligentsia (...) ne connaissent plus que trois crimes inadmissibles, à l'exclusion de tout le reste : racisme, anti-modernisme, homophobie.» Il y a de ça, en effet.

Jeudi 23 juillet 2015. Une autre de mes lectures de printemps a été *La terre sous Lénine* (1917-1924), recueil d'une dizaine de documents et de témoignages, rassemblés par un certain Jacques Baynac (Le Sagittaire, 1975, 381 pages, reparu depuis en format de poche). Le point de vue du préfacier et celui de plusieurs des auteurs (mais pas de tous) est un point de vue d'extrême gauche, ce qui n'enlève rien au terrible contenu informatif de l'ouvrage, réduisant à néant la légende du bon léninisme qui aurait précédé le vilain stalinisme. Les bolcheviks s'emparent du pouvoir en octobre 1917, la Tcheka (la Gestapo communiste) est créée deux mois plus tard, et aussitôt commence dans toute la Russie une répression féroce et souvent arbitraire : fusillades innombrables, noyades, déportations, frappant aussi bien les ennemis de droite que les rivaux de gauche, sans compter les innocents pris dans des rafles de représailles ou d'intimidation. On évoque également, en fin d'ouvrage, les premières années de fonctionnement du bagne des îles Solovki, dans l'océan glacial Arctique, qui sera l'embryon du Goulag. Comme à chaque fois que je lis un livre sur le sujet, je reste sidéré par le relatif silence qui entoure les atrocités de l'histoire communiste, alors qu'elles dépassent en ampleur et en durée celles de tous les fascismes réunis. Et pourtant, dans le débat public comme dans la production de fictions télévisuelles et cinématographiques, par exemple, que représente la dénonciation des crimes du communisme par rapport à ceux du fascisme : un centième? un millième? un dix-millième?

Samedi 25 juillet 2015. La troisième de mes lectures parallèles du printemps a été *Pensar por lo breve* (comment dire : Penser sur le mode bref?), *Aforística española de entresiglos*, une anthologie d'aphorismes espagnols publiés entre 1980 et 2012, réunis et introduits par le professeur José Ramón González (Ediciones Trea, 2013). Les aphorismes sont extraits des recueils de cinquante auteurs, lesquels sont présentés dans l'ordre chronologique de leur date de naissance, allant de 1922 à 1980. Il semble, pour qu'un tel ouvrage soit possible, que le genre de la pensée brève soit très en vogue chez nos voisins d'outre-Pyrénées. La savante préface évoque plusieurs maîtres du genre, hispanophones et autres, parmi lesquels il m'étonne de ne pas voir mentionner le Colombien Gómez Dávila, mais peut-être me fais-je une idée exagérée de sa notoriété parmi les écrivains de langue espagnole, y compris parmi les aphoristes.

J'ai lu ce livre longuement, pendant des mois, parce que j'avais peu de temps à y consacrer, parce que je n'étais pas pressé, et aussi parce que les aphorismes, si chacun d'eux est vite lu, demandent une grande concentration, de par le changement perpétuel de sujet. En outre je me suis

amusé à compléter cette lecture par les recherches que l'on peut faire aujourd'hui en ligne, pour trouver les sites personnels ou les blogs de certains auteurs, des photos d'eux, etc. Quelques uns ne m'ont pas du tout plu, notamment ..., non, je ne vais citer personne, mais dans l'ensemble j'ai lu le livre avec plaisir et intérêt.

J'ai recopié à mon usage, sur une longue page, mes pensées préférées, et j'en traduirai ici une pincée, par exemple «Que faire, pour que nul ne puisse se féliciter de notre mort?» (d'Angel Crespo), «L'horreur rôde constamment, l'horreur n'a pas de repos» (celle-là peut-être la plus terrible, d'Alvaro Salvador), «Il y a des jours où l'on peut chasser les idées au vol, et d'autres où l'on ne peut que les déterrer lentement, avec la méticulosité des archéologues» (de Lorenzo Oliván), ou celle-ci, très actuelle, «Le Village Global aussi, a ses idiots du village» (de Carmen Camacho).

L'auteur qui m'a le plus intéressé, celui dont j'ai recopié le plus de phrases, est un certain Ramón Eder, né en Navarre en 1952. De lui aussi je traduirai ici quelques sentences, à l'intention de mes propres lecteurs: «On ne peut penser sérieusement qu'en cachette.»

«Ceux qui ne nous aiment pas, sans le vouloir, nous perfectionnent.»

«Il n'y a rien de plus embarrassant que de tomber sur quelqu'un qui pense plus ou moins comme nous, mais avec fanatisme. Cela donne envie de changer d'idées.»

«Il faut se recouper la vanité de temps en temps, comme les ongles.»

«Le secret du style, c'est d'être exact.»

Il y a quelques temps, au hasard de mes recherches en ligne au sujet de ces auteurs, j'avais découvert une maxime que j'ai ensuite regretté de ne pas avoir notée sur le moment, et que je désespérais de retrouver (voir ci-dessus au 9 juin). J'ai fini par la repérer, justement dans le profil Facebook de ce même Ramón Eder. Elle dit exactement : «*Cuando vamos de viaje hay que llevar por lo menos dos libros : uno muy bueno y otro por si no nos apetece leer el muy bueno.*» Ce que l'on peut tourner en français dans ces termes : «En voyage, il nous faut emporter au moins deux livres : un très bon, et puis un autre, au cas où l'on n'aurait pas envie de lire le très bon.»

Dimanche 26 juillet 2015. Cet après-midi, comme j'éprouvais le besoin de faire quelque chose de pas ordinaire, je suis allé à la piscine. La piscine municipale de Loulay, 3 euros l'entrée. Cela m'a fait grand bien. J'y étais à l'ouverture, à 14 h 30. Il faisait plutôt frais, et le ciel entièrement couvert d'un beau gris pommelé paraissait propre à décourager les ardeurs populaires. En effet, j'étais quasiment seul dans l'eau. J'y suis resté un peu plus d'une heure. C'était bien.

Cette semaine, j'ai embauché une cousette du lumpen-paysannat, dont j'avais gardé le prospectus, pour réparer mes deux vestes favorites, les bavaroises. La grise, dont la doublure se défaisait à une manche, et la verte, celle que je mets dans les bois, dont les deux poches étaient percées. Elle demandait un prix si bas que j'en étais gêné, et je l'ai priée d'accepter le double.

J'ai aussi reçu la visite-surprise d'une dame qui venait de la part du fisc, vérifier si vraiment je ne possédais pas de télévision. Je lui ai permis d'entrer pour constater par elle-même que j'appartiens en effet à la minorité des citoyens qui s'en passent.

Ces jours-ci, j'ai pris presque tous mes repas en écoutant des podcasts, notamment de l'émission d'histoire de Jean Lebrun. Sa belle voix me rappelle l'époque où je l'écoutais tôt le matin, sur France-Culture, il y a longtemps.

Il y a eu un jour où j'ai encore fait le coup de quitter la maison en fermant soigneusement la porte à clé, pour m'apercevoir en revenant des courses que j'avais laissé la fenêtre à côté grande ouverte.

Je ne sais pas si c'est une impression ou si vraiment cette année il y a plus d'araignées que d'habitude, et par consolation plus de belles chicorées bleues au bord des chemins, et même au milieu.

Mardi 28 juillet 2015. Cet été je garde sur ma table, pour y réfléchir, une fiche en bristol où j'ai recopié la liste des sept péchés capitaux, avec des variantes et des traductions, et les vertus chrétiennes qui leur sont opposées. En résumé :

Orgueil (Superbia, Pride) / Humilité.

Luxure (Luxuria, Lust) / Chasteté.

Gourmandise (Gula, Gluttony) / Tempérance.

Avarice (Avaritia, Greed) / Charité (Générosité).

Paresse (Acedia, Sloth) / Diligence (Industria).

Colère (Ira, Wrath) / Patience.

Envie (Invidia, Envy) / Humanité (Gentillesse).

Thomas d'Aquin a fait remarquer que ce ne sont pas exactement les péchés (il n'y a ni le vol, ni le meurtre, par exemple) mais les vices, c'est à dire les mauvais penchants, qui conduisent aux péchés. Les «penchants capitaux», d'une certaine façon. Cette liste, esquissée jadis par Evagre le Pontique, est bien vue. L'essentiel est déjà là.

Hier, Wyn est passé pour la dernière tonte de la saison. Je lui ai aussi fait tronçonner un vieux prunier, deux lauriers de quinze ou vingt ans, et des branches de fusain japonais, qui devenaient gênantes. De sorte que je me suis retrouvé avec trois tas de branchage, et j'ai ensuite passé de longues heures à trier les bûches que je scierai, le petit bois valable, et ce que je ne conserve pas, principalement les rameaux, car j'ai déjà des réserves de fagot relativement inépuisables. Comme le fusain est toxique, j'évite de m'en servir pour les grillades, je n'en garde que des bûches pour l'acheminée. Je coupe ce que je veux jeter en bouts assez petits pour bien s'entasser dans les sacs à verdure. J'aime beaucoup ce travail, qui m'absorbe et m'apaise. Hier soir je n'ai arrêté que vers 10 h 10.

S'il y a quelque chose de philosophique à faire des bûches, ou disons quelque chose d'inquiétant, c'est qu'on ne sait jamais assurément pour qui on les fait. Surtout celles de bois vert, qui doivent sécher quelques années. Dieu sait si on les brûlera, ou qui les brûlera, si elles brûlent jamais.

La pluie revient peu à peu, cela ne fait pas de mal. L'eau du bassin est remontée presque au bord. En voyant dans l'herbe des escargots, j'ai réalisé que je n'en ai pas ramassé cet été, contrairement à mon habitude, car ils ne sortaient pas, à cause de la longue sécheresse. J'en prendrai peut-être le mois prochain.

Je vais devoir m'absenter une huitaine, pour partir en expédition dans le Vivarais, avec mon aide de camp. S'il ne m'est pas possible d'alimenter ce journal sur place, je rendrai compte au retour.

Samedi 8 août 2015. Une semaine en Ardèche.

Après avoir lu ma note du 14 août de l'an dernier, consacrée à l'ornithologue Jean Roché, et après avoir ensuite consulté son site personnel, où il apparaissait que le savant louait des chambres d'hôte dans sa maison de Banne, en Ardèche, c'est à dire dans le Vivarais, mon aide de camp a suggéré que nous y prenions quelques jours de vacances, cet été. L'idée me paraissait inattendue mais pas mauvaise, et nous venons de passer une semaine dans les lieux, du dernier jeudi de juillet au premier d'août.

Banne est un petit village perché dans les collines au sud du département, à une trentaine de kilomètres au nord d'Alès (et à 630 km de notre point de départ). Son chapelet de maisons s'étire bizarrement entre deux pôles, deux places, situées sur deux hauteurs, accueillant l'une l'église, l'autre les ruines d'un château, et les deux une fontaine. La demeure du naturaliste est une maison d'architecte assez spacieuse, la dernière que l'on trouve en quittant le bourg en direction de Saint-Paul-le-Jeune, un village un peu plus important, se trouvant en contrebas, sur la route principale. La maison est entourée d'un parc arboré, dont la plus grande partie est un flanc de coteau façonné en terrasses. Un loriot y sifflait chaque matin, mais je ne l'ai aperçu que deux fois. J'en étais assez content, bien que ce ne fût qu'une femelle aux couleurs ternes, et non un beau mâle jaune. Notre fenêtre donnait sur un vaste panorama,

s'étendant jusqu'à de lointaines montagnes. Un grand confort de l'endroit est qu'il n'y avait pas de moustiques.

Le maître des lieux était seul dans les murs, avec une famille de jeunes Anglais, qui louaient des pièces à l'arrière de la maison, et que nous ne croisions jamais. Nous les avons invités un soir à prendre l'apéritif, pour faire leur connaissance : le psychothérapeute Greg, d'origine chypriote, aux traits nettement méridionaux, sa femme Christina, lithuanienne, boulangère et très blonde, et leurs jumeaux de cinq ans, Castor et Gabriel. Le plus souvent nous rencontrions Jean Roché le matin, selon la formule du Bed and Breakfast, et à un moment ou un autre de la journée, quand nous étions là. Je ne suis pas familier des chambres d'hôte, dont je faisais l'expérience pour la première fois. Il y a quelque chose de fantomatique dans la présence discrète ou incertaine du propriétaire. Celui-ci passait beaucoup de temps retiré dans son bureau, où il travaillait sur son ordinateur et téléphonait. C'est un homme âgé de quatre-vingt-quatre ans, de haute taille, avec quelque chose de juvénile dans le regard, et dans son allure dégingandée.

Malgré notre intérêt commun pour les oiseaux, je n'avais pas spécialement de questions à lui poser, et lui-même est d'un naturel plutôt réservé. Nous avons quand même un peu discuté de son métier de preneur de son (il a la réputation d'être ou d'avoir été le plus grand spécialiste européen de l'enregistrement des chants d'oiseaux). Il a évoqué quelques souvenirs de Jean Rostand (qu'il a fréquenté une quinzaine d'années, et avec qui il jouait aux échecs) et d'Olivier Messiaen, qu'il a rencontré quelques fois, chez lui et à la messe, où le musicien jouait de l'orgue. Messiaen serait venu peut-être trois fois chez lui étudier ses enregistrements. Travailleur acharné, il arrivait à huit heures du matin et passait la journée à écouter les bandes magnétiques et à noter les chants d'oiseaux en sténo. Vers midi, Roché lui passait une assiette avec un bout de poulet et une tasse de café. Et sur les cinq heures, il partait précipitamment, sans avoir touché à l'assiette ni au café. J'ai évoqué Jacques Delamain, dont j'avais repéré dans une des bibliothèques de la maison le recueil de *Portraits d'oiseaux* (Stock, 1938). Roché m'a dit ne l'avoir pas rencontré, mais avoir visité sa maison peu de temps après sa mort (en 1953) et enregistré dans le jardin des cris d'alytes, les crapauds accoucheurs.

Il y avait dans la bibliothèque du salon toutes sortes d'ouvrages, romans, manuels de sciences naturelles, guides de voyage, cartes routières, albums, et beaucoup de livres de newagerie (médecine douce, santé par les plantes). Une étagère était remplie d'oeuvres du père de Jean, l'écrivain Henri-Pierre Roché, avec des traductions dans de nombreuses langues de *Jules et Jim* et de *Deux Anglaises et le continent*. Il y avait aussi la thèse consacrée à ce personnage par Xavier Rockenstrocky (Lyon, 1996). Je n'ai jamais lu cet auteur, qui ne m'attire pas.

Jean Roché m'a aimablement fait visiter les bureaux où il conserve ses archives sonores et m'a donné libre accès à sa bibliothèque spécialisée, une dizaine d'étagères où est rassemblée une collection de guides zoologiques, principalement sur les oiseaux, des régions les plus diverses, dont la plupart des pays d'Amérique du Sud, bien sûr presque tous en anglais. Il m'a également fait découvrir le remarquable *Handbook of the birds of the world*, publié à Barcelone par Lynx Edicions, et qui serait la référence la plus complète en la matière (je veux bien le croire : dix-sept volumes énormes, parus à partir de 1992, coûtant paraît-il dans les deux cents euros chacun).

Je n'avais moi-même rien apporté à lire que le dernier numéro de *L'Angérien libre*, que je n'achète plus guère qu'occasionnellement, et je n'y ai rien trouvé qui m'intéresse, à part les mots croisés. A des moments perdus j'ai quand même lu, puisqu'ils étaient là, quatre des trente-deux *Portraits d'oiseaux* de Delamain (loriot, tourterelle des bois, rouge-queue et sittelle). Mais nous n'avions pas beaucoup le temps de lire : nous faisons du tourisme.

Pour moi la grande affaire fut justement, par coïncidence, la vision d'un volatile, le premier jour, dans la fin du trajet, au bord de la route

menant de Montpellier à Alès : surgissement instantané, et disparition aussitôt après, d'un étonnant tourbillon de plumes d'un beau bleu métallique, avec au milieu une tache de rouille orangée : un Rollier. Je n'en avais jamais vu que dans les livres. Le spécialiste m'a confirmé que j'avais eu de la chance, car ces oiseaux se montrent peu. Pendant le séjour, la seule autre apparition d'oiseau notable fut celle d'un Circaète, survolant la maison une fin d'après-midi.

Comme la vie réserve des surprises, que la fiction dédaignerait, nous sommes tombés sur Maya, de Bergerac, au marché des Vans.

Nous nous sommes beaucoup promenés par monts et par vaux, sur des routes souvent belles et souvent dangereuses, mais pas toujours en même temps. La découverte la plus mémorable a été celle de la bambouseraie d'Anduze, dans le Gard voisin, un parc créé au XIXe siècle par un héritier inspiré, avec grandes allées de bambous géants, arbres centenaires, canaux, serres, bassins, et quelques friandises comme des huttes laotiennes, avec enclos où grognent de petits cochons noirs. Nous avons vu deux belles arches enjambant l'Ardèche, l'arche naturelle du Pont d'Arc, et le vieux pont de pierre dit Pont du Diable, à Thueyts. Nous avons inévitablement visité quelques unes de ces bourgades que l'on classe ici comme «villages de caractère» (Labeaume, Naves, Balazuc...), ce qui ne doit pas beaucoup plaire aux autres, jugés par là comme sans caractère. J'ai remarqué un toponyme, le serre d'Avène, près d'Alès, et supposé que ce «serre» était un cousin occitan de la «sierra» espagnole et de la «serra» portugaise. J'ignore si le nom d'Olivier de Serres, qui était de la région, a la même origine. Sur une carte routière, j'ai cru voir mentionné le Parc Atrocity, mais c'était en réalité le Parc Aérocity, où je ne suis pas allé.

Par défi, pour nous prouver en somme que nous étions encore capables de nous remuer, nous avons loué un canot et passé une matinée à descendre les gorges du Chassezac, affluent de l'Ardèche, sur une dizaine de kilomètres. Il y avait des années que je ne m'étais pas amusé à ça. Mais mon grand plaisir aquatique a été de me baigner ici et là dans les rivières. J'ai pu acheter un assez bon masque de plongée, avec jupe et lanière en silicone noir, parfait pour regarder les poissons nageant dans l'eau claire, sur fond de galets. Cela me ramenait des sensations de jeunesse. Je devrais le faire plus souvent.

Lundi 10 août 2015. Il y a quelques années (cela me surprend mais je n'ai gardé aucune trace de la date, ou je n'en retrouve pas), l'été, les fruits ont été particulièrement abondants. Et comme je n'avais pas élagué le prunier Pissard depuis longtemps, ses longues branches s'étendaient jusqu'au dessus du bassin, surchargées de prunes, qui régulièrement s'en détachaient pour tomber à l'eau. Ploc. Cela ne me plaisait pas beaucoup mais je ne m'en inquiétais pas plus que ça. Il faisait chaud. Le bassin, profond d'une quarantaine de centimètres, a perdu un quart, peut-être un tiers de son eau. Il y avait à l'époque une dizaine de «poissons rouges», c'est à dire de carassins, longs comme un doigt, dont certains vraiment rouges, ou orange, d'autres de leur couleur naturelle gris vert. L'un d'eux, entièrement décoloré, était d'un blanc vaguement teinté de rose. Il me répugnait. Si j'avais alors fait une rafle, pour éclaircir les rangs, en prenant quelques spécimens pour aller les lâcher à la rivière, comme il m'arrive tous les deux ou trois ans, j'aurais voulu que ce pâlot en fasse partie. Peu à peu l'eau s'est gâtée de plus en plus évidemment, à cause des prunes qui fermentaient dedans. Elle a pris des reflets huileux et il s'en dégagait une odeur d'égout. Un beau jour j'ai aperçu que deux poissons étaient morts et flottaient le ventre en l'air. En m'approchant, j'ai découvert qu'il y avait en fait quatre morts. Il fallait prendre des mesures. Contrairement à ma règle, qui est d'attendre autant que possible qu'un bon orage vienne remplir et renouveler le bassin, j'ai branché un tuyau d'arrosage et tiré de l'eau du robinet, pour faire remonter le niveau, pensant que cet apport suffirait à assainir la situation. C'était une illusion. Les jours suivants, les poissons ont continué de crever les uns après les autres, jusqu'à ce que je me décide à vider entièrement le bassin de son eau, de ses herbes, de ses habitants, de sa vase et de ses

prunes pourries. Le seul carassin à survivre a été justement le blanc, qui du coup a gagné ma sympathie. Sa robustesse m'épatait. Depuis lors, le bassin s'est repeuplé. Dernièrement il y avait deux grands poissons d'une quinzaine de centimètres (ce même blanc et un jaune) et neuf plus petits, entièrement ou partiellement rouges. Avant-hier matin, quand je suis allé nourrir la tribu, le blanc n'était pas avec les autres. J'ai pensé qu'il n'était pas d'humeur et restait planqué parmi les plantes, comme il arrive. Mais quelques heures plus tard, en repassant dans le coin, je l'ai trouvé mort dans l'herbe, à deux mètres du bord. Que s'est-il passé? A-t-il sauté hors de l'eau? Cela n'est pas dans les habitudes des rougets, d'un naturel très calme. Un chat l'a-t-il chopé? Ce serait aussi inhabituel. Est-il mort dans l'eau, de sa belle mort, et un chat s'en est-il saisi alors? Je ne le saurai pas. En tout cas il a fini sa course et ça me contrarie, mais c'est ainsi. Et ce matin à six heures et demie, il y avait un petit lérot mort déposé sur le trottoir juste devant la porte de la maison. Là pas de doute, c'est la basse oeuvre d'un chat, probablement cette conne de Minnie elle-même. Quand j'ai rouvert la porte une heure après le cadavre avait disparu. Tant mieux. Il s'en passe et il s'en repasse, de ces petites horreurs, dans un jardin, surtout l'été.

Mercredi 12 août 2015. En voiture la semaine dernière je suis tombé sur quelques passages de la série d'émissions de Michel Onfray, sur France Culture. J'ai le meilleur souvenir de celle, très chronologique et détaillée, où il exposait la vie et les oeuvres de Jankélévitch. J'ai le moins aimé ses interminables réponses aux questions du public. Il a le don d'une belle voix, et d'une grande énergie, mais sa volubilité l'entraîne parfois au moulin à paroles.

Jeudi 13 août 2015. J'entendais l'autre jour une conversation dans laquelle il apparaissait que mes concitoyens éprouvent encore et toujours le besoin, la manie, l'honneur et la joie de «bouger». Décidément, l'immobilité ne plaît pas beaucoup à l'homme moderne. Sa devise pourrait être «Je me meus».

Mercredi 19 août 2015. Après avoir raté toutes les brocantes de la saison, soit par impossibilité d'y être, soit à cause du mauvais temps, soit simplement par manque d'entrain, j'ai fini par participer à celle des Touches de Périgny, samedi dernier le 15 août, en compagnie de mon aide de camp, qui était venue me rendre visite quelques jours. C'était une brocante banale, moyenne, pas désagréable, dont j'ai tiré profit moins par le gain financier (assez modeste, en ce qui me concerne, dans les 80 euros) que par la satisfaction d'avoir donné à quelques objets un destin plus utile que de rester en ma possession. Un gentilhomme, à qui j'ai vendu un livre pour deux euros, et à qui je faisais remarquer que le nom de doublon convenait à la pièce de cette valeur, a franchement acquiescé, au lieu de me regarder avec des yeux de merlan frit, comme plusieurs personnes à qui j'ai fait part de cette observation, dans le passé.

Le soir de ce jour-là, un voisin aimable m'a fait visiter son jardin. J'admirais les platebandes, bien fournies et bien entretenues. Avisant un joli buisson, tout couvert de petites fleurs bleues, que je ne connais pas, j'en ai demandé le nom. Pour toute réponse, le maître des lieux m'a dit que c'était une pousse qu'il avait récupérée dans les environs, «et tu sais, ça fait des fleurs bleues». Certes. Ce n'est pas pour me vanter, mais je me serais douté que cette plante, qui faisait des fleurs bleues, était une plante qui fait des fleurs bleues.

Rarement les vacances d'été m'auront mis d'humeur aussi peu autobiographique. Mais il est vrai que je n'ai pas grand chose à raconter, passant l'essentiel de mon temps à tailler mes arbres et mes arbustes, tâche infinie. Les seringats ne sont pas faciles à affronter, avec leur ramification par touffes hirsutes de branchettes, très semblable à celle du chèvrefeuille. Je croirais volontiers qu'ils sont de la même famille, si les livres ne disaient qu'il n'en est rien. Au bois de Volebière, je me suis occupé d'élaguer quelques arbres de lisière, dont des branches s'étendent au-dessus du champ voisin, et sont massacrées chaque année par

la machine qui vient rectifier la bordure. Je coupe autant que possible à ras du tronc les moignons déchiquetés, afin que ces branches ne gênent plus, ni ne soient de nouveau maltraitées. Je me suis occupé entre autres de ce qu'on appelle par ici un Ager, c'est à dire un érable de l'espèce dite de Montpellier (*Acer monspessulanum*), au bois très dense, dur à scier, même vert. Je me demande si le mot patois tire son origine du nom latin, comme il est possible. Je me suis déjà posé la question, et peut-être ai-je déjà su la réponse, oubliée depuis.

Jeudi 20 août. N'ayant rien de spécial à lire cet été, je me suis amusé par moments à revisiter, en ouvrant chaque fois les pages au hasard, *Bagatelles pour un massacre*. Livre méchant, parfois bête, souvent drôle, superbement écrit. Ayant parcouru naguère la correspondance de Guy Debord, qui déplorait à la fin de sa vie la destruction du Paris qui l'avait enchanté au milieu du siècle, je suis d'autant plus frappé de retrouver sous la plume de Céline une description apocalyptique du Paris des années 30, «ce terrible infernal ramassis, cet effrayant conglomérat de pourritures organiques, inhalantes, expirantes, chiatiques, fermentieuses, fébricilantes, virulogènes» (p 237 et suivantes de ma «90e édition», 1938). J'aime bien les passages russes, où l'auteur raconte des souvenirs sinistres de son voyage à Leningrad. Il y a notamment une évocation de l'hôpital des maladies vénériennes, visité sous la conduite du docteur «Toutvabienovich» (p 117 sq) et vers la fin du livre plusieurs scènes se déroulant dans la même ville (la présentation d'un projet de ballet aux autorités culturelles réticentes, la rencontre d'une vieille pianiste revenue d'exil, la terrible engueulade avec la guide-interprète Nathalie, qui ne laissait pas Ferdine indifférent («Je l'estimais... Je l'aurais bien ramenée à Paris...»)). Pour qui a connu les chansons de jadis, il y a une coïncidence troublante entre ce personnage de jeune femme (nom, fonction, situation, charme) et la *Nathalie* chantée par Bécaud, sur des paroles de Pierre Delanoë. Céline n'a pas connu cette chanson, lancée en 1964, trois ans après sa mort. Il n'en aurait sans doute pas fait grand cas, mais elle lui aurait peut-être arraché un sourire, ou un ricanement.

Vendredi 21 août 2015. En rangeant mes papiers, je retrouve une feuille de notes dont je n'ai jamais rien fait, notes sur le livre de Maurice Papon, *La vérité n'intéressait personne*, paru en 1999, mais que j'ai lu dans la version en pdf mise en ligne par une université du Québec. Comme indique le sous-titre, il s'agit d'un recueil d'*Entretiens avec Michel Bergès sur un procès contre la mémoire*. Il n'est pas indifférent que l'auteur y ait pour interlocuteur l'historien attentif qui, par ses découvertes documentaires, avait été à l'origine d'un procès retentissant (dont la procédure devait durer quatorze ans, de 1983 à 1997), mais qui, tout bien considéré, avait finalement pris le parti de l'accusé. Le livre ne concerne pas seulement la période du procès, mais retrace toute la vie du fonctionnaire. On y découvre une personnalité autrement subtile et nuancée que l'épouvantail dont la presse à peu près unanime a dressé la caricature. C'était un politicien plutôt modéré («radical», puis gaulliste) et un intellectuel, auteur par exemple d'une pièce de théâtre sur la Saint-Barthélémy, restée inédite (p 245 du livre / 287 du pdf). Les propos permettent de connaître assez précisément la situation de Papon au moment des faits qui lui ont été reprochés, avec ses problèmes personnels (la maladie de sa femme, la mort de son père) et l'ambiguïté de son rôle (rester à son poste, c'était certes «collaborer», mais c'était aussi obéir aux consignes de la résistance gaulliste, et se maintenir en position de sauver des vies, en refusant la déportation de telle ou telle personne pour telle ou telle raison). Parmi les nombreux personnages évoqués au fil des pages, figure le grand rabbin Joseph Cohen, lui aussi un grand ambigu, maréchaliste, en bons termes avec l'archevêque, et dont la fuite soudaine entraîna des arrestations massives (p 142/168, 208/245, et autres). On voit aussi paraître, inévitablement, l'accusateur acharné Michel Slitinsky (1925-2012), dont la propre soeur faisait partie des personnes que Papon avait pu faire libérer, mais qui n'en était pas moins vindicatif. J'ai moi-même rencontré une fois

Slitinsky, dans les premières années 2000, à l'époque où j'habitais rue Saint-Joseph, à Talence. Un jour que je montais au tabac-journaux situé tout en haut, au coin de la rue Sévène, je trouve Slitinsky là, près du magasin, oisif et jovial. Habitait-il le quartier? En me voyant arriver, il a tendu la main vers la boutique et m'a dit : «Entrez... libre!» Nos relations se sont arrêtées là, je n'ai rien répondu. Pour en revenir au livre de Papon, je voudrais encore signaler une scène apolitique mais très frappante (p 14/17), quand un beau soir de septembre, alors qu'il a une vingtaine d'années, rentrant tard chez lui, il se réveille en sursaut dans le train de banlieue et croit avoir entendu sa mère l'appeler, en rêve. Mû par un pressentiment, il finit le trajet en courant, pour la trouver morte à la maison. Cette sorte de télépathie m'a rappelé la vision qu'avait eue Jünger au moment de la mort de son père en janvier 1943 (cf ma note du 23-II-12).

Samedi 22 août 2015. Une lettre, aujourd'hui, c'est un événement. Un correspondant nous envoie des nouvelles de Majorque. Une simple feuille pliée en quatre et scotchée sur les bords, sans enveloppe. «8 2015. De chez Tomeu C... Ph, t'espère aller bien. Tomeu raconte les voleurs d'ici. Ils vendent très cher des bouts de fruits (pastèque, ananas etc) sur les plages aux touristes qui ont chaud. Ils repèrent de quel sac l'acheteur sort son portefeuille et le disent à un complice, qui, lorsqu'il ira se baigner, laissera son sac à la portée du voleur. Le soir ils font de même en vendant des fleurs! A Paris ce sont les mineurs (- de 18 ans) qui en bande, volent. Ils ne sont + repérables à leurs vêtements puisqu'ils portent aujourd'hui les mêmes que ceux des jeunes de leur âge. Et surtout ils n'ont peur de rien, ni personne, et sont d'un nihilisme «amoral, total»... Une sauvagerie réelle, incroyable et incompréhensible. Produit de ce monde «fou»? Tomeu a ici deux puits très anciens, dont un de 25 m de profondeur, et qui fonctionnent. L'un d'eux avec une pompe récente. Il a un réservoir de 1000 litres pour la maison. Pluie (...) et puits. Tomeu dit aussi que les néons et les ampoules Led sont les + économiques. Il lave ses canettes afin d'éviter les insectes, comme toi. Tomeu ne retrouve + ses enveloppes! C'est ce qui me vient à l'esprit à ce moment précis. Porte-toi bien. Bruno.»

Hier après-midi, un Marocain déjà fiché comme islamiste, et muni d'un fusil mitrailleur, d'un pistolet et d'un cutter, a été maîtrisé dans un train alors qu'il commençait à agresser les passagers. Aujourd'hui à midi, France Info déploie encore tous les conditionnels possibles pour estimer s'il pourrait s'agir d'un acte terroriste. On ne sait jamais : c'était peut-être tout simplement une activité récréative.

Lundi 24 août 2015. «Du temps que les gens de gauche n'avaient pas encore fait de moi un homme de droite...» Je redécouvre avec joie la présence dans mes étagères de l'exquis petit recueil de *Reflets et réflexes*, c'est à dire d'aphorismes et autres brièvetés, de Pierre Gripari.

J'ai rêvé que j'étais en voiture avec ma mère, et qu'elle était au volant. Qui plus est en pleine ville, dans Bordeaux. Cela m'étonnait et m'inquiétait un peu (en réalité elle est bien incapable de conduire, depuis des années). Mais elle était pleine d'entrain, sûre d'elle et de bonne humeur.

Hier soir à la nuit tombée j'avais commencé de me déshabiller, quand j'ai pensé que la pluie aurait fait sortir les escargots, et je suis allé faire un tour du jardin demi nu, en T-shirt, pull et sabots en caoutchouc, avec ma lampe électrique, j'en ai attrapé plus de soixante-dix en quelques minutes.

La sécheresse de cet été est cause que mes raisins sont bons à manger depuis la mi-août, alors que d'habitude il faut attendre courant septembre, et ce sont les merles qui en profitent à ma place. A l'orée des bois aussi les mûres sont déjà mûres.

Je me sens dans chacun de ces bois comme dans un grand appartement dont je connais plus ou moins bien les couloirs, les pièces, les recoins.

Mardi 25 août 2015. Hier matin je me suis forcé à rendre visite au petit bois de Volebière 2, dans lequel je n'avais pas mis les pieds de l'été, ni depuis je ne sais quand. Mon peu d'entrain à m'y rendre tient à ce que c'est la moins accessible de mes parcelles, car elle est enclavée au sein d'un massif, et que j'en avais un mauvais souvenir, depuis que les deux petites pousses de châtaignier que j'y avais plantées, ont été broutées l'été dernier par quelque herbivore navrant. Quelle n'a pas été ma surprise, en découvrant que ces deux plantes revivaient et survivaient, malgré les longues chaleurs et mon abandon. Elles avaient quelques feuilles, quatre l'une, l'autre six, c'est peu de chose, mais cette résurrection m'a enchanté. Et j'ai passé un bon moment à entasser du bois mort dans le coin nord-est, principalement des troncs de noisetiers à moitié pourris, et d'autres branchages tombés ou suspendus, qui encombraient la place.

Dans l'après-midi, tandis que j'élaguais un buis dans le jardin, je me suis aperçu que la chatte Minnie jouait avec quelque chose dans l'herbe, et j'ai tout de suite supposé qu'elle avait trouvé une proie, souris ou papillon. En m'approchant j'ai vu que c'était un petit serpent, qui se tenait immobile. J'ai éloigné la chatte et soulevé le serpent in passant sous le milieu de son corps le manche de mon sécateur. Je suis allé le déposer d'abord dans une cuvette qui se trouvait là, puis, comme je craignais qu'il s'échappe, je l'ai mis dans un grand seau, dont il ne pourrait sortir, pensais-je. La rencontre et la capture de cet animal me posaient deux problèmes.

Le premier est que je ne savais pas l'identifier assurément. Ne s'agissant ni d'un orvet ni d'une vipère, ce ne pouvait être qu'une des six espèces de couleuvre que l'on trouve dans le quart sud-ouest du pays. C'était visiblement un jeune spécimen, au corps très fin, plus mince qu'un crayon, mais long de bien 30 centimètres. Mon hypothèse est que cette bête appartenait à l'espèce dite Couleuvre d'Esculape (*Elaphe longissima* ou *Zamenis longissimus*), dont il possédait la peau uniformément brun vert, mais pas tachetée comme le sont, selon mon guide, les jeunes individus. Sa tête émaillée de jaune clair faisait penser à celle d'une Couleuvre à collier, mais justement sans collier. Le point qui me décide le plus en faveur de la Couleuvre d'Esculape est cette qualification de «longuissime», correspondant bien à la silhouette que j'avais sous les yeux. Du reste j'avais déjà opté pour la même identification, quant à un serpent sur lequel nous étions tombés, avec mon aide de camp, une fois que nous visitions le bois de Volebière 1, à un ou deux kilomètres de là. Lisant maintenant la notice à son sujet, je remarque un trait de comportement que nous avons en effet observé : «Lorsqu'on l'approche, il tient souvent tête». Le serpent très mince et long, beaucoup plus grand que le serpent in du jardin, nous avait impressionnés par son attitude : tout en grim pant dans les branches d'un arbuste pour s'enfuir, il marquait des pauses et se tournait pour nous dévisager, comme par défi. Ce n'était pas le cas du petit prisonnier, qui faisait profil bas, et bougeait peu. Il ne paraissait pas blessé, mais il était sans doute épouvanté par la rencontre de la chatte, puis de l'homme (il ne pouvait pas deviner qu'il avait affaire à un gars raisonnable).

Le deuxième problème était : que faire maintenant de cet animal? Bien que ces serpents ne soient pas dangereux, je ne tiens pas à favoriser la coexistence de proximité avec eux, d'autant qu'ils pénètrent volontiers, paraît-il, dans les habitations. J'ai déjà suffisamment de bestioles indésirables qui prennent ma maison pour une terre d'asile, quand ce n'est mon propre corps pour une piste d'atterrissage. Je ne voulais donc pas le remettre en liberté dans le jardin, ni le tuer. Restait la solution de la déportation. Tout en priant pour que le petit serpent ne s'échappe effectivement pas du seau, que j'ai posé sur le siège passager de ma voiture, je l'ai conduit au bois de Volebière, où je l'ai relâché dans les caillasses de la lisière sud. Si ça se trouve, je le reverrai un jour.

Mercredi 26 août 2015. En quelle proportion la foule, qui applaudissait de Gaulle au bord des rues en 1944, était-elle la même qui avait acclamé Pétain : 80, 90 %?

Dimanche 30 août 2015. C'est la fin des vacances et, comme dit ma directrice de conscience, le moment du bilan, où l'on considère ce que l'on a été capable de réaliser, et ce qui resterait à faire... Comme il n'est plus temps, on s'autorise enfin à glander sans remords. Je fais un dernier tour à la Rigeasse, où les fruits rouges de l'Épine blanche cohabitent joliment avec les baies bleues de l'Épine noire. Je me passe des vidéos de Donald Trump (quel parfait épouvantail à gauchiste, mon dieu, quelle énergie!) et je fais les mots croisés de *Point de vue* (que m'a procuré ma cousine de Surgères). A minuit, nu à cause de la chaleur, j'ai regardé le jardin sous le clair de lune.

Vendredi 4 septembre 2015. Les deux faits divers les plus notables à mes yeux ces jours-ci ont été d'une part le blocage d'une autoroute, dans les deux sens de circulation, le week-end dernier, avec feux de pneus et arbres tronçonnés, par une soixantaine de Gitans qui exigeaient, malgré une décision de justice, que l'on permette à l'un des leurs de sortir de prison pour assister aux obsèques d'un parent (mort au cours d'une fusillade dans un de leurs camps). Les «autorités» françaises, qui ne ratent pas une occasion de baisser leur froc devant des adversaires déterminés, et paraît-il armés, se sont empressées de donner raison aux fauteurs de trouble en accédant à leur demande, sans prendre le risque d'interpeler quiconque. Cette reculade n'a rien de vraiment surprenant, vu l'air du temps, mais elle confirme ce que l'on avait déjà mille fois remarqué : les «forces de l'ordre» sont mieux à leur affaire pour verbaliser les conducteurs qui ont l'audace de traverser un village à 57 km/heure, que pour s'attaquer à des malfrats qui conchient la loi résolument. Il reste que ne pas réprimer ce genre d'agissement, c'est encourager à les recommencer, ce qui s'est en effet déjà produit depuis, et se reproduira nécessairement. Un des aspects les plus pénibles de cet épisode est la manie maintenant bien installée des journalistes, consistant à ne plus désigner les Gitans que par la périphrase insupportablement complaisante de «gens du voyage». Même quand, en l'occurrence, c'étaient plutôt les gens du barrage.

L'autre affaire à laquelle je pense est l'assassinat d'un policier blanc par un repris de justice noir, dans une station-service du Texas, vendredi dernier. La victime, qui faisait le plein de son véhicule de service en fin de journée, n'avait eu aucun contact précédent avec l'agresseur, qui s'est approché de lui par derrière pour lui tirer froidement une balle dans la tête, puis lui a vidé tout son chargeur dans le dos, quand il a été à terre (total 15 balles). Je ne discuterai pas ici des mobiles du criminel, qui avait déjà été déclaré irresponsable dans une affaire précédente. Il semble que le policier ait été tué principalement parce qu'il était policier, et peut-être aussi un petit peu parce qu'il était blanc. Les journalistes-sociologues ne manqueront pas d'expliquer qu'il règne dans le pays un climat inter-racial déplorable, principalement à cause des vilains racistes blancs (dans la légende médiatique, les racistes de couleur n'existent tout simplement pas). Un aspect frappant de ce drame est que le public choqué s'est ensuite réuni dans la station pour rendre hommage au défunt, mais bizarrement sans éprouver aucun de besoin de déclencher aucune émeute, aucun incendie, aucun vandalisme, ni aucun pillage, comme cela s'était vu, n'est-ce pas, dans d'autres circonstances récentes.

Lundi 7 septembre 2015. Haïku.
Le portrait chinois,
le questionnaire de Proust,
miroirs façon puzzle.

Mardi 8 septembre 2015. Vu *Eaux sauvages*, de Paul Kener (1979). Ce film a la réputation méritée d'être un des plus mauvais de l'histoire du cinéma.

Cela raconte une descente catastrophique du canyon du Colorado en radeau pneumatique, mais c'est le *Délivrance* du pauvre : mal inspiré, mal tourné, mal joué, et en version française mal doublé. Une perle, à sa façon. Je n'ai pu tenir jusqu'au bout. E.

Mercredi 9 septembre 2015. J'ai plus de sept cents mois. Exactement sept cent onze, depuis dimanche.

Jeudi 10 septembre 2015. A chaque rentrée j'éprouve le besoin d'une petite lecture sérieuse et calme, cette année le hasard m'a mis dans les mains la huitième édition, parue en 1875 à Paris, à la Librairie Poussielgue Frères, d'une *Histoire romaine à l'usage de la jeunesse*, revue et complétée par M l'abbé Courval. L'austère volume est plus étroit qu'un livre de poche de nos jours, mais épais de 385 pages, sans illustrations, sauf deux cartes, et relié de carton brun et de toile bleue. Je le bouquine lentement, quelques pages chaque soir, entre deux vidéos du tribun Donald Trump, il sera mon livre de chevet pendant les semaines ou les mois qui viennent.

Vendredi 11 septembre 2015. Le Vidéozoïque. Le Vidéocène. Le Vidéolithique moyen. Un Vidéopithèque.

Dimanche 13 septembre 2015. Il me dépayse agréablement d'assister aux prestations du tribun Donald Trump, avec son énergie, sa grande gueule, son bon sens insolent. Jusqu'à récemment je ne connaissais son nom que comme celui d'un homme d'affaires cité à deux reprises dans les *Villes exotiques* du regretté Crad Kilodney (cf Kunduz et Snoul). J'ignore ce que Crad savait ou pensait de lui, et s'il l'a cité par ironie ou par sympathie. Je me demande ce qu'il aurait dit de son actuelle candidature à la présidence des Etats-Unis. Je découvre dans les nouvelles, dans ses conférences de presse, discours et entretiens, le charisme du personnage, son assurance et son aisance. Un orateur de la trempe de Trump nous change un peu des brêles politiques habituelles. Je ne suis pas toujours d'accord avec ses opinions, mais tout de même assez souvent, et je dois avouer qu'il m'est sympathique jusque dans certains détails physiques, comme sa voix sonore, ses cravates rouges, et sa bizarre coiffure. Son succès auprès du public tient probablement à ce que c'est un patriote comme on n'en voit plus guère, un conservateur enfin qui assume ses convictions de droite, au lieu de trotter ridiculement derrière les idéaux de gauche, comme font les autres. Contrairement à ce que suggère son image «brut de décoffrage», je crois que c'est un finaud, dont l'incorrection politique est savamment, ou intuitivement, mesurée : certes il n'a pas l'air prêt à composer avec les étrangers entrés illégalement dans son pays pour chier sur les violettes, mais il prend soin d'être assez gay-friendly et s'inquiète pour la sécurité d'Israël... Nous verrons bien jusqu'où ce personnage ambigu saura mener sa barque. En attendant, Keith Richards vient de déclarer qu'il le trouvait «refreshing». Il me fait la même impression.

Mercredi 16 septembre 2015. Une âme bienveillante a eu la charité de se procurer pour moi, dans un magasin de Bruxelles, un exemplaire comme neuf d'un livre de bandes dessinées que je savais m'être fait voler lorsque j'étais enfant, et que j'ai évoqué en avril avec d'autres souvenirs de vol. Il s'agissait de *Gaston, biographie d'un gaffeur*, par Franquin et Jidéhem. C'est une satisfaction, que d'être de nouveau en possession de ce léger volume, au format de poche, même si je n'ai plus l'âge de m'amuser autant qu'alors de ces historiettes. L'édition n'est pas millésimée, mais j'ai appris qu'elle daterait de 1965, l'année de mes neuf ans. Parmi les petites joies de la redécouverte, j'aime en particulier la couverture lisse et colorée, y compris le dos sur fond jaune, avec la photo en noir et blanc des deux auteurs. Je me rappelle aussi le plaisir que j'avais à lire les premières planches, à l'ambiance automnale, car il y est question de manger des marrons et des noix.

Vendredi 18 septembre 2014. Dans la vieille *Histoire romaine* que je continue de lire, sont évoquées ici et là de sévères batailles à l'issue desquelles une armée se fait massacrer durement mais incomplètement : «presque toute l'armée ennemie fut ensevelie» ... «son armée fut mise en pièces, sans qu'il en échappât presque personne» ... etc. A chaque fois, le «presque» me laisse rêveur : quels souvenirs terribles auraient pu raconter les quelques rescapés...

Dimanche 20 septembre 2015. Il me revient qu'au temps où l'on m'invitait encore à des expositions collectives, un ami latiniste, qui voyageait dans ce que l'on appelait alors les pays de l'Est, était tombé sur une salle où figurait une de mes oeuvres, et m'avait adressé un mot disant, si je me souviens bien : «Ton nom est sur les lèvres des hommes, jusqu'aux limites de l'empire romain». Ces amabilités sont bien loin, maintenant.

Mercredi 23 septembre 2015. C'est en ce moment que fructifie le «teinturier». J'adore cette plante, une de mes mauvaises herbes préférées. Ses tiges, ses grappes, sont parfois d'un beau lilas rose vif, qui m'enchantent. Malheureusement ma directrice de conscience ne peut pas l'encadrer, alors je tâche d'en préserver discrètement quelques spécimens dans des coins retirés. Cette américaine (*Phytolacca americana*) aurait envahi l'Europe méditerranéenne en partant du Bordelais, où elle abonde en effet, alors que je n'en vois pas en Charente, où tout est plus rude.

25 septembre 2015. Un certain Brandon Johnson, de nationalité américaine, a publié un article au sujet de (je traduis) «Neuf mots français que nous devrions employer en anglais» (malheureusement illustré d'images animées insupportables). J'aime bien son choix (Dépayer, Nombrilisme, Vachement, Chauve-souris, Avoir le cafard, Chou, Ronronner, Coccinelle, Dépanneur) et ses traductions mot-à-mot m'amuse (To decountrify, Bellybuttonism, Cowly, Bald mouse, To have the cockroach). J'observe que la zonymie tient une large part dans la liste. J'apprends à cette occasion que la Coccinelle est une Ladybird pour les Brits, et une Ladybug pour les Yankees. S'agissant du nom des Chauves-souris, il intrigue l'auteur, comme les francophones eux-mêmes peuvent s'en étonner, car on ne devine pas forcément que c'est la déformation bizarre d'une formule latine plus suggestive, *Cawa sorix*, la «Chouette-souris»...

Samedi 26 septembre 2015. L'arrivée d'un lot de livres et de documents à trier, hérités d'une philologue disparue, et consacrés à Horacio Quiroga, m'a occupé quelques journées au travail, et m'a arraché à Rome et à Trump quelques soirées, pendant lesquelles je me suis penché sur la vie et l'oeuvre de celui qui reste peut-être le plus célèbre des écrivains uruguayens.

Comme il posait semble-t-il volontiers, et faisait lui-même des photos, sa réputation est illustrée d'une constellation de clichés qui peuplent les livres et les journaux. J'aime en particulier celles où on le voit, lui et/ou ses enfants, manipuler des animaux qu'ils avaient apprivoisés : un coati, une chouette, un écureuil, un faon... Il était paraît-il d'assez petite taille pour être exempté du service militaire, mais il avait un beau visage énergique, et les photos de lui torse nu dans sa brousse montrent un corps mince et musclé.

Il était né tout à l'ouest du pays, à Salto, en 1878, un 31 décembre, et sa vie fut marquée d'épisodes tragiques. Dans sa première année, la mort de son père, qui s'est tiré une balle dans la tête, sans que l'on sache au juste si ce fut un accident ou un suicide. A 17 ans, le suicide de son beau-père devenu hémiplégique (lui aussi s'est tiré une balle dans la tête, en activant la gâchette avec son orteil, et c'est Horacio qui a trouvé le corps). A 22 ans, la perte d'un frère et d'une soeur emportés par la fièvre typhoïde. A 23 ans, le meurtre accidentel de son meilleur ami, en manipulant une arme à feu que celui-ci venait d'acheter. A 36 ans, le suicide de sa première femme, par empoisonnement. Lui-même se suicidera par le cyanure en 1937, à 58 ans, se sachant condamné par un cancer de la

prostate. Les deux enfants qu'il avait eus de sa première femme se suicideront aussi, plus tard, à quelques années d'intervalle.

Sa famille avait un peu d'argent. Avec la somme héritée de son beau-père, il fit en 1900 un voyage à Paris, dont il revint fauché. Hormis cette échappée européenne et quelques excursions au Brésil, il passa toute sa vie entre le pays natal et l'Argentine voisine, dont il prit la nationalité. La littérature ne lui a jamais rapporté beaucoup. Avant son premier mariage, il gagna sa vie principalement comme professeur, puis, pendant son veuvage, bénéficia d'une sinécure dans l'administration diplomatique. Les dernières années de sa vie, il tirait le diable.

En 1906, à 27 ans, il avait acheté avec l'argent de sa mère une propriété dans les Misiones, province argentine reculée qui s'étire tout au nord-est du pays, entre le Paraguay et le Brésil. C'était une étendue de 185 hectares de terre vierge, située à mi-chemin entre le bourg de San Ignacio et la rive du Paraná. Il se prit de passion pour l'endroit, le défricha, y passa des vacances, y construisit deux maisons, une première en bois, puis une en pierres et en briques, et y vécut en continu pendant les deux périodes où il put y entraîner sa première épouse, de 1910 à 1916, puis la seconde, de 1932 à 1936.

Il épousa d'abord, à 30 ans, une de ses élèves, Ana María, âgée de 17 ans, dont il eut une fille et un garçon. La femme se suicida après avoir passé six ans à San Ignacio. Il se remaria onze ans plus tard, à 48 ans, avec une jeune femme de vingt ans, María Elena, une amie de sa fille. Elle l'abandonna après quatre ans de brousse, prenant la fuite en emmenant avec elle la fille qu'ils avaient eue.

Il semble qu'il n'existe pas de photo de la première épouse, dont Quiroga s'est employé à détruire tout souvenir après son suicide (un empoisonnement qui entraîna une agonie de plusieurs jours, pendant lesquels ils ont eu le temps de se rabibochoer plus ou moins). Au contraire les photos ne manquent pas de la deuxième épouse, qui était très belle (voir ci-dessus), si jeune et si belle que son mari eut bientôt des raisons d'en être jaloux et d'en souffrir, comme elle-même souffrait des relations féminines d'Horacio, notamment celle qu'il maintenait avec la poétesse Alfonsina Storni, qui fut probablement son amante durant son veuvage.

C'était un hyper-actif et un homme habile, bricoleur, chimiste, cultivateur, sculpteur. Il savait planter des arbres, relier des livres, empailler des animaux, fabriquer des meubles, tailler des vêtements. Il conduisait sa voiture ou sa moto à toute allure, et faisait du canot, y compris de nuit sur le Paraná, sans savoir nager.

Le bungalow en bois que Quiroga avait bâti, et qu'il abandonna pour aller s'éteindre à Buenos Aires, fut pillé et salopé après sa mort par des indéclicats, puis longtemps après reconstruit presque à l'identique, et aujourd'hui se visite. D'après ce que j'en vois sur les photos, le bâtiment primitif avait une magie que la rénovation n'a pas conservée, car à l'origine la maison était divisée en deux parties séparées par une terrasse ouverte sur l'extérieur et couverte, alors qu'elle est maintenant murée de tous côtés.

Comme écrivain, il fut principalement l'auteur de contes et de nouvelles. Son recueil le plus célèbre est *Cuentos de amor, de locura y de muerte*, dont le titre convient bien au personnage. Le jeune Borges s'est méchamment moqué de lui en prétendant qu'il plagiait Kipling, affadissant en espagnol ce qu'il avait lu en anglais. J'avais tenté jadis une ou deux fois de le lire, sans y arriver. En rouvrant ses livres, j'ai plus de chance et je découvre, parmi certains textes qui ne sont décidément pas pour moi, comme ses histoires d'*Anaconda*, d'autres tout à fait à mon goût, parmi lesquels notamment "Un peón", "Van Houten", ou "A la deriva". On compare son art du récit bref à plusieurs maîtres du genre, parmi lesquels je n'ai pas vu cité celui auquel me font le plus penser ses textes inspirés de souvenirs vécus ou rapportés, avec le goût du détail morbide, à savoir Ambrose Bierce. J'ai aussi lu avec plaisir la quasi totalité de la série d'articles recueillis sous le titre *De la vida de nuestros animales*, dans lesquels il donne des portraits et des souvenirs des animaux qu'il a connus dans sa retraite sylvestre.

En feuilletant son recueil *Los heroísmos*, rassemblant une vingtaine de «biographies exemplaires», au sujet desquelles une note de l'éditrice précise que l'on ne connaît pas les sources auxquelles il a puisé, j'ai remarqué que l'un des articles, datant de 1927, est consacré au docteur Semmelweis. Se peut-il que l'auteur ait eu vent de la thèse de Céline, soutenue en 1924 par celui qui n'était encore que Louis-Ferdinand Destouches?

Dans le lot figuraient des traductions de textes de Quiroga en différentes langues, dont une édition turque de 1981, outrageusement négligée, où l'auteur est nommé en grosses lettres Quarigo sur la couverture, et Quariga sur la page de titre.

Il paraît que certains n'aimaient pas ou se méfiaient de Quiroga parce qu'on le croyait juif, du fait qu'il portait constamment la barbe et qu'il avait des amis juifs, notamment parmi les intellectuels. C'est d'autant plus drôle que lui-même, à l'âge de dix-neuf ans, s'était vu refuser la main d'une jeune juive, María Esther, dont il s'était épris, mais dont les parents ne voulaient à aucun prix d'un gendre goy. On dit qu'en certaine occasion, que je n'ai pu vérifier, comme on s'enquérât s'il était juif, il aurait plaisamment répondu qu'il était «juif honoraire».

C'était un athée matérialiste et une sorte d'anarchiste. Il a fait savoir plusieurs fois que le communisme, qui attirait certains de ses amis, n'était pas sa tasse de thé. A la fin de sa vie, ayant renoncé à la littérature, il n'écrivait plus que des lettres à ses amis. Parmi les nombreux livres qui lui ont été consacrés figure le témoignage fraternel d'Ezequiel Martínez Estrada, *El hermano Quiroga* (1957), qui le qualifie de «sauvage sentimental», ce qui est assez bien trouvé.

Lundi 28 septembre 2015. J'ai rêvé que j'étais avec mon père et ma mère dans leur appartement. (Je rêve rarement de mon père à présent, mais il me fait toujours la même impression : je vois bien qu'il est vivant, mais comme en même temps je sais qu'il est mort, ou qu'il l'a été, il me paraît fragile et bizarre). Il était un peu pressé, car il devait partir, et demandait quel était le prix des cerises. Ma mère ne le savait pas. Eh bien, disais-je, il est probablement marqué dans un de ces prospectus. Il y en avait toute une pile, et je les prenais les uns après les autres, mais aucun ne concernait l'alimentation. Dans une scène suivante, j'étais maintenant seul avec ma mère, et l'appartement se trouvait à Bruxelles, assez haut en étage. En regardant par la fenêtre, j'apercevais Hubert et Brigitte, en bas dans la rue. Eux ici, pensai-je, quelle coïncidence. Je les appelais, mais ils ne m'entendaient pas. Je voulais descendre pour essayer de les retrouver, mais je ne savais plus comment sortir de l'appartement, devenu immense et labyrinthique, avec un air ancien que je ne lui connaissais pas (parquets, carrelages et grosses tuyauteries). C'est par ici, me disait ma mère, et j'avais du mal à la croire, car je sentais qu'elle était un peu folle. Elle avait raison, toutefois, et nous descendîmes l'escalier. En bas, point d'Hubert. Il n'était peut-être pas loin, mais du coup je me suis réveillé. Dans ce rêve pourtant bref, que de flottements, de difficultés et de déceptions : on se serait cru dans la vie réelle.

Mardi 29 septembre 2015.

Général de Gaulle

Général de Gaulle taille

Général de Gaulle président

Général de Gaulle mort

Général de Gaulle biographie courte. (Ready-made pris dans Google)

Jeudi 1 octobre 2015. *La première communion*, peut-être ma toile préférée de Pablo Picasso, datant de 1896, quelques années avant qu'il ne devienne hélas un peintre de génie, et n'assomme le monde avec ses génissements.

Vendredi 2 octobre 2015. Aujourd'hui c'est l'anniversaire de ma mère et je ne suis pas avec elle, parce que pour certaines raisons il faut que je sois

ailleurs. De toute façon cela n'a plus grande importance, pour elle qui n'a aucune idée de son âge ni de la date, qui ne saurait même dire en quel mois ni en quelle année nous sommes, et qui n'a probablement plus qu'une idée vague de sa propre identité. Elle ne sait pas non plus très bien qui je suis. Elle me reconnaît comme quelqu'un de familier, mais ne me croit pas, si je lui dis que je suis son fils Philippe, et je ne le lui dis plus que rarement, si c'est nécessaire. Une fois, elle m'a demandé si j'étais Charles, et comme je ne connais personne de ce nom dans la famille ni dans l'entourage, je ne vois pas de qui elle voulait parler. Le plus souvent elle me prend pour un cousin et je me demande à qui elle songe. Je ne lui connaissais que son cousin Marcel, à qui elle était très attachée, mais à qui je ne ressemble guère. Lors de deux visites récentes, elle me vouvoyait comme un étranger. La dernière fois que je l'ai vue, avant-hier mercredi, sur les cinq heures, elle m'a fait pitié dès l'arrivée car elle était la seule pensionnaire à se tenir debout derrière la porte d'entrée en verre, comme si elle attendait de pouvoir sortir, ou qu'un visiteur vienne. Ah, tu arrives bien, m'a-t-elle dit et je n'ai pas compris la fin de la phrase. Ses propos sont souvent absurdes mais de syntaxe cohérente, parfois le discours se disloque et les mots s'éparpillent. Il arrive aussi maintenant que ses phrases ne soient plus qu'une bouillie de syllabes incompréhensible. Elle avait avec elle un numéro de la revue *Géo*, pris je ne sais où. Elle le tenait bizarrement, un peu comme on tient un bébé dans ses bras, le magazine se trouvant allongé sur son avant-bras gauche, tandis qu'elle le maintenait à demi replié avec sa main droite posée dessus. Nous sommes allés nous assoir sur des fauteuils, dans un coin tranquille. Comme la plupart du temps, je ne lui dis presque plus rien. Un mélange de tristesse, de découragement, de répulsion et d'épouvante me laisse sans voix. Je lui tiens la main si elle veut et je l'écoute en essayant de comprendre ce qu'elle veut dire, je réponds ce que je peux à ses questions et quelquefois rien du tout. A un moment, elle a posé la revue sur ses genoux et l'a entrouverte. Nous avons vu qu'il y avait entre les pages deux petites crêpes fraîches, d'une douzaine de centimètres de diamètre. C'est elle-même, je suppose, qui avait placé là ce qu'on lui avait offert peu avant pour le goûter, mais elle m'a demandé ce que c'était, comme si elle l'ignorait. Par contre elle avait l'air de trouver normal de conserver ces aliments à cet endroit, et les y a laissés. Puis elle a sorti d'une de ses poches un des morceaux de papier absorbant dont elles sont bourrées, l'a déroulé, puis ré-enroulé, puis l'a rangé entre les pages avec les crêpes. Du coup la revue ne tenait plus aussi bien fermée et cela paraissait la contrarier. Je l'ai entraînée vers une sortie et elle a bien voulu aller faire un tour dans le parc. Il faisait bon. Nous sommes allés nous assoir sur un banc, elle à ma droite. Elle m'a confié le numéro de *Géo* avec ses suppléments spéciaux et je l'ai rangé à ma gauche, à côté de mon sac, en espérant qu'elle n'y penserait plus et que nous pourrions oublier l'objet sur le banc. Puis elle s'est mise à ramasser des feuilles mortes qui jonchaient l'herbe à ses pieds. Chaque fois que l'on sort ainsi, elle manifeste une passion pour les feuilles mortes, y compris ternes, sales et déchirées, dont elle ne manque pas d'emporter un bouquet. Elle se penche, en ramasse une, la pose sur sa cuisse, passe la main dessus pour la défroisser, puis en ramasse une deuxième, qu'elle pose sur la première, les lisse comme elle peut, et ainsi de suite. Après en avoir accumulé cinq ou six, elle les fourre en poussant dans sa poche déjà pleine de papier absorbant. Quand elle en a eu marre, je l'ai raccompagnée à l'intérieur, avec ses poches archi-pleines, et la revue farcie, qu'elle n'avait surtout pas voulu laisser. Puis je l'ai abandonnée comme d'habitude, en ayant l'impression de prendre la fuite, avec un mélange d'accablement et de soulagement, et un taux d'humanisme, c'est à dire d'optimisme, assez proche de zéro.

Samedi 3 octobre 2015. Le souvenir me revient d'une émission de radio écoutée jadis, sur France Culture me semble-t-il, dans laquelle plusieurs personnes discutaient de locutions imagées de notre langue, et de leur équivalent dans d'autres. Il y avait parmi ces gens une Brésilienne, qui ne

parlait pas très bien français, tandis que ses interlocuteurs ne connaissaient pas un mot de portugais. A un moment la dame exposa que ses compatriotes, parlant d'un homme qui a belle allure, utilisent parfois l'expression «*ele é um pão*», qui signifie mot à mot «c'est un pain». Là-dessus l'un des francophones, trompé par la ressemblance des mots, avança la traduction fautive mais plausible de «c'est un paon» (ce qui serait «*pavão*» en portugais). Ce à quoi la lusophone, confondant elle-même «pain» et «paon», s'empressa d'acquiescer. Quant à moi, qui comprenais l'une comme je comprenais les autres, et qui comprenais bien qu'ils croyaient se comprendre, mais ne se comprenaient point, j'étais contrarié de la méprise, que je ne pouvais guère corriger.

Dimanche 4 octobre 2015. Autant chercher une anguille dans une botte de foin !

Mardi 6 octobre 2015. Je serais bien embarrassé, s'il me fallait préciser quelle peinture de Picasso me paraît la plus laide. (Ah, ça y est, il est reparti sur Picasso). A la réflexion, je désignerais peut-être *La flûte de Pan* (1923). L'air pataud des deux bonshommes, lourdauds comme des modèles de Cézanne, leur regard vide, leurs énormes pieds, leurs slips ridicules, l'indigence du décor, les couleurs fadasses, tout cela manque de grâce à un point affligeant.

Mercredi 7 octobre 2015. Ce qui me paraît le plus consternant dans l'agression que viennent de subir des cadres d'Air France, ce n'est pas de constater une fois de plus qu'il existe aussi des syndicalistes-voyous, c'est de penser qu'ils agissent en toute impunité. Au vu de l'expérience constante de ces dernières années, si par extraordinaire ils sont poursuivis et condamnés, on peut tenir pour assuré que quelques mois plus tard un jugement en appel les absoudra. De même que le moindre mot de travers sur les questions d'immigration se paie souvent en milliers d'euros, alors qu'un pantin comme Guy Bedos a le droit d'injurier tranquillement qui il veut sans que cela ne lui coûte rien, comme on vient de voir. Je ne sais pas si le pouvoir judiciaire est indépendant de l'exécutif, mais il n'est visiblement pas indépendant de l'idéologie de gauche toute puissante.

Jeudi 8 octobre 2015. L'amour du prochain ne me pose absolument aucun problème, sur le plan théorique. C'est dans les situations concrètes, que ça s'embrouille.

Vendredi 9 octobre 2015. Mon yankee favori a reçu un soutien des plus inattendus, avant-hier, lorsque le mari de sa principale rivale, Bill Clinton en personne, a déclaré en passant, dans une conversation télévisée, que Donald Trump était actuellement «la personnalité la plus intéressante» («... he is the most interesting character out there»). Peut-être aussi que l'ancien président, dont on sait qu'il n'est pas de bois, s'est laissé envoûter par les charmantes suffragettes de son potentiel successeur. En tout cas, il a encore dû y avoir une sérieuse explication quand il est rentré à la maison.

Samedi 10 octobre 2015. L'autre jour je suis tombé sur un énième dessin d'humour basé sur la représentation célèbre de l'évolution humaine, figurant une demi-douzaine d'hominidés à différents degrés de développement, marchant l'un derrière l'autre de la gauche à la droite de l'image, du plus primitif au plus moderne. On ne compte plus les images, humoristiques ou non, inspirées de cet archétype, dont je me demande de quand il date (je dirais des années 60 ou 70) et qui en est l'auteur (ce type a eu là une des idées les plus fertiles (j'ai cherché un moment, sans rien trouver)). Cela m'a rappelé un projet de Bruno R, je crois, qui voulait collectionner les dessins d'humour brochant sur un thème rebattu (personnages visitant une exposition d'art contemporain, ou échoués sur une île déserte minuscule, etc).

PS. Roger Berthet me signale que l'illustration originale de "La marche du progrès" est due à Rudolph Zallinger et date de 1965.

Dimanche 11 octobre 2015. J'ai passé un moment à feuilleter rapidement mais en entier un des copieux catalogues de jouets, qui arrivent déjà dans les boîtes à lettres. Celui-ci faisait plus de 400 pages. Il y avait longtemps que je n'avais consulté ce genre de document. A ma grande surprise j'y ai trouvé, parmi la masse de jouets en plastique fonctionnant avec des piles, quelques improbables survivants (on vend encore des Jeujura!). Les pages les plus pittoresques étaient celles où l'idéologie du genre exerce son influence : ici et là un garçonnet s'extasie devant une cuisine équipée, une fillette devant un établi garni d'outils. Je doute que cela aide à vendre, mais qui sait, et après tout les marchands feront leurs comptes. Il reste encore des progrès à faire, je n'ai vu aucune poupée de femme à barbe.

Mardi 13 octobre 2015. J'ai rouvert le recueil de Horacio Quiroga *De la vida de nuestros animales* (Montevideo, 1977) qui rassemble une série d'articles, pour la plupart parus en 1925 et portant sur des sujets animaliers. Je voulais relire en particulier certains portraits, dont mes préférés sont celui du «monstre» cuendú (un porc-épic capturé par un voisin, et que l'auteur entretient quelques jours chez lui) et celui du coati (qui dort volontiers dans les bras de son maître, mais d'un oeil seulement, tandis que ses petites pattes s'emploient à lui fouiller les poches). Je me suis attardé sur les considérations chiffrées du texte intitulé «Los catorce millones de víboras del señor Casado» (les quatorze millions de vipères de monsieur Casado). Comme dans beaucoup de ses articles, Quiroga se contente d'y réunir en vrac quelques anecdotes, souvenirs, et autres données, avant de conclure plus ou moins abruptement. Ce texte de quatre pages s'ouvre sur l'évocation d'un modeste cimetière du voisinage, où sont enterrées dix-sept personnes, dont quinze victimes de morsures de serpents. Un peu plus loin se tient le développement, d'une douzaine de lignes à peine, qui justifie le titre. L'auteur explique d'abord que l'on trouve en moyenne trois «vipères» (des vipères américaines, c'est à dire des crotales) dans chaque hectare de forêt, dont un serpent à sonnette et deux d'espèces sans bruit. D'où il s'ensuit que dans une seule «lieue de bois» (laquelle compte, nous dit-il, 2500 hectares) il y a entre 7000 et 8000 serpents venimeux (idéalement $3 \times 2500 = 7500$). Ce que l'auteur appelle une «legua de bosque», c'est je suppose une lieue carrée, soit par exemple un carré d'une lieue de côté. Je fais le calcul : si un hectare est, pour simplifier, un carré de 100 mètres sur 100, et s'il y a donc dans un kilomètre carré $10 \times 10 = 100$ hectares, alors une surface de 2500 hectares équivaut à 25 kilomètres carrés, soit un carré de cinq kilomètres de côté. La lieue de Quiroga est donc une lieue de cinq kilomètres, ce qui est en effet la taille moyenne de cette unité de mesure très fluctuante, variant selon le pays et l'époque. Or un certain Carlos Casado ne possédait pas moins de 2000 lieues de terre, nous indique l'auteur, qui ne donne par ailleurs aucune autre information sur ce monsieur. De sorte que le riche propriétaire se trouvait également en possession de quatorze millions de vipères. Si l'on poursuit le calcul idéal, il devrait même y avoir $7500 \times 2000 =$ quinze millions de vipères, mais je soupçonne l'écrivain d'avoir choisi quatorze pour la sonorité plus frappante (PS. Damien de Sable me fait remarquer que «Quatorze symbolise aussi l'infini, c'est ce que dit Borges il me semble dans l'une de ses nouvelles...»). Ce sont là beaucoup de bestioles, mais il est vrai qu'une propriété de 2000 lieues couvre donc la bagatelle de cinq millions d'hectares, et correspond à un rectangle de 40×50 lieues, soit 200×250 kilomètres, ce qui fait plus qu'il n'est décent pour un seul homme.

Jeudi 15 octobre 2015. L'on m'a rapporté naguère cette anecdote minuscule, mais significative du climat idéologique étouffant qui peut régner dans une université littéraire française d'aujourd'hui, et singulièrement dans un département, où pour simplifier nous dirons que l'extrême droite est

représentée par le Parti socialiste. Voilà quelque temps, donc, un digne professeur à la retraite vient offrir à la bibliothèque un sac de livres, dont il veut se débarrasser. Il en fait don bien volontiers, explique-t-il, mais non sans inquiétude, quant à l'un des volumes, dont il se dit qu'il n'est peut-être pas bon de le mettre entre toutes les mains. Quel est donc l'auteur qui sent à ce point le soufre? Pensez donc : rien moins que José María Aznar, qui fut deux fois le premier ministre de son pays, au tournant du siècle. Bon, son livre, paru en 2005, *Retratos y perfiles*, n'est pas tout à fait un brûlot extrémiste, c'est tout simplement une collection de souvenirs des hautes personnalités qu'il a rencontrées quand il était en poste. Mais tout de même, il faut bien convenir que le livre d'un homme de droite ne peut être qu'un livre de droite, or il est reconnu que le simple fait d'ouvrir un livre de droite expose le lecteur au danger d'être contaminé par des microbes ou des idées de droite. Les idées de droite sont-elles d'ailleurs autre chose que des microbes, et des plus virulents? Doit-on exposer inconsidérément des étudiants innocents, aux défenses immunitaires incertaines, au risque de lire tout soudain ne serait-ce qu'une page d'un livre de droite? Alors que les enseignants s'emploient, pendant tout le cursus des études, à leur éviter tout contact avec toute idée de droite, il serait ballot de ruiner leurs efforts en laissant traîner à portée ce genre de bouquin purulent. Il conviendra sans doute d'appliquer quelque principe de précaution : conservation en magasin et non en accès public, interdiction de prêt à domicile, consultation sur place soumise à autorisation professorale ou parentale et déclaration sur l'honneur, cellule d'assistance psychologique... On n'est jamais trop prudent!

Vendredi 16 octobre 2015. Saura-t-on jamais dater l'invention de la corde, qui n'a évidemment pas laissé les mêmes traces que l'industrie des outils en pierre ou la domestication du feu. Au moins peut-on affirmer qu'elle a précédé l'usage de l'arc, dont ne reste que la pointe des flèches. Il y a sans doute eu long temps, entre les premiers liens naturels, comme les lianes, les rameaux flexibles de troène ou d'osier, les boyaux de certains animaux, et la corde tissée. Dans la chronologie des utilisations, je me demande par quoi la main a commencé, comment le cerveau primitif a-t-il conçu le premier noeud. Qu'a-t-on d'abord eu besoin d'attacher : un animal, un prisonnier, du fagot, des bagages, des vêtements, une tente?

Samedi 17 octobre 2015. Dans un lot de papiers comme Bruno m'en envoie régulièrement de Paris, se trouvait un bouquin qui ne payait pas de mine, avec sa couverture usée, mais il a retenu mon attention lorsqu'en le feuilletant je suis tombé sur des photos de l'auteur mort. D'abord la vue aérienne d'un campement désert, une hutte dans une clairière au milieu de la jungle, et à proximité la petite tache claire d'un corps gisant nu, que l'on a entourée d'un cercle pour attirer le regard. Puis un agrandissement de ce détail, où l'on distingue le cadavre désarticulé, bras et jambes écartés. Enfin le cliché médico-légal montrant le buste tuméfié, les yeux clos, la peau souillée, percée de trous noirs. Monseigneur Alejandro Labaca ou Labaka, prêtre capucin basque espagnol, né en 1920, évêque et missionnaire en Amazonie équatorienne, est mort en martyr, le 21 juillet 1987, la peau percée en soixante-quinze points. Il avait encore quatorze lances fichées dans le corps lorsqu'on l'a retrouvé le lendemain. La nonne colombienne qui l'accompagnait, soeur Inés Arango, avait subi le même sort. Ils étaient venus prévenir une tribu d'Indiens farouches, entretenant des rapports hostiles y compris envers leurs voisins indigènes, du danger auquel les exposait une entreprise de prospecteurs, mais leur démarche semble avoir été mal comprise. Leur triste destin illustre assez bien le dicton selon quoi «un bienfait ne reste jamais impuni». Labaca, qui n'avait pas le genre bureaucrate ou salonnard, avait été missionnaire en Chine pendant six ans avant d'en être expulsé par les communistes, puis était arrivé en Equateur en 1954, et dans son secteur amazonien en 1965. Le livre *Crónica huaorani*, paru un an après sa mort, est un recueil dans lequel ses coreligionnaires ont rassemblé pour l'essentiel des journaux qu'il avait

tenus dans les années 70, complétés par quelques photos, cartes et autres documents. Les photos le montrent dans des tenues très différentes, en évêque ou en broussard, coiffé selon le jour d'une mitre, d'un béret, d'une casquette de base-ball, ou tête nue. J'ai parcouru ses journaux sans les lire en entier, j'y ai retrouvé le genre de pages toujours très attachantes, qui rapportent la rencontre de l'Européen et de celui qu'avant la nouvelle mode on appelait l'homme primitif, pages dont le ton est fort variable selon que l'auteur est explorateur ou soldat, colon ou prospecteur, savant ou religieux, et surtout selon le tempérament de l'individu quelle que soit sa condition. Dans le choc entre des cultures jusqu'alors séparées, parvenues à des stades de développement très inégaux, le moins évolué est toujours le plus menacé, même quand il n'est pas le plus paisible, et dans ce cadre le missionnaire a souvent été l'intermédiaire le moins désastreux. En lisant Labaca je me dis que souvent, si j'avais été à sa place, je me serais fâché ou j'aurais pris la fuite, devant ceux qui s'emparaient sans gratitude des aliments et des outils qu'il leur offrait, le dépouillaient en outre du peu dont il avait besoin pour lui-même, jetaient par terre les conserves à peine ouvertes dont le contenu leur déplaisait, l'accablaient de sollicitations sexuelles intempestives, ou le menaçaient avec rudesse. Mais lui avait une capacité de patience, d'abnégation, de fraternité, bien supérieure à la mienne. Il n'était pas sans mérite.

Dimanche 18 octobre 2015. Films vus dernièrement :

- *Tropa de elite*, de José Padilha (2007). Sur la guerre que des policiers intransigeants mènent à leurs collègues véreux et aux trafiquants. Vu avec difficulté, en suivant comme je pouvais les dialogues en portugais de favela et des sous-titres en anglais. La caméra tressautant est assez pénible. C.
- *Taken*, de Pierre Morel (2008). Un Américain fortiche vient à Paris reprendre sa fille enlevée par des mafieux. E.
- *El secreto de sus ojos*, de Juan José Campanella (2009). Un juge argentin, qui ressemble à Julio Cortazar, est amoureux de sa supérieure hiérarchique, qui a la tête à Elisabeth Lévy. Il revient sur une vieille enquête et lorgne sa possible conquête. D.
- *Loin du paradis*, de Todd Haynes (2002). Drame humaniste larmoyant, avec vilains Blancs racistes et homophobes, mari homosexuel tourmenté, et personnages noirs immaculés. Jolies lumières et couleurs. D.
- *Lemming*, de Dominik Moll (2005). Une petite histoire de coucherie, teintée de mystère, et narrée avec une sobriété appréciable. D.
- *Cidade de Deus*, de Fernando Meirelles et Katia Lund (2002). Film construit sur un flash-back principal, enrichi de flash-backs secondaires, et tourné en caméra-bougeotte, toutes choses qui ne sont pas ma tasse de café, malgré quoi je l'ai bien aimé et je l'ai regardé deux fois de suite sans m'en lasser. C'est une chronique de la criminalité indécrottable dans les banlieues déshéritées de Rio, avec des scènes d'une cruauté saisissante. L'excellente réputation de l'oeuvre est sans doute méritée par la qualité de la narration, et confortée du fait que chacun peut y lire la fable qui l'arrange : les humanistes y verront la preuve que la misère engendre la médiocrité, et les désabusés que la médiocrité engendre la misère. B.

Mardi 20 octobre 2015. Puisque nous sommes tous tellement égaux, je me demande bien pourquoi il faudrait rechercher la "mixité sociale" avec une telle frénésie.

Vendredi 23 octobre 2015. L'espéranto ne m'a jamais paru bien convaincant, mais je suis allé assister avant-hier à un exposé sur le sujet, qui était proposé par trois personnes, dont un professeur que je connais et qui a toute mon estime. Peu de gens ont moins besoin d'une langue de secours que cet érudit polyglotte, aussi son intérêt pour la question me rendait curieux. A vrai dire je n'y ai guère appris plus que dans l'article de Wikipédia, que j'avais lu dans la journée. Création ingénieuse d'un médecin

juif polonais philanthrope, préoccupé par la mésentente entre les communautés allemande, russe, catho polonaise et judéo-polonaise, cette langue «construite» (comme on dit pour ne surtout pas dire «artificielle») s'est avérée au fil du temps parfaitement incapable de ramener la paix parmi les hommes. Après bientôt cent trente années d'existence, elle n'est toujours parlée que par un très faible nombre de locuteurs, et son rôle en tant que moyen de communication international est à peu près nul, à côté des services rendus par les grandes langues comme l'anglais, le français, l'espagnol, l'arabe ou le chinois. Elle n'est pas non plus aussi «universelle» qu'elle se présente parfois, vu que malgré quelques emprunts exotiques, son vocabulaire est essentiellement euro-centré, et majoritairement latino-centré. Il reste qu'elle est un objet intellectuel intéressant, l'exemple d'une langue rationnelle simplifiée à l'extrême, à la syntaxe sans bizarreries, aux règles sans exceptions. Son étude est un passe-temps peut-être inutile mais tout à fait décent et légitime, dont on préférerait toutefois savoir qu'il ne coûte rien aux finances publiques, mais le soutien que lui apporte régulièrement l'Unesco en fait douter. Sa nature de langue sans épaisseur historique et sans fioritures la rend peu propice à la création littéraire, et je n'ai pas encore entendu dire qu'elle avait servi à produire des chefs d'oeuvre. En attendant, on traduit en espéranto des oeuvres classiques, dont Wiki cite comme exemples *Le petit prince*, la Bible, et le *Manifeste communiste*. J'aurais eu d'autres priorités, mais enfin je ne pouvais pas non plus m'attendre à ce que les espérantistes commencent par *D'un château l'autre* ou le *Semainier de l'agonie*. C'était une réunion paisible et sympathique. Nous étions une douzaine, peut-être une quinzaine de personnes. On nous a montré quelques livres, dont l'album de Tintin *La nigra insulo (L'île noire)*, qui m'a rappelé que ce titre est le seul traduit en saintongeais (*L'ilate nègue*), autre langue à peu près inutile, mais traditionnelle. L'un des orateurs inconnus de moi semblait ne s'adresser qu'à ma personne, quand il prenait la parole, et cela me gênait gentiment, mais je tâchais de lui faire bonne mine. L'autre nous a confié qu'il était d'une ville du Bassin où je ne vais presque jamais, mais où par exception j'étais justement allé transpirer dans un hammam, le week-end dernier, avec mon aide de camp. Je n'en ai dit mot, naturellement. Au moment des questions, j'ai demandé aux espérantistes s'ils parvenaient à parler entre eux dans leur langue de façon assez fluide. Ils m'ont avoué que ça n'allait pas aussi facilement. Ils nous ont aussi proposé de nous inscrire à un cours et j'ai décliné, pensez-vous, n'ayant ni l'entrain, ni le temps pour ça... (PS. Je prends bonne note des remarques de mon correspondant Laurent Septier, espérantophone de longue date, déclarant parler l'espéranto couramment avec un ami chinois, bon poète et dont l'oeuvre est écrite directement en espéranto.)

Samedi 24 octobre 2015. 1347 : la reddition des bourgeois de Calais. 2015 : la pétition des bobos pour Calais.

Mercredi 28 octobre 2015. La mise au point du fromage d'Epoisses, par des moines cisterciens bourguignons, n'est pas la moindre des contributions du christianisme à la civilisation. Il paraît que Brillat-Savarin y voyait «le roi des fromages», ce qui n'a rien d'exagéré. Pour ma part je viens de découvrir au monarque un remarquable neveu, sorte de petit prince, sous les espèces du Petit Gaugry. La même fromagerie familiale produit aussi de l'Epoisses, et le petit Gaugry est pareillement un fromage au lait de vache, à pâte molle, à croûte lavée, affiné au marc de Bourgogne. Il m'arracherait des cris de joie, si je ne savais me tenir.

Vendredi 30 octobre 2015. Autrefois être homosexuel(le) était une honte, aujourd'hui c'est une gloire. Cela se mesure aux déclarations qui foisonnent dans la vedetterie. On applaudit à un «outing» comme si c'était encore un acte de courage, alors que c'est devenu une assurance-respect.

Dimanche 1 novembre 2015. Des fameux muralistes mexicains, peintres en bâtiments officiels, Diego Rivera est mon préféré. Il est vraiment dommage

que ce rebelle, qui adorait les révolutions, ait totalement raté celle qui s'est déroulée dans son propre pays, et qui a pourtant duré pas moins de dix ans (1910-1920). Pendant tout ce temps, et même au-delà, il trimballait tranquillement sa bite et son pinceau en Europe, passant d'un pays à l'autre, en évitant soigneusement la ligne de front aux moments délicats. Dans ses rapports avec les dames, il semble avoir fait preuve d'autant d'élégance que dans sa tenue vestimentaire. Malgré quoi j'aime bien sa peinture, toutefois moins dans ses fresques édifiantes et manichéennes que dans ses oeuvres de chevalet.

Mardi 3 novembre 2015. Haïku poli.
Yours respectfully,
Salutations distinguées,
Attentamente.

Mercredi 4 novembre 2015. Il y a sans doute des antipathies générées par l'ignorance. Et d'autres qui ne font que s'aggraver, à mesure que l'on fait connaissance.

Samedi 7 novembre 2015. J'apprends par hasard, en feuilletant Wiki, que l'ex-mao-lacano-althusséro-structuraloïde Jean-Claude Milner tiendrait *Les héritiers* de Bourdieu pour un «livre antisémite». «J'ai ma thèse sur ce que veut dire *héritiers* chez Bourdieu : les héritiers, c'est les Juifs», aurait-il expliqué. Diable. Ainsi donc le Pierrot, pourtant très politiquement correct, ne serait-il qu'un antisémite de plus. Ma foi, on ne les compte plus. A moins que Milner ne soit encore un de ces goyophobes hallucinés, comme il s'en trouve.

Dimanche 8 novembre 2015. Je n'ai pas le temps, ni besoin, d'étudier en détail le livre intéressant de madame Ofa Bezunartea, *Memorias de la violencia : Profesores, periodistas y jueces que ETA mandó al exilio*, mais j'en ai tout de même lu in extenso la captivante partie centrale dans laquelle, sur quelque 130 pages, sont retranscrits des entretiens avec une douzaine de personnes, que des tentatives d'attentat ou d'autres menaces très pressantes ont contraintes à vivre sous escorte policière et à s'exiler à Madrid ou dans des villes de la côte méditerranéenne, dans la dernière décennie du XXe siècle et la première du XXIe. Ce sont des professeurs et des journalistes, basques de naissance ou d'adoption, la plupart de gauche, que le parti séparatiste, d'inspiration marxiste, a désignés comme «ennemis du peuple basque» pour la simple raison qu'ils ont exprimé publiquement leur désapprobation des méthodes terroristes (intimidations, agressions, racket, assassinats). Ils racontent les multiples problèmes matériels et moraux provoqués par le bouleversement de leur vie, l'angoisse du danger, les difficultés de la réadaptation à une nouvelle existence. Le livre a paru en 2013 et les témoignages semblent dater de 2011, l'année même où l'ETA devait enfin annoncer la cessation de ses activités «militaires». Mais combien des sbires de cette mafia nationale-socialiste sont-ils toujours en liberté, ne seront jamais punis, et bénéficient encore de l'approbation d'une partie de la population?

Jeudi 12 novembre 2015. Le journal rend compte de la cérémonie qui a marqué hier la commémoration de l'armistice du 11 Novembre, à Bordeaux comme dans tout le pays. C'était un «moment chargé d'émotion ... un moment de recueillement». On avait réuni pour l'occasion quelques grands potirons de la république et un petit troupeau d'écoliers et de lycéens à qui «transmettre le devoir de mémoire». La mémoire de quoi, exactement? Ce qui m'apparaît davantage chaque année, c'est que ces pauvres «morts pour la France» sont bel et bien morts pour rien, puisqu'il ne reste rien des valeurs qui les animaient. Les Français d'alors proclamaient haut et fort qu'ils ne pouvaient pas piffer les Allemands (qu'ils appelaient d'ailleurs les Boches ou les Chleus), et se battaient pour défendre leurs frontières. Aujourd'hui l'Etranger est une idole bienfaisante et incritiquable, et les frontières n'existent plus, ni entre les pays d'Europe, ni entre l'Union

européenne et le reste du monde : on y entre comme dans un moulin, sans souci que la loi l'interdise ou le permette, et l'on y est immédiatement entretenu aux frais du citoyen. On est passé d'un excès à l'autre, comme qui dirait.

Vendredi 13 novembre 2015. Logiquement, les fanatiques de la parité devraient marquer une préférence exclusive pour le couple hétéro, non?

Lundi 16 novembre 2015. Ce qui me déprime le plus, dans les derniers attentats (Paris et Saint-Denis, vendredi 13) c'est le pressentiment que le pire est à venir, que la France va de plus en plus ressembler à ces pays du monde arabo-musulman où des hallucinés font péter des bombes à n'importe quel coin de rue. Je peux me tromper, je dirais même que je l'espère, mais je crains d'avoir raison. Le fait que, de l'aveu même des autorités, les services débordés soient incapables de surveiller les milliers d'excités qu'il faudrait tenir à l'oeil, n'a rien pour rendre optimiste.

J'ai appris la nouvelle de ces attentats dans la nuit de vendredi à samedi quand, à la fin d'une insomnie, sur les trois heures du matin, jetant un coup d'oeil à Facebook, je suis tombé sur l'intrigant «safety check» m'informant que mes quelques «amis» parisiens étaient encore en vie, et j'ai d'abord cru à une blague, avant de réaliser qu'il s'était vraiment passé quelque chose de sérieux.

Une piètre consolation a été d'observer que même entraînés, les terroristes sont si cons, qu'un ou deux d'entre eux n'ont réussi qu'à se transformer eux-mêmes en steak haché, sans atteindre personne d'autre.

J'ai vu que des voix s'élevaient pour regretter que l'on pleure beaucoup plus sur les victimes françaises que sur celles de pays lointains, où de pareilles horreurs sévissent également. Je dois dire que je suis en partie d'accord. Je trouve naturel que les Français s'émeuvent en priorité de ce qui se produit chez eux-mêmes, et j'apprécie les manifestations internationales de solidarité, mais il y a dans ce déluge universel de flonflons, d'un sentimentalisme souvent ridicule, quelque chose d'excessif et de saoulant.

La rhétorique du «nous n'avons même pas peur» ne me convainc pas non plus beaucoup. Vu la nature du danger, il me paraît plus intelligent de se méfier que de fanfaronner. On dit d'ailleurs que dans la soirée de dimanche, des milliers d'humanistes, qui s'étaient rassemblés dans certains points de la capitale malgré les interdictions, ont détalé comme des lapins, pris de panique, au bruit de quelques pétards.

En tombant une paire de fois sur l'expression, j'ai remarqué que les Américains citaient nos couleurs nationales à l'inverse de l'ordre conventionnel, en disant «red, white and blue».

Ce midi je suis allé participer à la minute de silence, mais j'avais l'impression de le faire par pure politesse républicaine, sans ferveur et sans illusion. C'est une cérémonie laïque bien qu'assez religieuse, à sa façon, un rituel pas très utile ni rationnel, mais peut-être nécessaire cependant. A un moment un humaniste a brandi un panneau figurant le signe Peace for Paris (création d'un certain Jean Jullien, encore un dont la carrière est assurée, s'il n'avait déjà une bonne place) sans se rendre compte qu'il le tenait à l'envers. Mais bon, c'est le geste qui compte, hein...

Vendredi 20 novembre 2015. En lisant le communiqué par lequel les terroristes musulmans ont revendiqué leurs récents exploits, je remarque qu'il est daté du 2 Safar 1437. On est tenté de se dire que tout est là : les mecs sont encore au quinzième siècle, ils voient le monde avec le regard que l'on pouvait avoir sous Charles VII. Cependant ces arriérés sont bien d'aujourd'hui et ils sont parmi nous. Ils appellent Paris «la capitale des abominations et de la perversion» et les spectateurs du Bataclan des «idolâtres dans une fête de perversion». Pour en juger ainsi, on suppose qu'ils se tiennent quant à eux pour des modèles de vertu, ce dont leur sauvagerie apporte difficilement la preuve. Ils déclarent que la France est une de leurs «principales cibles» et que «cette attaque n'est que le

début...», il faudra s'en souvenir. Le plus intéressant à mes yeux est qu'ils appellent les Français les «croisés», mettant ainsi dans le même sac les citoyens chrétiens, les fidèles d'autres confessions, et les incroyants (y compris les cathophobes les plus fanatiques, et Dieu sait s'il y en a).

Je ne crois pas beaucoup à l'interprétation selon laquelle, en attaquant des restaurants et des cafés, les terroristes s'en seraient pris à notre mode de vie si exemplairement diversitaire. Je pense qu'ils avaient pour cible principale ce qu'ils appellent les croisés, et que s'il s'est trouvé de leurs coreligionnaires ou des étrangers parmi les victimes, ce ne sont à leurs yeux que des dommages collatéraux. Mais Paris, comme souvent les capitales, surtout occidentales, est en effet une ville très cosmopolite. Dans l'article que Wiki a déjà produit sur ces événements, un tableau montre que les morts, loin d'être tous français, sont aussi des ressortissants de seize autres pays, et si l'on compte les blessés le chiffre s'élève à vingt-cinq nationalités. C'est un point sur lequel les assaillants se sont peut-être, si l'on peut dire, tiré une balle dans le pied : en attaquant un seul pays, ils se seront fait des ennemis un peu partout.

Il faut dire ce qui est : l'attentat du Bataclan a fait une publicité d'enfer aux Eagles of Death Metal, si bien que le nom du groupe est maintenant connu de gens qui n'en avaient ni auraient jamais entendu parler (comme moi, mais dans mon cas, ça ne va pas leur rapporter grand chose). Or ils annoncent que tous leurs concerts sont suspendus, et je les comprends : dans ces conditions, il faut vouloir remonter sur scène..

Dans un excellent discours, l'autre jour, Donald Trump a provoqué l'indignation générale de la presse bien pensante en déclarant : «Je vais vous dire, on peut dire ce qu'on veut, si les gens avaient eu des armes, s'ils avaient été autorisés à avoir des armes, la situation aurait été très différente.» Je ne sais ce qu'il en est au juste de la réglementation française du port d'arme, mais il ne me semblerait pas anormal qu'il soit interdit dans une salle de concert. Cela dit, si les propos de Trump scandalisent à ce point la conscience humaniste, c'est parce qu'ils relèvent du simple bon sens. Remarquons qu'à aucun moment il ne dit que le port d'arme aurait tout résolu. Il est bien évident qu'en toute circonstance, si un cinglé (et a fortiori une équipe de cinglés) se met à tirer soudain dans la foule, on ne peut rien contre lui, dans les premiers instants. Mais il est aussi vrai que la présence d'un seul porteur d'arme et qui sait s'en servir, dans l'assistance, dans l'encadrement, ou dans les parages, peut très vite renverser la situation. Une simple balle dans la tête suffit à calmer l'assaillant.

Hier l'Assemblée nationale a adopté la prolongation de l'état d'urgence pour trois mois à la quasi unanimité, par 551 voix contre 6 et une abstention. Les six députés que le patriotisme n'étouffe pas sont, comme par hasard, trois socialistes et trois «écologistes», dont ce pauvre Noël Mamère, l'homme que la présence d'une avenue Lénine, dans sa ville de Bègles, ne dérange nullement.

Dimanche 22 novembre 2015. Concernant le déferlement ininterrompu de migrants qui arrivent en Europe, en provenance du Proche-Orient, la chancelière allemande a déclaré (au *Monde juif.info*, le 27 octobre) vouloir s'inspirer de l'exemple israélien : «Nous avons beaucoup à apprendre d'Israël en matière d'intégration. Israël a réussi à intégrer des centaines de milliers de personnes de diverses nationalités. C'est un bel exemple à suivre pour nous.» Certes. Surtout des personnes ayant tout de même en commun la religion nationale. Cependant, s'agissant du flux actuel de migrants, madame Merkel semble ignorer que le premier ministre israélien défend une position modérément accueillante : «Nous ne laisserons pas Israël être submergé par une vague de migrants illégaux et d'activistes terroristes», a affirmé Bibi (le 6 septembre).

Lundi 23 novembre 2015. En récoutant l'autre soir «Le pornographe du phonographe», j'ai remarqué une fois de plus le distique «Et m'crie Va t'fair' homme incorrect / Voir par les Grecs», dans lequel on croit entendre

«Romain correct». Je ne sais décider si Brassens a délibérément fait coexister ce Romain fantomatique et les Grecs du vers suivant.

Mardi 24 novembre 2015. Quelquefois je serais curieux de consulter un index total des animaux et des plantes cités dans mes journaux. Mais je peux bien m'en passer. (Le tweet parfait : 140 signes pile).

Samedi 28 novembre 2015. En revenant du Vivarais l'été dernier, avec mon aide de camp, nous nous écartâmes de l'autoroute pendant quelques heures, sur la fin du trajet, pour traverser la Lomagne de l'Est et rendre visite à un couple d'amis nouvellement installés à Lectoure. Le gentilhomme, qui connaît un peu mes goûts, entre autres mon dada de collectionner les citations à propos de Bordeaux, m'a recommandé un ouvrage qu'il venait de lire, m'assurant que je n'aurais que l'embarras du choix pour y épingler une phrase à ajouter dans mon florilège. Il s'agissait de *Bordeaux, la mémoire des pierres*, par Jean-Michel Devésa, paru cette année chez Mollat. En y repensant l'autre jour, je suis allé emprunter le livre dans une collection publique. Je comptais seulement le feuilleter, finalement je l'ai lu en entier. Cela raconte l'histoire d'un septuagénaire d'origine hispano-bordelaise, François Lister, qui fut jadis épris d'une militante communiste, Rosario Santiago, dont le rôle était d'accompagner de temps en temps des agents de son parti lors de missions secrètes dans l'Espagne d'après guerre. En 1962, alors qu'elle et François sont âgés de 22 ans, elle est empêchée d'assister le dirigeant Julián Grimau pour le voyage au cours duquel celui-ci est arrêté par la police franquiste, ce qui entraînera sa condamnation à mort l'année suivante. A cette occasion, pour une raison que je n'ai pas bien saisie, peut-être parce qu'il est piqué de jalousie, soupçonnant sa bien-aimée d'avoir fréquenté Grimau de trop près, François décide de rompre la liaison platonique mais intense qui l'unissait à Rosario, et quitte Bordeaux pour longtemps. Après avoir mené une vie errante de professeur de philosophie dans différents pays, notamment en Europe orientale, il revient à Bordeaux, où il n'avait pas remis les pieds depuis une cinquantaine d'années. C'est le moment du récit, qui s'étend sur les quelques mois pendant lesquels, avant de repartir définitivement, Lister revisite les lieux de sa jeunesse, en y recherchant des souvenirs du passé et en tâchant, mais en vain, d'apprendre ce qu'est devenue celle qu'il n'a cessé d'aimer. En revanche il se lie d'amitié avec une jeune femme portant le même prénom que sa camarade de jadis, Rosario Paradis. Elle mène la vie de bohème, prépare une thèse d'histoire de l'art, et subvient à ses besoins en louant ses charmes comme danseuse de peep-show et modèle pour photographes. Elle tombe amoureuse du vieil homme, qui pourrait facilement être son père, mais celui-ci est réticent, et je ne dirai pas plus de ce qu'il advient. A priori ce livre était peu fait pour m'attirer. D'abord parce que c'est un roman, genre pour lequel j'ai peu de goût en général. En outre c'est un roman moderne, plein de coquetteries diégétiques propres à séduire peut-être les amateurs spécialisés, mais qui ne facilitent pas la tâche du lecteur de base. Ainsi l'auteur dédaigne-t-il, par exemple, les conventions typographiques permettant de structurer clairement les dialogues à l'aide d'alinéas, tirets et guillemets. Son texte est divisé en quelques chapitres, mais chacun se présente comme un bloc presque monolithique, avec peu de passages à la ligne. Il est constitué d'un «agencement de bribes» mêlant sans transition récit, descriptions, réflexions et dialogues, et dans ces derniers, les propos des interlocuteurs n'étant pas séparés, on doit parfois se reprendre pour s'assurer de qui parle. Mais cette sorte de floutage discursif est après tout un choix légitime, et si l'histoire y perd en clarté, elle y gagne sans doute la saveur diffuse de son alchimie singulière. On peut dire par ailleurs que ce livre est en quelque sorte un roman de gauche, assez typé, de par son atmosphère générale, les milieux où évoluent les personnages, les références fréquentes à la guerre civile espagnole, et les multiples citations, allusions ou références culturelles. Les sentiments et les opinions du protagoniste sont parfois difficiles à distinguer de ceux du narrateur, et se confondent sans doute largement avec eux. Son nom est

emprunté, je suppose, au militaire communiste Enrique Lister, mais il me fait songer à son homonyme le verbe français «lister», faire une liste, quand je considère la page finale où l'auteur-listeur a voulu dresser explicitement l'inventaire des «Citations, emprunts et allusions» présents dans l'ouvrage. Cela dit, si elle y domine, il ne s'agit pas exclusivement d'une liste d'icônes de la gauche, puisqu'on y trouve aussi quelques types bien à droite (Céline, Chateaubriand ...) et des hétérodoxes (Koestler, Orwell ...). Et l'auteur (ou est-ce le personnage?) ne cache pas sa défiance vis-à-vis des partis, et de la dimension religieuse du militantisme, ni sa perplexité ou ses réserves quant à ce que la gauche peut produire (les checas, les tueries entre communistes et anarchistes espagnols...). C'est un point sur lequel ce roman m'a interpellé, comme on dit. Au cours de la lecture, en me renseignant sur l'auteur, j'ai d'ailleurs découvert que nous étions nés la même année. Cela n'implique pas que nous ayons eu les mêmes parcours, naturellement, ni les mêmes aboutissements, mais si les déceptions m'ont entraîné à un plus grand éloignement, je me suis souvenu que j'avais frayé dans les mêmes eaux, il y a bien longtemps, et j'ai revisité, en parcourant ces pages, quelques chemins de ma jeunesse. Non seulement des chemins politiques, du reste, mais aussi topographiques, puisque j'ai assez bien connu certains lieux évoqués, comme les quartiers s'étendant entre Pey-Berlan et la Victoire, Saint-Michel et les quais. C'est un autre aspect de l'ouvrage, qu'il s'agit d'un roman très bordelais. Cela ne signifie pas qu'il ne puisse être lu par des yeux étrangers. Mais sans doute les gens du coin ressentiront-ils très particulièrement les nombreux passages constituant une «évocation du vieux Bordeaux», avec des adresses, des noms de rues, de cafés ou de magasins, et les considérations quelque peu mélancoliques, mais tout aussi précises, sur ce que la ville est devenue avec le passage du temps.

Lundi 30 novembre 2015. Mystérieuse île de Pâte.

Mardi 1 décembre 2015. Longtemps les amateurs de sciences naturelles n'ont disposé, sur la question des araignées, que d'un horrible manuel aux photos indistinctes. La situation a changé avec la parution ces dernières années de deux guides nouveaux et mieux faits, aux éditions Delachaux & Niestlé : en 2009 le *Guide des araignées de France et d'Europe*, de Michael Roberts (réédité en 2014), en 2014 le *Guide photo des araignées et arachnides d'Europe*, de Heiko Bellmann (j'apprends que ce dernier est mort hélas la même année). Dernièrement j'ai eu l'occasion d'emprunter les deux ouvrages, pour les examiner. Ils sont comparables sur plusieurs points : ce sont deux pavés de même gabarit (383 pages + 32 planches pour le Roberts, 429 pages pour le Bellmann), ce sont deux traductions de livres étrangers (*Collins field guide - Spiders of Britain and Northern Europe*, de Roberts, et *Der Kosmos Spinnenführer*, de Bellmann), et dans les deux cas les auteurs ont produit à la fois le texte et les illustrations (Roberts des dessins, Bellmann des photos). Mon impression est que le Roberts s'adresse en priorité au spécialiste : sa Clé de détermination des familles est très complète mais difficilement utilisable par le néophyte, et les 450 espèces décrites ne sont que des araignées stricto sensu, sans même les opilions (le corps des insectes est divisé en trois parties : tête, thorax et abdomen, celui des araignées en deux seulement : céphalothorax et abdomen, et les opilions ou faucheux sont ces sortes d'araignées aux longues pattes très fines et au corps d'un seul bloc). Il présente l'inconvénient que les 32 belles planches en couleurs sont séparées du reste du livre (où les notices ne sont illustrées que de dessins en noir plus ingrats, figurant des détails anatomiques dont l'observation nécessite un microscope). Le guide de Bellmann est plus «convivial» pour le non-initié, les photos sont toutes jointes aux notices, et les 400 espèces décrites englobent non seulement les araignées proprement dites mais aussi d'autres catégories de la classe des arachnides (opilions, scorpions, pseudoscorpions, acariens, etc, tous définis par la possession de quatre paires de pattes, à la différence de trois paires dans la classe des insectes), et consacre en

outre quelques planches aux myriapodes (mille-pattes etc). Mais ce sont deux excellents ouvrages.

Mercredi 2 décembre 2015. J'ai peine à l'avouer : Mozart souvent me gave.

Vendredi 4 décembre 2015. Le week-end à La Croix s'annonce austère. Il faisait 8° dans la maison quand je suis arrivé et le temps est à la pluie. Il faudra faire avec.

Parmi le courrier un correspondant de Paris me confie : «pour la lère fois ai vu/entendu 3 sauvages filles roumaines jeter 1 énorme pétard, faisant sursauter 4 terrasses de restaurant (pour faire peur? chier?). Mon voisin a dit "déjà produit". Je n'arrive pas à les comprendre (leur vengeance?)»

Il me remet par ailleurs une carte postale trouvée entre les pages d'un livre d'occasion, postée de l'île Saint-Martin, aux West Indies, en 1993. On y lit : « Ma grande fille, Rien à voir avec la Martinique ou la Guadeloupe. (...) C'est le paradis. Il y a tout ici, même une casse auto ...»

Au courrier aussi, *Valeurs mutualistes*, le magazine bimestriel des adhérents de la Mutuelle Générale de l'Education Nationale. Il y a quelque temps, cette société m'a annoncé qu'elle jugeait désormais plus intéressant de pratiquer quatre tarifs différents, plutôt qu'un seul. Elle m'informait aussi du tarif qui m'avait été assigné, sans me donner aucun renseignement sur les trois autres, sans me demander mon avis, sans me dire si ce tarif était le plus ou le moins onéreux (j'ai ma petite idée sur la question), mais en me signalant que je paierais désormais dix euros de plus par mois. Je préférerais savoir que cette augmentation servira à me rembourser mieux, plutôt qu'à entretenir la ruche de parasites qui produisent la revue que j'ai maintenant dans les mains. 36 pages en couleurs, plus un encart central. J'y vois beaucoup de propagande politique (entre autres des interviews de Nicolas Hulot et Najat Vallaud-Belkacem), mais aucune explication sur les nouveaux tarifs. Page 18 un «baromètre» affirme que «8 adhérents sur 10 sont satisfaits de la MGEN». Je dois faire partie des deux sceptiques.

J'ai rêvé que Faustin S lisait *Bonnes Soirées*. Cela me paraissait assez snob mais sympathique. Il est parti, me laissant le numéro entre les mains. J'ai lu sur la couverture la mention «42e année». Eh bien, me disais-je, la revue a donc été créée en 1960. Maintenant réveillé, j'en déduis que dans le rêve, mon âme se situait en 2002. Consultant Wiki, j'apprends que *Bonnes Soirées* avait commencé de paraître en 1922, et a disparu en 1988.

Lundi 7 décembre 2015. Je participe avec cinq de mes collages à une Exposition des oeuvres du personnel organisée par le Service d'Action Sociale de l'université Bordeaux-Montaigne. Je montre un collage avec plongeuses, deux portraits, et deux lettrages (Calligrammes et Rembrandt). L'exposition se tient dans le hall central de l'université du lundi 7 au samedi 12 décembre (mais je décrocherai vendredi).

Mardi 8 décembre 2015. Ma participation, cette semaine, à une «exposition des oeuvres du personnel» de mon entreprise, est une satisfaction, certes, quoique d'un goût un peu amer. Pour ne rien cacher, il m'ennuie un peu, à bientôt soixante ans, d'en être réduit, pour exposer quelques collages, à accepter les bons offices d'un Service d'Action Sociale. Cela fait pitié, non? Mais enfin, il faut voir le bon côté. Je remercie encore une fois le Seigneur pour cette leçon d'humilité, qui m'aide à me perfectionner.

Heureusement qu'il nous reste la politique, pour rigoler. Ceux qui, en mai 1981, redoutaient que les chars soviétiques déboulent dans Paris, étaient des paranoïaques ridicules, mais ceux qui aujourd'hui voient en Marine Le Pen la réincarnation d'Adolf Hitler, sont des voyantes extralucides, sans doute. Il est vrai que toutes ces troupes para-militaires, qui font régner la terreur en défilant dans les rues au pas de l'oie, n'ont rien de rassurant. Mais je ne doute pas que Droite et Gauche, en se jetant

une fois de plus dans les bras l'une de l'autre (ce qui en dit long sur la profondeur de leurs désaccords), vont nous préserver de la Bête immonde...

Vendredi 11 décembre 2015. Les trafics de Platini et de Benzema confirment l'excellence du sport comme école de la pourriture.

Samedi 12 décembre 2015. Films vus ces derniers temps :

- *El espinazo del Diablo*, de Guillermo del Toro (2001). Une histoire de fantôme, pendant la guerre civile espagnole. Ne m'a pas passionné, malgré les jolis décors. D.
- *Gran Torino*, de Clint Eastwood (2008). Un ancien combattant xénophobe et acariâtre se prend d'amitié pour quelques opprimés asiatiques de son voisinage. C'est bien vu, on a tous comme ça des faiblesses. Divertissant, quoique longuet. C.
- *La Grâce*, de Matthias Glasner (2012). Une histoire d'Allemands émigrés à Hammerfest, dans le Nord de la Norvège. Elle se rend coupable de tuer quelqu'un en voiture et de fuir ses responsabilités, lui la trompe mais la soutient. L'intrigue n'est pas mal trouvée, ni mal menée, mais le dénouement paraît invraisemblable : comment peut-on croire qu'elle pardonne si aisément à son mari, et que les parents de la victime passent si bien l'éponge qu'ils finissent par festoyer avec les fauteurs? Le film vaut aussi par ses superbes vues du paysage nordique. C.
- *Scoop*, de Woody Allen (2006). Autant j'ai aimé les deux autres films de cette période londonienne, autant celui-ci ne m'a pas convaincu. Je dois dire que le rôle de l'auteur-acteur en histrion juif volubile et virevoltant est assez pénible. Et puis voir Scarlett Johansson aussi mal fringuée (sauf à la piscine) n'a rien de passionnant. On sourit un peu de temps en temps, mais ... D.

Mardi 15 décembre 2015. J'ai pris le temps de feuilleter les deux guides des araignées, de Michael Roberts et de Heiko Bellmann, empruntés récemment (voir au 1 décembre), et j'ai parcouru leurs introductions. Cela n'a pas fait de moi un expert, mais m'a quelque peu éclairé sur la singularité de ces animaux. Les araignées se distinguent des insectes principalement parce que ceux-ci ne possèdent que trois paires de pattes, soit six, alors qu'elles en ont quatre paires, soit huit (des pattes divisées en sept articles, et les scientifiques donnent un nom particulier à chacun, de la hanche au tarse) mais il y a d'autres différences. Le corps des insectes est constitué de trois segments (tête, thorax, abdomen), celui des araignées de deux (céphalothorax et abdomen). Les insectes sont tous dotés d'antennes, et presque tous d'ailes, dont les araignées sont dépourvues, mais elles ont à l'avant une paire de pédipalpes (sorte de bras servant à diverses actions, mais pas à la locomotion) et des chélicères (sorte de mâchoires). Les insectes sont souvent sonores, les araignées toujours silencieuses. On peut collectionner les insectes, pour les contempler ou les étudier, en les épinglant et en les laissant simplement sécher, tandis que les araignées ne se conservent que dans des flacons d'alcool, ce qui ne favorise pas les vocations d'aranéologue. Elles ont au cul des sortes de glandes, les filières, par où elles secrètent la soie dont certaines se servent pour tisser des toiles, des cocons, ou pour emmêler leurs proies. Leur tête est pourvue de six ou huit yeux, dont parfois deux proéminents et les autres moindres, un peu comme les deux phares principaux et les lumières secondaires des voitures (les macro-photos de Bellmann sont saisissantes à cet égard). Il existe dans la classe des arachnides un ordre distinct, les opilions, sortes d'araignées grêles au corps d'un seul bloc, n'ayant que deux yeux et pas de filières. Il existe aussi un genre d'araignée vraie d'allure très fine, les *Pholcus*, comme celles qui sont installées autour de la porte d'entrée, dans ma datcha. La seule autre espèce que j'identifie, de mémoire, ce sont les grandes *Tegenaria* noirâtres. Elles se promènent la nuit dans les maisons et parfois tombent dans un évier ou une douche, d'où elles ne peuvent ressortir, j'en ai trouvé ainsi plusieurs fois. Sous nos latitudes, le corps des araignées, sans compter les pattes, atteint rarement deux centimètres de long, et

reste souvent inférieur à un demi-centimètre. Le dimorphisme sexuel est parfois spectaculaire, comme chez les espèces d'*Eresus* où le mâle, au bel abdomen rouge, semble n'être qu'une miniature à côté de l'énorme femelle noire. On trouve parfois dans les greniers ce qui semble être des araignées mortes, et ce ne sont que les dépouilles d'individus qui ont mué, comme ces bêtes font plusieurs fois avant d'atteindre leur taille adulte. Chez certaines espèces, les petits s'entredévorent, les plus faibles servant de pâtée à ceux qui survivront. Chez d'autres, la mère meurt peu après l'éclosion, et les petits s'en repaissent. C'est le genre de détail par quoi la nature me paraît plus aimable, vue de loin. Chez plusieurs espèces les jeunes se dispersent en se laissant tomber dans le vent, depuis un point élevé. Il arrive que l'aventure tourne mal, quand la bestiole atterrit dans la mer ou dans un lac. Parfois les courants d'air ascendants l'emmènent à plusieurs kilomètres d'altitude et elle y meurt gelée. Toutes les araignées sont venimeuses, et tuent leurs proies en leur injectant du venin, mais il paraît que sous nos climats la plupart des espèces, notamment les espèces domestiques, sont impuissantes à percer la peau humaine, et ne représentent donc pas de danger. Roberts affirme que «Excepté sur le littoral méditerranéen (en raison de la présence de *Latrodectus tredecimguttatus*), il n'y a absolument rien à craindre des araignées autochtones, même si *Argyroneta aquatica*, *Steatoda nobilis* et les grandes *Cheiracanthium* doivent être manipulées avec précaution.» Mais on pourra se demander pourquoi au juste prendre des précautions, s'il n'y a rien vraiment à craindre? Depuis quelques semaines, que j'ai ces guides entre les mains, je guette l'occasion d'examiner une araignée avec mon compte-fils, et je réalise qu'il est pratiquement impossible d'en immobiliser une, ou de l'approcher assez, sans la tuer, et donc l'écraser. Roberts a mis au point un système ingénieux de «pot d'observation», mais je ne sais si j'irai jusqu'à en fabriquer un. J'étais curieux de connaître un peu ces animaux, je ne suis pas impatient de les connaître mieux. Ce qui m'étonne dans ces deux livres, plus encore que la bizarrerie des araignées, c'est le talent des observateurs spécialisés, la quantité d'informations précises qu'ils ont pu accumuler.

Mercredi 16 décembre 2015. Avec ce matraquage à propos de *Star Wars*, un vent de connerie souffle sur le pays, qui n'avait déjà pas besoin de ça...

Vendredi 18 décembre 2015. Beautés de la politique française. Pour bien savourer la politique française, il faut en observer les détails les plus pittoresques.

Prenons par exemple les dernières élections législatives (10 et 17 juin 2012), et considérons les résultats respectifs d'Europe Ecologie Les Verts (VEC) (déjà, rien que cette appellation vaut le détour), du Front de gauche (FG), et du Front national (FN).

Au premier tour, ils obtiennent respectivement ces pourcentages de voix : VEC : 5,46 %. FG : 6,91 %. FN : 13,60 %.

C'est à dire que le FN en a reçu à lui seul plus que les deux autres réunis.

Au second tour, comme l'électeur français n'est pas très fixé, l'écart se resserre furieusement :

VEC : 3,60 %. FG : 1,08 % (1,08 !). FN : 3,66 %.

Le FN est devenu presque aussi mauvais que les écolos, mais l'un et les autres pèsent chacun plus que le triple du Front de gauche.

Nonobstant, par le jeu des magouilles, je veux dire des alliances, la république démocratique française accouche de ce résultat prodigieux : les gauchistes verts obtiennent 17 sièges, les gauchistes rouges, le FN 2.

Il faut contempler ces chiffres : $3,60 = 17 \cdot 1,08 = 10 \cdot 3,66 = 2$.

Il y a là quelque chose de l'ordre de la perfection...

En France, on n'aime pas trop la proportionnelle. C'est qu'on a mieux : la disproportionnelle.

Jeudi 24 décembre 2015. L'exposition d'oeuvres du personnel, organisée naguère par l'Université, ou plus exactement improvisée par son Service

d'Action Sociale, était si bien médiatisée que c'est tout juste si les exposants eux-mêmes étaient au courant. C'était une réussite. J'ai eu l'impression de participer à ce qu'on pourrait appeler une «exposition secrète». Autant battre de l'eau. Voilà qui représente assez bien la médiocrité de ma vie sociale, s'il faut une image, mais qu'y faire?

Vendredi 25 décembre 2015. J'ai porté le béret pendant quelques semaines. Depuis mon dernier passage à La Croix. J'avais un peu marre de ma casquette habituelle. Je possède une petite collection de couvre-chefs, mais la plupart sont pour l'été. Ma belle toque du Caucase est immettable, depuis que mon aide de camp l'a estropiée en la passant dans une machine à laver. Restait ce béret basque acheté il y a quelques années à Saint-Sé. J'ai du mal à le mettre, parce que je n'arrive pas à me détacher de son image négative, emblématique de la vieillesse, de la paysannerie, de la franchouillerie... Je manque de modèles d'identification. Il y a eu de beaux porteurs de béret, comme Hemingway ou Baroja, mais ils avaient de petits bérets étroits, qui me paraissent plus élégants, plus passe-partout, alors que le mien est un vrai à bord large, un ostensible, un délibéret. Je me suis quand même lancé le défi d'arborer cet engin quelque temps, au moins jusqu'au prochain retour dans mon hacienda. J'y suis parvenu plus facilement que je ne croyais. Par contre, il m'a semblé sentir assez nettement, chez les hommes et les femmes que j'ai croisés, des regards moins aimables que d'habitude. Cela ne m'a étonné qu'à moitié, et d'une certaine façon m'a encouragé, parce qu'il ne me déplait pas forcément de déplaire. Mais la principale raison pour laquelle je ne continuerai pas de le porter est que ce béret, peut-être de mauvaise qualité, m'irrite le front. (Mon aide de camp m'a pris en photo dans ces atours, un beau dimanche de ce mois, sur la digue d'Andernos.)

Un petit problème de la démocratie moderne est que les personnes censées «représenter» la volonté majoritaire de la société, imposent régulièrement des décisions qui lui sont exactement contraires. Un nouvel exemple en a encore été donné dimanche dernier le 20 en Slovénie, où un référendum d'initiative populaire s'est opposé par 63 % de «non» à la loi permettant le mariage homosexuel et l'adoption d'enfants, qui avait été adoptée quelques mois plus tôt par une large majorité de députés. Je ne suis pas certain qu'une telle consultation, si elle avait été organisée en France, aurait donné un résultat bien différent, malgré ce qu'en disaient les sondages (ou la propagande).

Dans la polémique sur les crèches, je dois avouer que malgré ma sympathie pour la poésie de la religion catholique, ou peut-être précisément à cause d'elle, je ne vois pas que la crèche ait bien sa place dans les mairies.

Une pétition invoquant la légitime défense demande la grâce d'une certaine Catherine Sauvage, condamnée à dix ans de prison pour avoir tué son mari violent de trois coups de fusil tirés dans le dos. J'inclinerais moi aussi à la clémence dans un tel cas, pour ce que je connais de l'affaire, mais il m'étonne que la meurtrière obtienne visiblement le soutien unanime de la médiatérie humaniste, d'ordinaire si prompte à condamner la peine de mort, l'auto-défense et la détention d'armes à feu.

J'entends parler d'une nouvelle biographie de Guy Debord, *le naufrageur*, par un certain Jean-Marie Apostolidès, dont les constatations, du moins ce qui m'en est parvenu, ne m'inclinent pas à reconsidérer ma perplexité quant aux qualités morales du personnage (voir dans ce blog au 23 mai et au 22 juillet).

Le Père Noël m'a apporté des chocolats, du vin, du punch, des conserves, et le volume des écrits de Jules César dans la Pléiade (*Historiens de la République*, II). Voilà des réserves pour les temps qui viennent.

Dimanche 27 décembre 2015. «Marine Le Pen, elle est très méchante. Elle veut mettre tous les enfants en prison, et après on pourra plus faire des dessins.» Une amie me confie avoir recueilli ces propos de la bouche d'une petite fille, dont l'éducation n'a pas été négligée, comme on peut juger.

Il y a là quelque chose d'effrayant, à mes yeux. Ou bien c'est à cause de mon tempérament inquiet...

Lundi 28 décembre 2015. J'avais présenté cet été (le 25 juillet) quelques pensées de Ramón Eder, que j'avais remarquées dans une anthologie espagnole d'aphorismes. Cet auteur navarrais, moraliste et fin psychologue, a l'humour d'un dandy. J'ai eu dernièrement l'occasion de lire deux livres de lui, tous deux parus en 2012.

L'un d'eux est *El cuaderno francés* («le cahier français») paru à Barcelone chez Huacanamó. On y trouve par exemple (je traduis) cette «Prière possible : Seigneur, donnez-moi le sens de l'humour», ou encore ce constat : «Les nouvelles générations inventent toujours de nouvelles indécentes.» (J'ai vu que c'est dans cet ouvrage que figure la citation dont j'avais déjà parlé, sur les deux livres qu'il convient d'emporter avec soi en voyage, «un très bon et puis un autre, au cas où l'on n'aurait pas envie de lire le très bon.»)

Le deuxième livre d'Eder, *La vida ondulante*, paru à Séville chez Renacimiento, réunit en fait trois petits recueils : *Hablando en plata* («parler d'argent»), *Ironías*, et *Pompas de jabón* («bulles de savon»). J'aimerais citer ici à titre d'exemples une phrase empruntée à chacun. Du premier : «Dans la préhistoire, il y avait déjà des cannibales de droite et des cannibales de gauche». Du second : «Il faut être très clair, mais jamais trop». Du troisième : «Mieux vaut sympathiser avec ton labyrinthe, car tu n'en sortiras jamais.»

Ramón Eder a écrit quelque part : «Quand on nous traduit, on nous sauve. On nous sort de la prison de notre langue.» Pour ma part, je trouve que la langue castillane est une assez belle prison, mais il ne me déplaît pas d'en avoir soustrait ces quelques phrases, par le biais de mes notes.

Mardi 29 décembre 2015. Je suis pour qu'on me déchoie de la nationalité française. Ca me ferait des vacances.

«... Y si al alma su hiel toca, Esconderla es necesidad...»